

ÉDITION N°23

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

PRINTEMPS

- 2023 -

- JOSEPH STROBERG -

- PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF -

- TERESITA DUSSART -

- MARCO ANDREACCHIO -

- JAMES H. CUMMING -

- OLEG MALTSEV -

- MICHEL GAY -

- DAVID CUMIN -

- LUCIEN OULAHBIB -

- JEAN-PIERRE LLEDO -

- ABDELKADER BACHTA -



# DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

# COMITÉ ÉDITORIAL



## **CHIEF EDITOR - Dr. HDR Lucien Samir Oulahbib**

French thinker, author, sociologist, and political philosopher who teaches in Lyon, France. In past he was a host at radio Paris 80 and was a reporter, also Lucien Oulahbib was an editor of Magazine Sans Nom, Citizen K. and Technikart, and worked as a freelance journalist for Esprit Critique, Dogma, Marianne and Tumulte.



## **ASSISTANT EDITOR - Isabelle Saillot**

Docteur du MNHN, fonde le Réseau Janet en 2011 et en est depuis la coordinatrice. C'est après une Maîtrise de Physique (Univ. Paris-7) suivie de quelques années au sein d'un laboratoire de physique du CNRS, qu'elle effectue un DEA puis un Doctorat de psycho-anthropologie.

# MEMBERS OF THE EDITORIAL BOARD



## **Liah Greenfeld**

«The great historian of nationalism», is an Israeli-American Russian-Jewish interdisciplinary scholar engaged in the scientific explanation of human social reality on various levels, beginning with the individual mind and ending with the level of civilization.



## **David Cumin**

Maître de conférences (HDR), chargé de cours en science politique et en droit public. Responsable pédagogique de la Licence Droit-Science politique. Responsable pédagogique du Master Relations internationales (RI), 1ère et 2ème années, Enseignement présentiel et Enseignement à distance (EAD).



## **Sylvain Gouguenheim**

Historien médiéviste et essayiste français. Son ouvrage Aristote au mont Saint-Michel, publié en 2008, a fait l'objet de vives discussions dans les médias. Il a été maître de conférences à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et membre du Laboratoire de Médiévistique occidentale de Paris, professeur des universités à l'ENS Fontenay-Saint-Cloud (ENS LSH de Lyon).



### **Oleg Maltsev**

World-renowned European scholar, head of the “The Memory Institute,” named after G.S. Popov; author of exceptional scholarly works in criminology, psychology, and philosophy. Presidium member of the European Academy of Sciences in Ukraine (EUASU). He has been engaged in scientific work for nearly 30 years and conducting field research with “Expeditionary Corps” worldwide for more than eight years to explore how different nations and rulers attained power throughout history.



### **Elvira Groezinger**

German literary scholar, journalist and translator. studied at the University of Heidelberg German Literature and Translation (Translator’s Diploma) and at the University of Frankfurt on the Main German Literature and Jewish Studies. Doctorate in General and Comparative Literature from the Freie Universitaet Berlin. She was scientific researcher at several Research Institutes, including the Deutsches Polen Institut in Darmstadt.



### **Claude Kayat**

Franco-suédois, né en 1939 à Sfax, Tunisie, et vivant en Suède depuis 1958, j’ai publié à ce jour 9 romans dont 4 primés et 2 traduits en plusieurs langues. Je suis aussi l’auteur de 29 pièces de théâtre: Mohammed Cohen, (Éditions du Seuil 1981, Prix Afrique Méditerranéenne 1982, traduit en anglais, en allemand et en suédois (4 éditions) et en hébreu.



### **Marco Andreacchio**

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour son interprétation des classiques de la philosophie sino-japonaise en dialogue avec leur contrepartie occidentale, ainsi que d’un doctorat (Université de Cambridge) conféré pour son travail sur l’interprétation par Dante de l’autorité religieuse.



### **Teresita Dussart**

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour En la actualidad Consultora en inteligencia estratégica para América Latina. Antes, EMEA Security Manager at Merck Sharp&Dohme (Roma, Italia). Antes, Directora de Operaciones para Geos International. Antes, Senior Director Kroll Associates, en ambos casos en París.



### **William Neria**

Doctor of Philosophy from Paris-Sorbonne University and Ph.D. from Laval University in Quebec City, Canada. He defended thesis in 2017: *The myth of the cave*. It published by editions du Cerf in 2019, titled: "Le mythe de la caverne". He wrote a Master 2 thesis in philosophy at the Sorbonne, titled: *The overcoming of reason and the Experience of the Absolute*.



### **Isabelle Grazioli-Rozet**

Germaniste, maître de conférences à l'université Jean-Moulin-Lyon III. Elle a écrit de nombreux articles sur Ernst Jünger dans diverses revues d'idées, comme *Enquête sur l'histoire* et un ouvrage, paru en 2007 chez Pardès : *Ernst Jünger, dans la collection « Qui suis-je ? »*. Elle revient pour PHILITT sur la rencontre intellectuelle entre Ernst Jünger et Mircea Eliade qui aboutit à la création de la revue *Antaios*.



### **Chantal Delsol**

Philosophe (philosophie politique et histoire des idées politiques), romancière, éditorialiste, professeur émérite de philosophie politique et membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques). Elève et disciple de Julien Freund, elle prépare avec lui sa thèse d'Etat ès-Lettres en philosophie « *Tyrannie, Despotisme, Dictature dans l'antiquité gréco-romaine* ».



### **Pierre-André Taguieff**

Philosophe, politologue et historien des idées, est directeur de recherche au CNRS, rattaché au Centre de recherche politique de Sciences Po (Paris). Il a enseigné à l'Institut d'études politiques de Paris de 1985 à 2005. Ses domaines de recherche vont du racisme et de l'antisémitisme au nationalisme, au populisme et à l'eugénisme.



### **Benoît Rittaud**

Enseignant-chercheur en mathématiques, maître de conférences à l'université Paris 13, au sein du laboratoire d'analyse, géométrie et applications (Institut Galilée). Il a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation. Il est en particulier l'auteur du *Mythe climatique* (Seuil, 2010). Il est aujourd'hui directeur de la collection « *Grandeur Nature* » aux éditions de l'Artilleur.



### **Liliane Messika**

Essayiste, conférencière, traductrice, romancière, a publié de nombreux articles sur le Moyen-Orient et adapté pour le public français le best-seller de Mitchell Bard, *Mythes et réalités des conflits du Proche-Orient*. Elle a commencé par des études de langues et de sciences humaines (psychologie) avant d'intégrer la vie professionnelle dans le secteur de la distribution.

# CONTENT

|  |            |
|--|------------|
| <b>CHANGER LE (OU DE) SYSTÈME ? .....</b>  | <b>8</b>   |
| <i>Dr. Lucien Samir Oulahbib, Dr. Isabelle Saillot</i>   |            |
| <b>CHANGER LE SYSTÈME ?.....</b>   | <b>12</b>  |
| <i>Par Joseph Stroberg</i>   |            |
| <b>« VIGILANCE » COMLOTISTE, NÉO-ANTIFASCISME ET PROJET<br/>DE PURIFICATION ÉTHIQUE.....</b>             | <b>18</b>  |
| <i>Par Pierre-André Taguieff</i>   |            |
| <b>CAN « THE WHOLE WORLD » BE WRONG?.....</b>  | <b>33</b>  |
| <i>Par Lucien Oulahbib</i>   |            |
| <b>THE SCREEN: PRODUCT OF THE HYPERREALITY MACHINE.....</b>  | <b>36</b>  |
| <i>by Dr. Oleg Maltsev</i>   |            |
| <b>INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, PACTE MÉPHISTOPHÉLIQUE DE<br/>NOTRE ESPÈCE.....</b>                        | <b>44</b>  |
| <i>Par Teresita Dussart</i>  |            |
| <b>CRÉATEUR DE PAIX.....</b>   | <b>53</b>  |
| <i>Par Jean-Pierre Lledo</i>   |            |
| <b>PROCRASTINATION ÉNERGÉTIQUE.....</b>  | <b>59</b>  |
| <i>Par Michel Gay</i>  |            |
| <b>THE HONEST MAN’S HEROIC MANDATE.....</b>  | <b>63</b>  |
| <i>By Marco Andreacchio</i>  |            |
| <b>UN ASPECT DE LA PHILOSOPHIE DES RELATIONS<br/>INTERNATIONALES : LA PHILOSOPHIE DE L’HISTOIRE.....</b> | <b>68</b>  |
| <i>Par David Cumin</i>   |            |
| <b>ŠAŃKARA, SPINOZA, AND ACOSMISM.....</b>   | <b>74</b>  |
| <i>by James H. Cumming</i>   |            |
| <b>STRATÉGIE ET IMPRÉVU.....</b>   | <b>93</b>  |
| <i>Par Abdelkader Bachta</i>   |            |
| <b>CONSERVATION AVEC THÉRÈSE DE LISIEUX.....</b>   | <b>100</b> |
| <i>Par Lucien Oulahbib</i>   |            |

DOGMA  
REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



# CHANGER LE (OU DE) SYSTÈME ?

## Révolution circulaire ou spiraloïde ?



Dr. Lucien Samir Oulahbib



Dr. Isabelle Saillot

L'air du temps serait à nouveau empli de ces dilemmes dits « binaires », pour ou contre, qui ont cependant leur moment, (pour ou contre le totalitarisme) d'où la difficulté: ami ou ennemi, à cet instant T, « sur ce chemin, oui, mais pas celui-ci » notait Borges dans « *le jardin aux sentiers qui bifurquent* » ; tels seraient les mamelles du « Pouvoir » pour certains, du moins lorsqu'il est basé sur la seule puissance : la loi du plus fort etc.

Mais « le » pouvoir peut persister comme « système » ou « organisation » s'il est aussi agi nous disent les Anciens par de « l'autorité » et non pas par la seule « puissance » ; ou cette délicate indexation entre des signes qui (dé)limitent notre rapport aux choses et aux êtres en s'appuyant sur des référents ou mesures afin de *faire* au mieux ; ce qui implique que le « Pouvoir », ou l'ordre politique, est aussi agi par la nécessité d'une direction dans l'action incluant le fait que si dans la puissance la logique prime (si a alors b) par contre dans l'autorité prédomine le sens de ce lien ses limites : si alors b *si et seulement si* a « doit » aller vers b ; ce qui implique également que la direction dans l'action se « doit » de demander, d'abord, non seulement quoi « changer », mais que l'on sache, déjà, ce que cela signifie, et ce dans *chaque* ordre car changer de chemise et changer de corps politique et changer de corps biologique

ce n'est pas la même chose, contrairement à ce qui est raconté aujourd'hui...

Mais cette prudence s'avère seulement bien belle qu'en théorie. En pratique on voit bien, de plus en plus, que tout cela s'avère puéril à l'ère triomphant du scientisme (suprématie de la modélisation au détriment de l'observation) de l'hygiénisme (domination du physicochimique sur le biopsychologique) de l'affairisme (conflits d'intérêts exacerbés mais niés) et de l'alarmisme (substitution de l'esprit critique par la propagande sectaire...). Le tout confondant recherche de « vérité » et de « consensus » la première visant le réel tel qu'il « est » via la neutralité axiologique, la seconde cherchant plutôt l'alliance politique des connivence au détriment de tout esprit scientifique qui place en priorité le débat et non pas l'intérêt à l'éteindre (où en est par exemple la *falsification* de l'article -retiré- du *Lancet* sur l'hydroxy-chloroquine et qui a eu de si terribles conséquences sanitaires ?).

Il semble bien que de plus en plus ce qui a été appelé communément « système démocratique » qui régit les Nations entre-elles, depuis l'adoption de la Charte des Nations-Unies et faisant office d'Ordre ou Canevas, voire d'« étalon de mesure » après la seconde guerre mondiale, comme le simple respect des traités signés, des libertés fondamentales -celles de penser,



s'exprimer, circuler, se soigner librement..., il semble bien que ce « système » dit « démocratique » s'avère bel et bien de plus en plus *ébranlé* ; bien plus encore qu'à l'époque de la « guerre froide » (ou 3<sup>ème</sup> guerre mondiale informelle)...

Pour preuves toutes ces forces multi-formes et *trans*-idéologiques qui refusent de créer quelque chose de plus équilibré en *figeant* la transformation profonde du « système » des relations internationales incarnées par les grandes institutions mondiales. Celles-ci sont en effet de plus en plus instrumentalisées ou laissent faire, creusant de plus en plus les fossés entre Nations, à la spécificité d'ailleurs de plus en plus niée comme communauté de « destin » ; ne serait-ce qu'en refusant d'établir un lien entre prolifération de la corruption et donc d'Etats gangrénés par elle, et tous ces flux affairistes de plus en plus sectaires ayant des comportements de plus en plus mafieux (refusant par exemple tout débat démocratique lorsqu'ils sont mis en cause) dont la drogue en croissance exponentielle, la contrefaçon y compris médicamenteuse, les nouveaux trafics d'esclaves comme les mères porteuses, la prostitution y compris numérique, sans oublier les futurs domestiques (appelés hypocritement « migrants ») se pressant dans la pression et l'oppression des mégapoles peuplées de « foules solitaires » aux dirigeants encensant tous ces flux cependant en traitant toute critique de « raciste » ou de « réactionnaire » alors que ces flux viennent compenser les dysfonctionnements « systémiques » des « artificialisations » non seulement des « sols » mais des « rapports sociaux »...

Et ce sont autant de « flux » qui ne peuvent être régulés et combattus par seulement quelques pays ; seule une action *solidaire* de toutes les Nations pourrait y arriver cherchant déjà à comprendre pour-

quoi ce qu'il faut bien nommer un défaut *croissant* de civilisation s'accélère ainsi mondialement...

Il s'avère en effet que de plus en plus de traités, de propriétés, de *corps*, sont violés, de plus en plus ; le « système » de confiance entre nations, et aussi entre individus, se disloque, bascule dans la paralysie, la gabegie, l'affairisme généralisée, le nihilisme global, sans aucune possibilité qu'il y ait encore un « commun » un espace neutre, inter-« système », en quelque sorte (sinon en façade, en simulacre Potemkine) dans lesquels s'échangeraient encore avec « mesure » des « choses » et des « êtres » puisqu'en situation de dislocation la question de changer « le » ou « de » *système* ne se pose même plus : chacun montrant ses muscles, opérant par blocus, stigmatisation, ou se battant de plus en plus ouvertement ; laissant alors seulement la puissance parler (et il en est de même en « interne » de chaque « politie ») l'autorité ne faisant même plus « consensus » puisqu'il n'y a plus de recherche de « vérité » mais seulement, comme toujours en fait, le déploiement de la force brute, malgré des décennies de « progrès » débouchant en réalité sur l'acheminement *progressive* vers la 4<sup>ème</sup> guerre mondiale, seul *progrès* visé....

L'Histoire montre pourtant qu'il vaut mieux parfois accompagner les métamorphoses, permanentes, que les *provoquer*... Ne fut-ce pas là le débat entre Marx Proudhon et Bakounine, plus tard Kautsky Lénine Rosa Luxembourg et Trotski concernant la contradiction à subsumer entre le développement donné des forces productives et les « anciens » rapports de production qui les entravent alors que dans « ancien » il y a *aussi* le terme « acquis » qui s'y inscrit, et que dans ce cas sa « destruction » n'est alors pas (du tout) un « progrès » mais plutôt une « régression » ? N'est-ce pas là un débat encore d'actualité, au sens de bien savoir

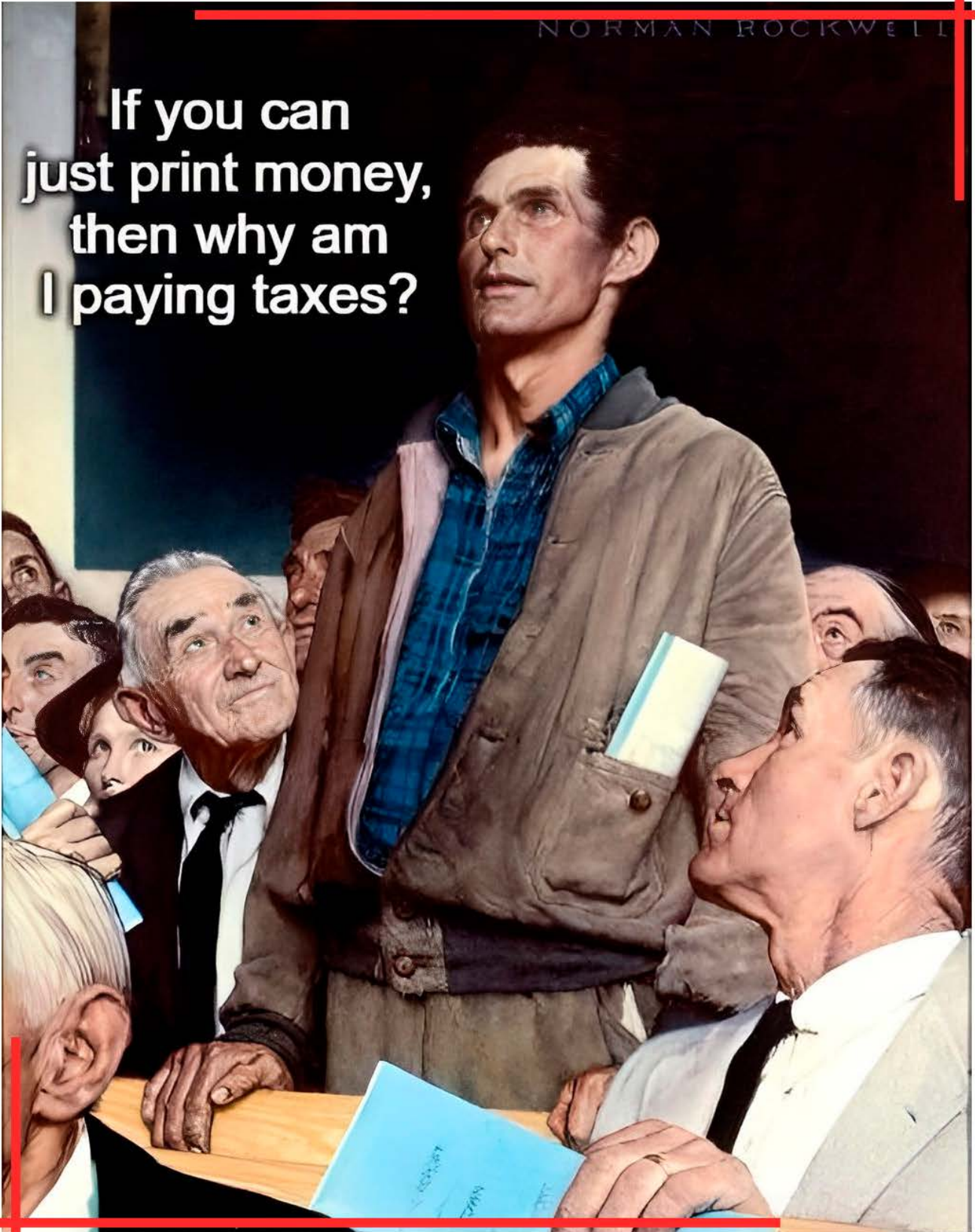
*peser* le pour et le contre lorsque l'on parle de « changer (de) (le) système » ? Mais sait-on, encore, « peser » ? Avec quelle « balance » ? Quel « poids » Quelles *mesures* ?...

\*

**INFORMATION** : dorénavant (depuis le numéro 16, été 21...) et suite à de nombreuses demandes, DOGMA est enfin disponible en version papier, mais, pour le moment, uniquement sur [le site d'Amazon](#).

NORMAN ROCKWELL

If you can  
just print money,  
then why am  
I paying taxes?



# CHANGER LE SYSTÈME ?

*Par Joseph Stroberg*

jstroberg@yahoo.com

*(Montréal)*



Si par « Système » on entend l'organisation de la vie collective humaine et ceci plus particulièrement à notre époque et donc dans ses circonstances actuelles, dans quelle mesure et de quelle manière peut-on alors le changer volontairement ? Est-il humainement faisable et facile de changer la forme des gouvernements, les institutions administratives, financières ou juridiques diverses, le tissu économique, les bases culturelles et éducatives, etc. qui à eux tous représentent le Système ?

L'Histoire et la mémoire humaine tendent à indiquer que cette vie commune ou d'ensemble a déjà changé de forme et d'expression selon les lieux et les ères. Cependant, ces changements apparaissent le plus souvent aux historiens comme fortuits ou involontaires, résultats d'événements extérieurs, éventuellement catastrophiques, de concours de circonstances qui peuvent demander de nouvelles formes de réponses et d'organisation, rarement ou jamais le fruit d'une volonté collective exprimée dans une direction bien définie.

Cependant, de nos jours, il existe d'un côté une petite minorité puissamment organisée qui cherche à « réinitialiser » la société, voire la civilisation entière, sur un modèle qui en gros conserverait pourtant

le pire du système actuel pour le peuple et offrirait ainsi son meilleur matériel aux élites dominantes. Et d'un autre côté, une autre minorité, en volume croissant, n'en peut plus de la situation, et peut en venir non pas à vouloir changer « le » Système pour en faire une énième variante tout aussi dysfonctionnelle que les précédentes, mais souhaiterait même carrément changer « de » système. Malheureusement, elle ne sait pas vraiment quoi créer d'autre ou comment le faire, à part quelques rares individus qui ont une idée plus précise de ce qu'ils souhaitent. Néanmoins, elle ne veut surtout pas du modèle proposé par la première minorité. Est-ce qu'au moins l'une d'elles est susceptible de concrétiser son objectif ?

Un système d'organisation collective humaine peut trouver deux sources principales d'inspiration : l'une que l'on qualifiera ici de « verticale », d'origine cosmique, spirituelle, ou encore « divine » ; et l'autre qualifiée d'« horizontale », de conception matérialiste ou artificielle. Paradoxalement, chacune portant sa croix, la seconde est fortement hiérarchique en disposition pyramidale verticale, avec les dominateurs tout au sommet et les esclaves à la base. Mais la première offre à chacun

la même chance de s'exprimer et de vivre, considérant tous les individus sur un pied d'égalité, sans qu'aucun ne cherche à dominer les autres. Au contraire, les idées de service et d'humilité dans ce service y sont mises en avant : le vrai « roi » sert son peuple, mais ne se fait pas servir par lui.

Le premier système est verticalement relié au divin et agit horizontalement. Le second est horizontal matérialiste, mais agit verticalement, en écrasant la base. Comme l'écrasement ne pourrait se faire sous le seul poids de l'infime minorité du sommet, la verticale est découpée en une série de niveaux hiérarchiques de plus en plus « bas », caractérisés chacun par un nombre d'individus inversement proportionnel au pouvoir et à la liberté d'action dont dispose chaque membre de cet étage. Comme le second niveau depuis le haut compte plus d'individus que le premier, mais comme chacun de ces derniers dispose de moins de pouvoir (et se laisse écraser par les individus du sommet), le premier niveau se sert des individus du second pour écraser indirectement le troisième niveau, car par vengeance ou par simple continuité ou transfert de la même logique, les individus du second étage hiérarchique écrasent à leur tour ceux du troisième pourtant plus nombreux. Et ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée où la base se trouve écrasée de proche en proche finalement par le sommet. Chaque niveau écrase celui immédiatement sous lui et se trouve écrasé par celui du dessus.

Une société matérialiste ne peut ainsi s'organiser que sur le modèle de la pyramide hiérarchique. Le poids du matériel est transféré progressivement aux étages inférieurs de la pyramide hiérarchique pendant que le sommet s'allège matériellement, en bénéficiant de nombreux privilèges, sous le prétexte d'avoir plus de responsabilités. Mais une société d'inspiration spirituelle ne peut s'organiser que sur le modèle de

la croix debout : une inspiration verticale pour éclairer le monde ; l'égalité de traitement, de considération et des chances sur la branche horizontale ; le service et le sacrifice du « roi » ou du « messie » pour son peuple, à l'intersection des deux branches de la croix. Ce guide ou cet éclaireur ne s'y trouve pas plus privilégié matériellement que les autres et le seul privilège dont il dispose est celui de servir le plus grand nombre.

Tous les systèmes organisés par les êtres humains sont des expressions plus ou moins parfaites ou au contraire plus ou moins combinées de ces deux modèles de base. Plus l'Humanité se laisse inspirer par le divin, et plus elle développe l'approche de la croix tout en utilisant des analogies tirées de la nature en général ou de la forme humaine en particulier pour la mise en forme détaillée de sa société ou de sa civilisation. À l'inverse, plus elle développe l'approche matérialiste, et plus elle est artificielle, pyramidale, et tend à inverser les modèles proposés par la nature et à se forger une vision des choses opposée aux grands principes cosmiques. C'est ainsi, par exemple, qu'une humanité dominée par le matérialisme en est venue à croire que la nature reposait sur la compétition, la survie des plus forts, la « loi de la jungle », jusqu'à des niveaux microscopiques, au lieu de percevoir la fabuleuse coopération qui existe entre les myriades d'espèces vivantes, humaines, animales, végétales et même minérales, ceci effectivement jusqu'aux niveaux microscopiques. La maladie dans l'un de ces règnes provient d'un déséquilibre et ce dernier naît d'excès (ou d'empoisonnements) ou de déficiences dans l'acquisition, la distribution et/ou l'assimilation des ressources alimentaires ou énergétiques d'un ordre ou d'un autre.

Actuellement, le nouveau système voulu et promu par l'élite mondialiste est d'essence profondément matérialiste et

artificielle. Pour la plus grande partie des populations du monde, il se traduit par une souffrance croissante sous le poids de l'écrasement par le sommet pyramidal. Celui-ci tend à monopoliser les ressources énergétiques, minérales, alimentaires, informationnelles (en en faisant des organes de propagande, de désinformation et d'abrutissement), éducationnelles (idem), culturelles (idem), etc. grâce aux échelons intermédiaires qui collaborent, volontairement ou aveuglément, au processus de « réinitialisation ». L'inversion de la Création ou des lois cosmiques se traduit en particulier par la montée de la théorie du genre et du transhumanisme et par la destruction croissante des religions et des valeurs traditionnelles qui avaient déjà perdu depuis des siècles leurs fondements au profit de la lettre et des codes (idéologiques, superstitieux, juridiques... et plus récemment informatiques et normatifs).

En réalité, l'élite mondialiste ne veut surtout pas changer le Système, et encore moins changer de système. Elle s'efforce seulement de le redémarrer avec un ensemble de conditions qui lui soient encore plus favorables qu'à l'époque de Nimrod et de la tour de Babel. Le chaos qu'elle produit lors du redémarrage n'est certainement pas pour elle, mais uniquement pour le peuple. Du moins si elle parvient à réaliser son plan jusqu'au bout. Elle veut toujours un monde basé sur les pyramides et le matérialisme, le culte du veau d'or qui lui a si bien réussi par le passé, les sacrifices humains, des enfants et des vierges pour en aspirer la vie... Elle se réserve des bases de repli, des abris antiatomiques, de véritables villes souterraines, et en surface des territoires immenses volés aux nations, les zones « protégées » où les individus ordinaires n'ont pas le droit d'aller. Elle a accaparé les ressources multiples de la planète, n'en laissant que des miettes aux

milliards d'êtres humains du commun des mortels. Et ceux-ci n'ont guère bronché, car aveuglés, rendus sourds, fainéants, oisifs et abrutis, non seulement par le pain et les jeux, mais aussi par un petit confort matérialiste auquel ils s'attachent, par la destruction des grandes religions, par la propagande éducative, par l'encouragement au vice, par la déresponsabilisation, par les sortilèges modernes qui les maintiennent dans la peur, la confusion, les mirages et l'illusion...

Si certains êtres humains désirent ou veulent plus ou moins ardemment changer complètement de système et ne surtout pas risquer de retomber dans l'un des vieux schémas éculés, ils doivent se donner les moyens de le faire et cette fois abandonner les pyramides, pour viser la croix. L'Église Catholique Romaine a peut-être cru que donner aux églises de pierre une forme de croix suffirait à amener le règne d'un Christ, d'un Messie ou d'un Grand Monarque sur Terre. Cependant, celle-ci était couchée, tombée sur le sol, déracinée, sans plus de dimension verticale, et finalement réduite symboliquement au matérialisme concrétisé par les pierres, alors que l'Église du Christ était faite d'Hommes de chair et de sang. À un moment de cette aventure chrétienne déracinée, peut-être sous l'impulsion de quelques-uns des nombreux saints qui survivaient malgré tout en terre de France, la fille aînée de l'Église, on tenta de redonner une dimension verticale aux églises de pierre en érigeant alors les cathédrales gothiques. Cela ne fut visiblement pas suffisant, car ce pays connut ensuite la Révolution matérialiste. Cette dernière décapita d'abord la royauté — le lieutenant du Christ en terre de France — en 1793, avant de décapiter ensuite la bête ecclésiastique de pierres elle-même, en 1798. Le tyran napoléonien lui enleva son terrain de chasse et la blessa mortellement en enfermant le pape.

S'il existe effectivement un Créateur, bien des chrétiens en général, et des catholiques en particulier, peuvent se demander comment un tel fait a été rendu possible si la France était bien la fille aînée de l'Église et si en le sein du Catholicisme romain subsistait encore au moins quelques traces d'esprit christique grâce notamment à des saints, à des prêtres de campagnes à forte vocation, ou encore à des moines serviteurs retirés en leur monastère. Eh bien, est-ce que cette Église de pierres suivait les traces et les enseignements du Christ, surtout aux plus hauts niveaux de sa pyramide hiérarchique ? Se montrait-elle humble, réellement charitable (et donc matériellement désintéressée), parangon d'amour et de pardon ? Qu'en était-il avec par exemple l'inquisition, les croisades, l'extermination des Albigeois ou encore le bûcher de Jeanne d'Arc ? Qu'aurait dit ou fait le Christ en voyant de tels « œuvres » ? Ne disait-il pas que l'on reconnaît l'arbre à ses fruits ?

La Création ne s'est pas opposée à la blessure mortelle du Catholicisme Romain, parce que celui-ci s'était dangereusement écarté de sa source christique. La Révolution française et Napoléon ont ainsi largement contribué au fait que nombre de Français confondent maintenant le christianisme originel avec sa déflexion catholique romaine au point que certains sont devenus de purs matérialistes ou que d'autres haïssent les chrétiens sans distinction. Maintenant, quel rapport avec la possibilité ou non de changer de système ? Eh bien, ceci a été mentionné ou au moins esquissé : pour réellement changer de système, comme l'actuel est basé sur la pyramide depuis plusieurs millénaires, l'alternative est de baser le nouveau sur la croix. Et tant qu'à faire, autant profiter de la voie indiquée il y a 2000 ans.

Les fondements de l'enseignement du Christ sont l'Amour, le Pardon, la Charité

et l'Humilité. Et nul être humain ne peut réclamer le système alternatif à l'actuel s'il ne démontre pas lui-même suffisamment de telles qualités ou manières d'être et de se comporter. Il doit devenir le changement qu'il réclame pour la société. De manière naturelle, lorsqu'un volume suffisant d'êtres humains suivra une telle voie démonstratrice au niveau individuel, alors le changement civilisationnel se fera spontanément et en douceur. Ou bien, la condition sera présente pour qu'un changement soudain et plus ou moins miraculeux ou surnaturel se produise. « Aide-toi et le Ciel t'aidera ». Cela vaut aussi pour l'Humanité comme être collectif.

Les variations autour d'un système de type croix sont aussi nombreuses que celles qui ont pu avoir lieu principalement d'après la pyramide. L'Humanité n'aura que l'embarras du choix pour peaufiner la ou les formes de gouvernements, d'institutions, d'organisations ou de communautés diverses à adopter dans son Nouveau Monde radicalement différent du Nouvel Ordre Mondial. Chaque nation, chaque région, chaque groupe devrait alors être en mesure de s'autodéterminer et de choisir la forme qui lui convient le mieux. Ils seront tous libres d'en changer en fonction des circonstances. Et si par malheur certains d'entre eux voulaient de nouveau expérimenter des formes pyramidales, il conviendrait tout au plus de chercher à les en dissuader par la discussion raisonnable, leur rappelant les souffrances qui généralement en découlent (à part éventuellement pour ceux du sommet). Si nous avons été créés dotés de libre arbitre, il y a peu de chances que ce soit pour restreindre la liberté d'autrui.

Un nouveau système basé sur la croix, dans lequel l'Humanité se met à l'écoute de sa dimension spirituelle, se laisse ainsi inspirer par le divin, s'accompagne par

essence du respect de la liberté individuelle et collective, ce qui se traduit notamment par la souveraineté aussi bien des nations que des divers groupes humains jusqu'au niveau individuel lui-même. Nul ne cherche plus à imposer sa volonté, ses idées ou ses croyances à d'autres, car le faire ferait automatiquement retomber dans les hiérarchies pyramidales oppressantes. Cependant, une telle liberté reste illusoire, factice ou seulement très temporaire si elle n'est pas fondée à la fois sur la responsabilité et sur la vérité, car l'irresponsabilité et le mensonge la détruisent plus ou moins rapidement.

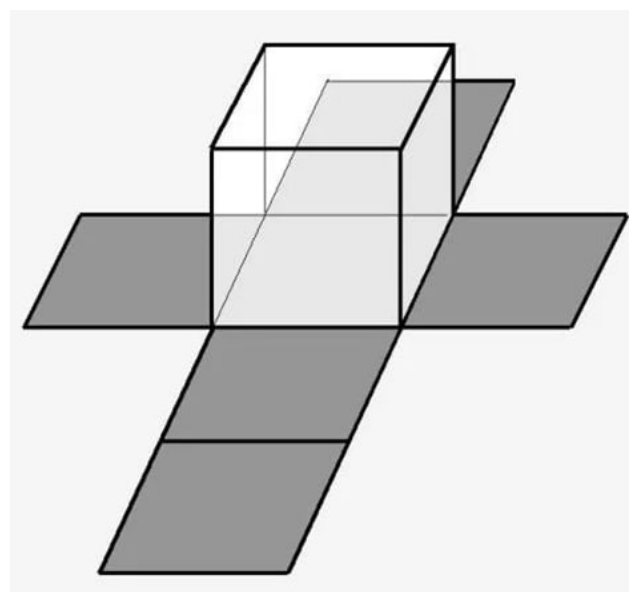
Un individu irresponsable, par exemple lorsqu'il ne peut pas ou ne veut pas se préoccuper des conséquences possibles de ses choix et de ses actes (y compris de ses paroles), ou qui laisse porter aux autres ce qui devrait relever de sa propre responsabilité permet ainsi ou demande inconsciemment aux autres de décider à sa place, lui enlevant donc automatiquement la partie correspondante de liberté qui se trouve désormais assumée par autrui. C'est d'ailleurs la raison fondamentale pour laquelle les individus qui cherchent à se propulser au sommet des pyramides hiérarchiques mettent en œuvre des moyens ou des techniques pour amener les peuples à se comporter de manière de plus en plus irresponsable (notamment par la stimulation de la frivolité, de l'infantilisation et de l'addiction à des drogues) ou à réclamer la sécurité matérielle au détriment de leur liberté (par la stimulation de la peur, notamment via le terrorisme d'État, des psy Ops [opérations psychologiques] ou divers récits ou contes de fées plus ou moins terrorisants, comme le récent de la Covid...). En procédant ainsi, ils volent la liberté des autres ainsi d'ailleurs que leurs capacités créatrices afin d'en profiter des fruits. Ces individus se comportent comme des parasites prédateurs et n'ont

aucune volonté de fonctionner de manière harmonieuse et symbiotique avec le reste de l'Humanité.

Un individu qui s'enferme dans le mensonge construit de fait une prison mentale qui peut s'accompagner d'une prison affective ou émotionnelle, surtout si la culpabilité, la honte, la peur d'être « découvert » ou d'autres sentiments négatifs s'en mêlent. C'est la raison fondamentale pour laquelle une liberté réelle ne peut s'obtenir dans ou par le mensonge. À l'inverse, la vérité nous affranchit.

« Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. » — Jean 8:32

La France est le pays des Francs, littéralement « les hommes libres », affranchis du mensonge. Elle est considérée par certains juifs et par certains chrétiens comme la seconde Jérusalem. Fille aînée de l'Église du Christ, elle est la terre des Français, ou des « François » en ancien français. Eh théorie, elle est donc particulièrement prédisposée à accueillir la Jérusalem céleste (Apocalypse 21.9-22,5), que l'on peut voir comme un nouveau système d'organisation humaine inspiré non plus sur la pyramide, mais sur la croix (qui est aussi un cube déplié ou « déployé »)



<https://www.youtube.com/watch?v=JEzx5soeoSI>



Si l'on s'en tient aux dimensions exprimées par Jean de Patmos dans son texte prophétique et qu'on veut y voir une interprétation au moins partiellement concrète, alors la taille d'un côté du cube étant d'environ 2200 kilomètres, cela déborderait bien sûr la taille de la France seule et la surface d'une de ses faces représenterait environ 4,84 millions de kilomètres carrés, soit un peu plus que celle de la stricte Europe actuelle. Et si l'on considère la superficie totale du cube, soit 6 fois plus ou encore 29 millions de kilomètres carrés, cela pourrait inclure la totalité de la Russie et du Proche-Orient. En traduction plus symbolique, ceci pourrait signifier que la matérialisation de la Croix démarrant en France se propagerait dans un premier temps à l'Europe entière, puis déborderait sur le reste de la Russie, du Proche-Orient, et possiblement de l'Afrique du Nord, avant de se répandre sur la Terre entière. Aussi sûrement que le modèle anti-chrétique imposé par la Révolution Française a fini par contaminer la planète entière, un réel nouveau système reposant enfin sur autre chose que la pyramide pourrait gagner le monde entier à partir de ce même pays.

Bien des êtres humains en général et des Français en particulier se plaignent de leurs gouvernements, de leurs leaders politiques, de leurs institutions, etc. sans réaliser la cause profonde de leur état corrompu. Ils ne peuvent pourtant pas réclamer et surtout obtenir un nouveau système s'ils ne réunissent pas auparavant les conditions nécessaires et suffisantes pour cela. L'une d'elles est d'accepter de voir la réalité en face, ceci en déchirant les voiles de l'illusion matérialiste et les multiples mensonges qu'elle a produits. Une autre est de se reconnecter à son âme et à sa dimension spirituelle. Une autre encore est de devenir soi-même le changement que l'on souhaite voir apparaître dans le

monde. Et en fait, la seconde favorise les deux autres et elle tend à nous faire suivre spontanément l'exemple du Christ ou la voie du Bouddha et d'autres grands sages du passé qui au final aboutissent au même résultat : la libération par l'éveil au Réel et par le déploiement des qualités divines en l'Homme. Le bourgeon se transforme en fleur, puis en fruit. La chenille se transforme en papillon. Le plomb se transforme en or. Les ténèbres sont dissipées par la lumière.

On ne peut pas réclamer de l'Univers, de Dieu ou des autres ce que l'on n'est pas prêt soi-même à offrir. Si l'on souhaite une vie collective harmonieuse, il est nécessaire de commencer par trouver l'harmonie, et notamment la santé, en soi-même, car la maladie, y compris mentale ou affective, est le signe d'un déséquilibre, d'un manque d'harmonie : on absorbe trop de certaines choses, mais pas assez d'autres ; et souvent, on ne donne pas suffisamment. La vie sur Terre pourrait devenir une sorte de petit paradis, car cette planète est merveilleuse de vie et de beauté. Mais tout ce que l'Homme a trouvé à faire a été de la blesser, de l'enlaidir, de la corrompre, par paresse, avidité, recherche du confort, égoïsme... Et maintenant il se plaint, il souffre, il subit les conséquences de ce qu'il a produit par le passé. Il veut changer de Système : la forme des gouvernements, de l'économie, de la justice, de l'éducation, etc. Il doit commencer par se laver, par enlever sa propre corruption, par ouvrir ses oreilles, ses yeux, son esprit et son cœur. Aide-toi, le Ciel t'aidera.

\*

\* \*

# « VIGILANCE » COMLOTISTE, NÉO-ANTIFASCISME ET PROJET DE PURIFICATION ÉTHIQUE

Par Pierre-André Taguieff<sup>1</sup>

tpa6@orange.fr



Il existe un complotisme d'extrême gauche étrangement négligé par les spécialistes des « théories du complot » : le complotisme néo-antifasciste. Les études savantes sur le complotisme ont en effet privilégié ses manifestations dans les milieux situés à l'extrême droite (contre-révolutionnaires, nationalistes xénophobes et antisémites, fascistes, nazis,

néo-fascistes et néo-nazis, populistes de droite<sup>2</sup>), de la même manière que les travaux académiques sur l'extrémisme ou sur le populisme ont porté principalement sur les extrémismes de droite et les populismes de droite. C'est là laisser entendre que les milieux révolutionnaires (socialistes, anarchistes, communistes) auraient été allergiques aux croyances complotistes<sup>3</sup>. On sait pourtant, grâce à de récents travaux de psychologie sociale, que les extrémistes de gauche comme ceux de droite sont particulièrement enclins à adhérer à des thèses complotistes<sup>4</sup>.

1 Pierre-André Taguieff, directeur de recherche au CNRS, est philosophe, politiste et historien des idées. Il est l'auteur de plus d'une cinquantaine d'ouvrages. Derniers livres parus : *Les Théories du complot*, Paris, Que sais-je ?/Humensis, 2021 ; *Les Nietzscheans et leurs ennemis. Pour, avec et contre Nietzsche*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2021 ; *L'Antiracisme devenu fou. Le « racisme systémique » et autres fables*, Paris, Hermann, 2021 ; *Sortir de l'antisémitisme ? Le philosémitisme en question*, Paris, Odile Jacob, 2022 ; *Le Retour de la décadence. Penser l'époque postprogressiste*, Paris, PUF/Humensis, 2022 ; *Qui est l'extrémiste ?* Paris, Éditions Intervalles, 2022 ; *Le Grand Remplacement ou la politique du mythe. Généalogie d'une représentation polémique*, Paris, Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2022 ; *Pourquoi déconstruire ? Origines philosophiques et avatars politiques de la French Theory*, Saint-Martin-de-Londres, H & O éditions, 2022 ; *Théories du complot. Populisme et complotisme* [2015], 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Toulouse, Éditions Entremises, 2023 ; *Où va l'antiracisme ? Pour ou contre l'universalisme*, préface d'Isabelle de Mecquenem, Paris, Hermann, 2023.

2 C'est ainsi que le livre d'Eirikur Bergmann, *Conspiracy & Populism: The Politics of Misinformation* (Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018), contrairement à ce que son titre pourrait laisser penser, est centré sur les populismes de droite et d'extrême droite, ou supposés tels. Les délires complotistes des populistes d'extrême gauche, au pouvoir comme dans l'opposition, sont passés sous silence.

3 Parmi les rares analyses critiques du complotisme dans les milieux révolutionnaires (anarchistes, communistes, etc.) ou ceux du gauchisme culturel, voir par exemple Pierre-André Taguieff, *Court Traité de complotologie*, suivi de *Le « Complot judéo-maçonnique » : fabrication d'un mythe apocalyptique moderne*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2013, en partic. pp. 17-19, 81-86, 111-117, 149-152, 171-189.

4 « L'extrême droite et l'extrême gauche plus

Ils partagent notamment une « perception manichéenne et simplifiée du monde, complétée par une vision plus négative et plus stigmatisante de leurs adversaires politiques<sup>5</sup> ». Ce qui caractérise les extrémistes, c'est donc leur tendance à la méfiance et au soupçon ainsi qu'à l'intolérance dogmatique et au rejet phobique des idées qui diffèrent des leurs<sup>6</sup>. Ils diabolisent les exogroupes idéologiques qu'ils se représentent d'une façon paranoïaque comme des incarnations du Mal<sup>7</sup>.

La question se complique du fait que divers groupes « radicaux » de gauche, loin de se défendre d'être complotistes, défendent le point de vue conspirationniste et le reprennent sans réserve à leur compte. En publiant en janvier 2022 leur *Manifeste conspirationniste*, certains idéologues

---

susceptibles au complotisme », 18 janvier 2022, <https://www.unine.ch/unine/home/pour-les-medias/communiqués-de-presse/lextrême-droite-et-lextrême-gauc.html>. Cet article résume les résultats d'une étude internationale menée dans 26 pays et portant sur plus de 100 000 personnes. Voir Roland Imhoff, Adrian Bangerter, Sylvain Delouée, Karen M. Douglas, Olivier Klein, Pascal Wagner-Egger, Jan-Willem van Prooijen *et al.*, « Conspiracy Mentality and Political Orientation across 26 Countries », *Nature Human Behavior*, 6 (3), mars 2022, pp. 392-403 ; <https://www.nature.com/articles/s41562-021-01258-7>.

5 « L'extrême droite et l'extrême gauche... », art. cit.

6 Jan-Willem van Prooijen & André P. Krouwel, « Extreme Political Beliefs Predict Dogmatic Intolerance », *Social Psychological and Personality Science*, 8 (3), septembre 2017, pp. 292-300 ; Jan-Willem van Prooijen & André P. Krouwel, « Psychological Features of Extreme Political Ideologies », *Current Directions in Psychological Science*, 28 (2), 2018, pp. 159-163.

7 J. Eric Oliver & Thomas J. Wood, « Conspiracy Theories and the Paranoid Style(s) of Mass Opinion », *American Journal of Political Science*, 58 (4), octobre 2014, pp. 952-966 ; Matthijs Rooduijn & Tjitske Akkerman, « Flank Attacks: Populism and Left-right Radicalism in Western Europe », *Party Politics*, 23 (3), 2017, pp. 193-204.

d'ultra-gauche – libertaires lecteurs de Guy Debord et soucieux de peaufiner leur style pamphlétaire – se sont lancés dans une virulente dénonciation de ce qu'ils appellent la « conspiration anticonspirationniste<sup>8</sup> » dont le philosophe libéral et antitotalitaire Karl Popper, accusé en conséquence d'appartenir au camp des élites « bourgeoises » par nature suspectes, aurait été l'inventeur et le théoricien. Assumant, non sans un évident désir de provocation de style situationniste, le conspirationnisme – « Nous sommes conspirationnistes, comme tous les gens sensés désormais<sup>9</sup> » –, ils postulent que « la faculté de conspirer est inhérente à toute existence<sup>10</sup> », que « le conspirationnisme est le nom de la conscience *qui ne désarme pas*<sup>11</sup> » et que « c'est seulement *du point de vue de l'État* que toute entente singulière et tout rassemblement forment une menace<sup>12</sup> ». D'où la thèse selon laquelle « dans un monde de paranoïaques, ce sont les paranoïaques qui ont raison », tant il est vrai que « la rhétorique anticonspirationniste vise, pour les propriétaires de ce monde, à s'adjuger le monopole de la faculté de conspirer<sup>13</sup> ». Telle est l'explication conspirationniste d'ultra-gauche, à la fois antilibérale et anti-État, de l'anticonspirationnisme, dénoncé comme un instrument idéologique et rhétorique des maîtres du monde.

Mais, pour cette minorité qui se veut active autant que lucide, une posture révolutionnaire intransigeante est de rigueur. Il ne s'agit pas seulement d'expliquer, il s'agit aussi, et peut-être surtout, d'engager un combat contre le monde tel qu'il est. Pour ces mégalomanes littéraires, le doute

---

8 Anonyme, *Manifeste conspirationniste*, Paris, Le Seuil, 2022.

9 *Ibid.*, p. 7.

10 *Ibid.*, p. 54.

11 *Ibid.*, p. 33.

12 *Ibid.*, p. 54.

13 *Ibid.*, p. 42.

n'est pas permis : « Nous vaincrons parce que nous sommes plus *profonds*<sup>14</sup>. » Un geste rhétorique analogue, sur un autre front, est observable chez les auteurs néo-gauchistes qui, dans le sillage de l'ex-althussérien Jacques Rancière<sup>15</sup>, dénoncent « l'antipopulisme » comme « la nouvelle haine de la démocratie<sup>16</sup> » : « Il est (...) à craindre que la rhétorique antipopuliste ne constitue que le premier moment d'une attaque plus générale contre les principes fondamentaux de la démocratie<sup>17</sup>. » Il s'ensuit qu'un révolutionnaire conséquent devrait être aujourd'hui résolument populiste et conspirationniste.

Dans la littérature savante, les théories du complot ou les croyances complotistes, souvent rapportées à une mentalité complotiste<sup>18</sup>, sont définies comme des

14 *Ibid.*, phrase placée en 4<sup>e</sup> de couverture.

15 Jacques Rancière, *La Haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique éditions, 2005.

16 Antoine Chollet, *L'Antipopulisme ou la nouvelle haine de la démocratie*, Paris, Textuel, 2023. Notons au passage que ces apologies « révolutionnaires » du conspirationnisme et du populisme sont publiées chez deux éditeurs, Le Seuil et Textuel, engagés sans ambiguïté dans la propagande néo-gauchiste, comme les éditions La Fabrique, La Dispute, Agone, Amsterdam, Lignes, Le Croquant, L'Échappée ou Libertalia. Le militant antirépublicain d'extrême gauche Hugues Jallon, ancien PDG des éditions La Découverte (2014) et directeur, aux côtés d'Edwy Plenel, de la *Revue du crieur* (lancée en 2015), a succédé en avril 2018 à Olivier Bétourné à la présidence du Seuil. Voir Nicole Vulser, « Hugues Jallon, un patron du Seuil résolument de gauche », 26 mars 2018, [https://www.lemonde.fr/economie/article/2018/03/26/hugues-jallon-un-patron-du-seuil-resolument-de-gauche\\_5276508\\_3234.html](https://www.lemonde.fr/economie/article/2018/03/26/hugues-jallon-un-patron-du-seuil-resolument-de-gauche_5276508_3234.html).

17 Antoine Chollet, *L'Antipopulisme ou la nouvelle haine de la démocratie*, op. cit., pp. 19-20.

18 Serge Moscovici, « The Conspiracy Mentality » (tr. angl. Kathy Stuart), in Carl F. Graumann & S. Moscovici (eds.), *Changing Conceptions of Conspiracy*, New York & Berlin, Springer-Verlag, 1987, pp. 151-169.

croyances selon lesquelles un certain nombre d'acteurs, imaginés comme puissants et malveillants, s'entendent en secret pour atteindre un objectif criminel. Pour les complotistes, qui sont souvent des opposants ou des « perdants » politiques (c'est-à-dire des citoyens qui se sentent privés de contrôle politique<sup>19</sup>), ces croyances jouent le rôle d'explications des événements perturbants ou terrifiants (crises financières, pandémies mondiales, attaques terroristes, etc.) ou de la marche générale des événements dans l'histoire, jugée insatisfaisante, inquiétante et scandaleuse. Mais il ne faut pas pour autant oublier le cas des dirigeants politiques qui, parvenus au pouvoir, recourent à des récits complotistes pour détourner l'attention du public de leur erreurs ou de leurs défaillances, ou encore pour disqualifier leurs opposants et ainsi renforcer leur pouvoir. Et ces dirigeants politiques peuvent être de gauche comme de droite.

Le complotiste gauchiste de style néo-antifasciste a ses idéologues, ses adeptes et ses activistes. Son discours est celui d'un antifascisme d'imitation, ritualisé, commémoratif, à tonalité édifiante. Il est fabriqué avec des matériaux historiques et mémoriels empruntés pour l'essentiel aux années 1933-1945<sup>20</sup>, sélectionnés pour être instrumentalisés le plus efficacement possible au moyen de ressemblances douteuses ou d'identifications abusives susceptibles de déclencher des émotions fortes, visant à intimider. Il se traduit politiquement, aujourd'hui, par le refus à la fois phobique et haineux du débat<sup>21</sup>. La libre discussion avec l'ennemi

19 Ana Stojanov & Jamin Halberstadt, « Does Lack of Control Lead to Conspiracy Beliefs? A Meta-analysis », *European Journal of Social Psychology*, 50 (5), mai 2020, pp. 955-968.

20 Gilles Vergnon, *L'Antifascisme en France de Mussolini à Le Pen*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

21 Voir Laurent Fidès, *Face au discours*

idéologique est perçue comme un acte criminel. L'ennemi ne peut qu'être dénoncé comme un ennemi du peuple ou du genre humain. Le postulat de ce complotisme néo-antifasciste est que, bien qu'invisible pour le regard non éduqué du citoyen ordinaire, « le fascisme » est à nos portes et qu'il est rendu possible par la diffusion des « idées d'extrême droite » grâce à un vaste réseau de complicités d'intellectuels « réactionnaires » que les nouveaux antifascistes prétendent dévoiler.

Dans cette perspective, les seules « idées extrêmes » jugées criminelles sont celles qui sont classées à « l'extrême droite »<sup>22</sup>, mais qui ne cesseraient de gagner du terrain dans toutes les droites, notamment à la faveur de ce que les intellectuels néo-gauchistes appellent la « confusion des idées » ou le « confusionnisme » idéologique, qui, en remettant en question la frontière entre gauche et droite, plongerait la gauche « dans le brouillard » et ferait inévitablement revenir « les années 30 »<sup>23</sup>. De là leur obsession : le brouillage des « repères traditionnels permettant de séparer la gauche de la droite, les progressistes des réactionnaires », « ce qui favoriserait *in fine* la montée des idées d'extrême droite<sup>24</sup> ». Nous serions donc « entrés dans une ère de confusionnisme »

*intimidant. Essai sur le formatage de la pensée à l'ère du mondialisme*, Paris, Éditions du Toucan, 2015 ; André Perrin, *Scènes de la vie intellectuelle en France. L'intimidation contre le débat*, préface de Jean-Claude Michéa, Paris, L'Artilleur, 2016.

22 Luc Boltanski & Arnaud Esquerre, *Vers l'extrême. Extension des domaines de la droite*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2014.

23 Philippe Corcuff, *Les Années 30 reviennent et la gauche est dans le brouillard*, Paris, Textuel, 2014 ; *id.*, *La Grande Confusion. Comment l'extrême droite gagne la bataille des idées*, Paris, Textuel, 2021.

24 Régis Meyran, préface à Alain Policar, *La Haine de l'antiracisme. Conversation avec Régis Meyran*, Paris, Textuel, 2023, p. 7.

dont le résultat serait que « l'extrême droite » aurait gagné la « bataille des idées » – Dieu seul sait pourquoi. Car, selon cette hypothèse, si « l'extrême droite a gagné la bataille des idées », c'est parce qu'elle aurait imposé ses idées et sa thématique électorale. Voilà qui est fort douteux. Ne pourrait-on pas plutôt considérer que le « bouillard confusionniste » s'est soldé par l'augmentation saisissante de la popularité de Marine Le Pen lorsqu'elle a exploité la thématique du pouvoir d'achat, empruntée à la gauche, plutôt que celles, propres à « l'extrême droite », de l'identité nationale, de l'immigration, de l'islamisation et de l'insécurité, abandonnées à Éric Zemmour qui n'a réuni que 7% des suffrages à l'élection présidentielle du printemps 2022 ?

Les néo-antifascistes soulignent le « fait » – construction fantasmatique – que les nouveaux « fascistes » avancent masqués et qu'il faut prendre garde aux « nouveaux masques de l'extrême droite<sup>25</sup> » ou aux « nouveaux visages du fascisme<sup>26</sup> », ce qui présuppose que le domaine en extension occupé par « l'extrême droite » ou « le fascisme » est infiniment plus vaste que sa pointe politique visible, qui se réduit en France au Rassemblement national et à Reconquête ! – partis politiques auxquels, dans la presse de gauche, on ajoute parfois *Debout la France !*. Le nouvel extrémisme de droite qui fait peur est incarné principalement par des intellectuels perçus par leurs dénonciateurs néo-antifascistes sur le modèle de ce que ces derniers sont eux-mêmes, à savoir des agents d'influence cyniques et redoutables, pour lesquels la

25 Raphaël Llorca, *Les Nouveaux masques de l'extrême droite. La radicalité à l'ère Netflix*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube & Fondation Jean Jaurès, 2022.

26 Enzo Traverso, *Les Nouveaux visages du fascisme*, Paris, Textuel, 2017.

fin justifie les moyens, principe de tous les extrémismes<sup>27</sup> – mais aussi de l'arrivisme et du carriérisme, qui affectent les frères ennemis.

C'est ainsi que les illuminés pseudo-antifascistes sont passés des « nouveaux réactionnaires » dénoncés en 2002 par Daniel Lindenberg<sup>28</sup> aux « rebelles réactionnaires » fustigés en 2022 par Pablo Stefanoni, qui s'émeut de la diffusion des « contre-cultures néoréactionnaires » dans le monde<sup>29</sup>. Il y aurait donc en France une « menace fasciste<sup>30</sup> ». Face à cette menace, tout serait permis. Le vertuisme légitime le cynisme et le jusqu'au-boutisme. Les partisans de ce purisme maximaliste sont en guerre, et acceptent en conséquence le principe de la « montée aux extrêmes ». Au nom du Bien et de la Vertu, et selon les circonstances, ils passent de la condamnation morale à la sanction pénale, en passant par la diffusion de rumeurs mensongères sur les personnes suspectes ou les groupes ennemis. Cette stratégie d'intimidation mise en œuvre par un certain nombre d'intellectuels et de journalistes néo-gauchistes ou néo-antifascistes s'inscrit dans un projet de purification ou de nettoyage « éthique » de l'espace public. Disons, dans une vaste opération de dédroitisation de l'opinion, et, plus profondément, des mentalités. On peut y voir un désir d'épuration.

27 Voir Pierre-André Taguieff, *Qui est l'extrémiste ?* Paris, Éditions Intervalles, 2022.

28 Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Le Seuil, coll. « La République des idées » (dirigée par Pierre Rosanvallon), 2002 ; 2<sup>e</sup> édition avec une postface inédite de l'auteur, 2016.

29 Pablo Stefanoni, *La Rébellion est-elle passée à droite ? Dans le laboratoire mondial des contre-cultures néoréactionnaires* [2021], tr. Fr. Marc Saint-Upéry, préface inédite de Pablo Stefanoni & Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, 2022.

30 Ludivine Bantigny & Ugo Palheta, *Face à la menace fasciste*, Paris, Textuel, 2021.

## Les appels à la vigilance ou l'antifascisme sans peine

Cette grande peur d'un retour des fantômes du passé se traduit médiatiquement par des « appels à la vigilance » régulièrement répétés. L'objectif des « vigilants » complotistes est d'entretenir et de renforcer la peur du « fascisme » ou de « l'extrême droite » dont on annonce la « résurgence » ou le « retour » sous des « habits neufs », selon un lexique figé et une rhétorique convenue depuis longtemps mis en œuvre. Il s'agit pour eux d'intimider, de marquer et de parquer les suspects, et bien sûr de neutraliser les coupables, les supposés membres de la conspiration fascistoïde, avec leurs complices. C'est ainsi que s'est banalisé un type de journalisme para-policier se proposant de purifier l'espace public en dressant des listes noires.

En France comme dans d'autres pays européens, mais en France plus qu'ailleurs, le complotisme néo-antifasciste consiste, avec l'inquiétude requise, à prétendre voir partout des « fascistes » ou des « nazis » cachés qui conspireraient pour prendre le pouvoir, et à dénoncer corrélativement leurs supposés complices masqués, intellectuels ou journalistes, qui s'emploieraient à les légitimer en les fréquentant ou en entretenant des relations avec eux de diverses manières, tout contact avec les politiquement « impurs » impliquant une contamination idéologique et une complicité politique. Pour les néo-antifascistes en lutte contre « l'extrême droite » – entité si évidemment diabolique qu'ils n'éprouvent pas le besoin de la définir –, la liberté d'expression et de discussion est donc suprêmement dangereuse. Le simple dialogue entre deux citoyens en désaccord sur des questions politiques fondamentales conduirait à la « confusion des idées », comme le réaffirme rituellement Edwy Plenel dans un essai polémique<sup>31</sup> où il

31 Edwy Plenel, *L'Appel à la vigilance. Face à l'extrême droite*, Paris, La Découverte, 2023.

tente de ressusciter un fumeux « Appel à la vigilance » qu'il avait publié le 13 juillet 1993 dans *Le Monde*<sup>32</sup>, dont il était alors le rédacteur en chef redouté pour son goût du pouvoir et son sectarisme<sup>33</sup>. Alain Minc, qui avait « cohabité » avec Plenel à la tête du *Monde* de 1996 à 2004, décrit en 2018 « ce personnage compliqué mi-flic, mi-prophète » : « Du trotskisme, Plenel avait moins conservé l'idéologie que les méthodes. Confiance exclusive dans une petite secte à ses ordres, fascination complotiste, primauté des fins sur les moyens et cynisme dans l'action : ces traits-là étaient sublimés par une énergie hors pair, une audace quotidienne, un talent de bretteur<sup>34</sup>. »

Aux yeux des « vigilants » de profession, vouloir tout dire et discuter de tout, cela ne peut conduire qu'au pire. La preuve en est, avance le tribun néo-antifasciste Plenel, que le journal lancé le 20 avril 1892 par l'antisémite nationaliste Édouard Drumont s'appelait *La Libre Parole*. Inutile d'en dire plus : la *reductio ad Drumontum* emporte tout. La parrhésie – la parole libre et franche – et le libre débat représentent les deux péchés majeurs. Il s'ensuit que la liberté de penser, de parler et de débattre doit être contrôlée et limitée, voire abolie lorsqu'elle porte sur certaines questions (la lutte contre l'islamisme, la politique

32 « L'appel à la vigilance lancé par quarante intellectuels », *Le Monde*, 13 juillet 1993, p. 8. Pour un examen critique de cet appel, voir Alain Finkielkraut, « Le crime d'être né », *Le Messager européen*, n° 7, 1993, pp. 7-10 ; Pierre-André Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, op. Cit. (1994), pp. 339-391 (« Esprit démocratique et loi du soupçon »).

33 Voir Pierre Péan & Philippe Cohen, *La Face cachée du Monde. Du contre-pouvoir aux abus de pouvoir*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2003, passim ; Bernard Poulet, *Le Pouvoir du Monde. Quand un journal veut changer la France*, Paris, La Découverte, 2003, pp. 80-104 (chap. 6 : « Edwy Plenel, ou l'amour du pouvoir »).

34 Alain Minc, « Mi-flic, mi-prophète », *Revue des Deux Mondes*, octobre 2018, p. 54.

de l'immigration, etc.), dont le traitement risquerait de faire du tort au « genre humain », voire de conduire à des « crimes contre l'humanité ». Car c'est bien au nom de la défense du « genre humain », censé être menacé par la « banalisation des discours d'extrême droite » ou des « idées d'extrême droite », que ce nouvel appel à la censure est proféré, dans un langage fait de clichés. Il faut, dit l'inquisiteur, rétablir des « barrières éthiques ». Le terrorisme intellectuel aime à s'habiller d'un moralisme hyperbolique énoncé sur un ton pontifiant et au moyen de formules figées.

La conclusion pratique des néo-antifascistes paranoïaques consiste donc à prôner la censure, la privation de parole et l'interdiction de débattre librement au nom de la « bonne cause », la lutte contre « l'extrême droite ». Deux arguments sophistiques sont ici récurrents : les adversaires à disqualifier sont accusés, d'une part, de « faire le jeu de l'extrême droite » – sans trop le savoir ou en toute perversité –, et, d'autre part, de « parler comme l'extrême droite » ou, plus radicalement, de « parler comme Hitler ». « Ces gens-là parlent comme Hitler », affirme ainsi l'accusateur Plenel<sup>35</sup>, convaincu, en linguiste révolutionnaire avisé, qu'il y a des « mots criminels », donc des mots qui tuent. Les accusés employant des mots explosifs ou venimeux se comporteraient en conséquence soit comme des soutiens, pleinement conscients ou non, du diable, soit comme des imitateurs empathiques ou admiratifs des « discours d'extrême droite », épousant ainsi « les idées de l'extrême droite<sup>36</sup> », c'est-à-dire, en dernière analyse, celles de Hitler.

35 Edwy Plenel, « Ces gens-là parlent comme Hitler », 10 mars 2023, TV5 Monde, <https://www.youtube.com/watch?v=wWam3voOhKU>.

36 « Face à l'extrême droite : entretien avec Edwy Plenel », Répliques (France Culture), 11 mars 2023, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/repliques/qu-est-ce-que-la-vigilance-9104366>.

## Fantômes et fantasmes

Ces complotistes pseudo-antifascistes, nombreux dans les milieux du gauchisme culturel et médiatique, dénoncent obsessionnellement une menace fasciste inexistante, représentée par une « droite extrême », une « extrême droite » ou une « droite radicale » entourées de leurs alliés et complices, nichés à droite et à gauche – car le fantôme du « social-fascisme » rôde toujours dans ces esprits souffrant de réminiscences. Puisque nous sommes selon eux dans la répétition générale de la fin des années trente – une « récurrence », disent certains illuminés –, la recherche des « traîtres » et des « transfuges » est à l'ordre du jour. La vieille hantise du « social-fascisme » – terme apparu dans la presse soviétique dès 1924 – est toujours présente dans l'imaginaire de la gauche qui se veut pure et intransigeante. Quoi de plus excitant pour les adeptes de la conception policière de l'histoire que de repérer les « dérives » d'intellectuels de droite ou de gauche vers le « fascisme », dont les noms les plus courants sont toujours le « nationalisme », le « racisme » ou la « xénophobie », mais aussi, désormais, par extension, le « populisme », l'« islamophobie », la « haine anti-LGBTQIA+ » et la « pensée réactionnaire » (ou « néo-réactionnaire »).

Il faut aussi tenir compte des réactions de certains néo-gauchistes moins travaillés par des visions paranoïaques que saisis par la phobie du contact avec l'autre ou l'impur, nécessairement « de droite », donc porteur d'« opinions injustes ». Invité le 30 septembre 2020 sur France Inter, l'intellectuel néo-gauchiste Geoffroy de Lagasnerie, ne cachant pas sa peur d'être « contaminé » par les « opinions de droite », s'est prononcé clairement en faveur du refus du débat et de la censure : « *Il faut savoir qu'il y a des paradigmes irréconciliables. Moi je suis contre le paradigme du débat, contre le par-*

*adigme de la discussion. (...) Je pense que la politique est de l'ordre de l'antagonisme et de la lutte et j'assume totalement le fait qu'il faille reproduire un certain nombre de censures dans l'espace public, pour rétablir un espace où les opinions justes prennent le pouvoir sur les opinions injustes*<sup>37</sup>. » Quant aux « opinions justes », cela va sans dire, ce sont celles du bienheureux Lagasnerie.

L'existence de la menace fasciste globale et polymorphe dénoncée par les « vigilants » néo-antifascistes se réduit à la somme de leurs cauchemars favoris, hérités de la culture antifasciste communiste. Leur grand fantasme idéologisé est le « retour des années trente » ou « aux années trente » : l'époque contemporaine ressemblerait à l'époque de la « tentation fasciste » en France, ou plus généralement à un moment « préfasciste ». C'est là déshistoriciser la marche des événements et prendre pour boussole un jeu de ressemblances et d'analogies approximatives ou trompeuses. Le projet des antifascistes de pacotille est donc, par la dénonciation publique et la délation médiatique permanentes, qui consistent à lancer régulièrement des « appels à la vigilance », de « défasciser » la société française. Il s'agit clairement, à une époque postfasciste qui a commencé en 1945, d'une imitation carnavalesque de l'antifascisme historique, d'une forme de théâtralisation militante

37 Geoffroy de Lagasnerie, invité à France Inter, 30 septembre 2020. Voir Louis Nadeau, « “Censure” pour les “impurs” : la gauche riante de Geoffroy de Lagasnerie », 30 septembre 2020, <https://www.marianne.net/politique/gauche/censure-pour-les-impurs-la-gauche-riante-de-geoffroy-de-lagasnerie> ; Anne-Sophie Chazeau, « Débat public : l'intolérance crasse de Geoffroy de Lagasnerie », 4 octobre 2020, <https://www.causeur.fr/debat-public-lintolerance-crasse-de-geoffroy-de-lagasnerie-184595> ; Valérie Toranian, « Les petites frappes de la pensée : apologie de la violence, terrorisme intellectuel, censure », 12 octobre 2020, <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/les-petites-frappes-de-la-pensee-apologie-de-la-violence-terrorisme-intellectuel-censure/>.



des combats du passé, et, partant, d'un antifascisme imaginaire en lutte contre un fascisme imaginaire.

À y regarder de plus près, le « fascisme » dénoncé s'étend à toutes les positions ou opinions politiques qui se situent ou sont situées hors du champ de l'extrême gauche. C'est ainsi qu'en France ont été traités de « fascistes », outre Pierre Poujade et Jean-Marie Le Pen, des présidents de la République comme le général de Gaulle, Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy ou Emmanuel Macron. La dénonciation du « fascisme » se décline de plusieurs manières : untel est dit « fascisant », tel autre ferait preuve de « fascisme rampant », tel autre encore serait un « préfasciste ». Le champ du soupçon est en expansion. En témoigne par exemple le fait que le « néorépublicanisme » chevènementiste est régulièrement dénoncé comme constituant « un trait d'union majeur – empreint de chauvinisme et d'autoritarisme – entre le Parti socialiste, le Front national et Les Républicains<sup>38</sup> ». Il s'agit là d'un délire accusatoire relevant d'une paranoïa routinisée, dont l'effet réel, lorsque l'injure est prise au sérieux dans l'opinion, n'est que de fabriquer des personnes soupçonnables, douteuses, infréquentables ou ostracisées. Les « appels à la vigilance » sont des appels à la mort sociale d'individus ou de groupes diabolisés ou criminalisés. Des appels à la discrimination et à l'ostracisation.

Dans *Les Contre-révolutionnaires* (2007) ainsi que dans *Du diable en politique* (2014), j'ai longuement analysé les thèmes, les thèses et les arguments de ceux qui ont professionnalisé la dénonciation de ce que

38 Joseph Confavreux & Marine Turchi, « Aux sources de la nouvelle pensée unique. Du chevènementisme au FN : l'ascension d'une république conservatrice et nationaliste », *Revue du crieur*, n° 2, 2015, p. 5. Joseph Confavreux est journaliste à Mediapart depuis mai 2011.

j'appelais « un fascisme sans fascistes (autres que chimériques) », en formulant l'hypothèse que le néo-antifascisme contemporain reconduisait « l'imposture du pseudo-antifascisme stalinien » et faisait surgir « un nouveau système d'illusions »<sup>39</sup>. En mars 2023, l'inévitable retour du diable s'est accompagné de la résurrection des « vigilants ».

Spécialiste de l'extrême droite en France, l'historien Jean-Paul Gautier, qui ne cache pas sa sympathie à l'égard des milieux dits antifascistes, reconnaît avec honnêteté en 2022, dans son livre sur les antifascismes depuis les années 1960, qu'« il n'existe pas actuellement en France de menace fasciste réelle<sup>40</sup> ». Mais cela n'empêche nullement les « vigilants » néo-antifascistes, ces nouveaux « hallucinés de l'arrière-monde » (Nietzsche), de dénoncer inlassablement le glissement de la société française vers « l'extrême droite » ou une forme nouvelle du « fascisme », et de désigner nommément les responsables de ce glissement cauchemardesque. Ne craignant pas le ridicule, un militant marxiste travesti en « sociologue », Ugo Palheta, dénonce à coups de slogans la « nouvelle internationale fasciste » tout en annonçant la bonne nouvelle : le surgissement d'un « nouvel internationalisme » qui serait « porteur d'un antifascisme du XXI<sup>e</sup> siècle »<sup>41</sup>. Aux yeux du camarade Palheta, ce visionnaire du pire, Israël fait partie de cette « nouvelle internationale fasciste », car ses gouvernements successifs « ont radicalisé le projet

39 Pierre-André Taguieff, *Les Contre-révolutionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture*, op. cit. (2007), pp. 11-213, 298-484 ; id., *Du diable en politique. Réflexions sur l'antilepénisme ordinaire*, Paris, CNRS Éditions, 2014, en partic. pp. 59-125,

40 Jean-Paul Gautier, *Antifascisme[s] des années 1960 à nos jours*, Paris, Éditions Syllepse, 2022, p. 314.

41 Ugo Palheta, *La Nouvelle Internationale fasciste*, Paris, Textuel, 2022.

colonial jusqu'à officialiser un régime d'apartheid en 2018<sup>42</sup> ». Son diagnostic est sans appel : « Le champ politique israélien s'est déplacé toujours plus loin vers l'extrême droite et le racisme anti-Arabs se fait de plus en plus décomplexé<sup>43</sup>. » Il va de soi que, pour ce militant néo-gauchiste standard, l'« islamophobie » et les « politiques anti-migratoires<sup>44</sup> » constituent des composantes de la terrifiante « nouvelle internationale fasciste ».

L'idéal normatif des esprits sectaires et manichéens qui se nomment « vigilants » n'est autre qu'un apartheid intellectuel ou politico-culturel. Ils postulent l'existence de deux camps, le bon et le mauvais, séparés par des frontières étanches : les « progressistes » et les « réactionnaires ». Chaque camp est caractérisé par un ensemble défini d'idées posées comme incompatibles avec les idées de l'autre camp, les unes vraies et justes, les autres fausses et injustes. Entre les membres des deux camps opposés, la communication doit être interdite, car source de confusion ou de « brouillage ». C'est pourquoi les « vigilants » appellent leur public à ne pas sombrer dans la « confusion des idées », effet pathologique fatal de tout dialogue avec l'ennemi politico-intellectuel. Ils érigent ainsi en impératif catégorique le respect de la distinction des idées appartenant à des camps idéologico-politiques différents et opposés. Les « barrières éthiques » ne doivent pas être transgressées. Le principe de ce tribalisme politico-intellectuel est simple : chacun doit rester dans son camp, les membres du bon camp ne devant discuter qu'entre eux. La surdité mutuelle entre les Bons et les Mauvais, seule garantie de la pureté des idées justes, doit valoir pour norme fondamentale de la conduite humaine.

42 *Ibid.*, p. 53.

43 *Ibid.*

44 *Ibid.*, p. 71.

## **L'inquisiteur Plenel ou le terrorisme intellectuel en personne**

Nous sommes donc invités une fois de plus par Edwy Plenel, militant antifasciste et anti-islamophobe déclaré, à prendre au sérieux son « appel à la vigilance » fané et à y répondre. La question préalable est de savoir s'il convient de le prendre pour modèle dans sa lutte contre la supposée « fascisation » ou « extrême-droitisation » de la société française. La première règle de formation des accusations vigilantistes consiste à appliquer systématiquement, pour disqualifier un auteur, le principe de la contamination idéologique par contiguïté. L'exemple le plus simple en est celui de l'auteur d'un article, dans un journal ou une revue, auquel le « vigilant » attribue une thèse soutenue par un autre auteur (jugé infréquentable) ayant publié un article dans le même journal ou la même revue. J'ai moi-même été à maintes reprises la victime d'une opération de ce type, qui implique un amalgame polémique visant à justifier une mise en accusation qui se poursuit par la circulation d'une rumeur négative dont l'origine est ignorée ou méconnue par le grand public. Le singulier « travail journalistique » de Plenel illustre parfaitement cette méthode de guerre idéologique et culturelle, qui, se couvrant d'un vertueux « appel à la vigilance » (contre « le fascisme », « l'extrême droite », etc.), relève du terrorisme intellectuel moralisateur. Son objectif est de fabriquer des infréquentables et des ostracisés.

Prenons un exemple récent de la manière dont cet agitateur et agent d'influence bénéficiant d'une rare complaisance médiatique exerce sa profession d'accusateur public. En novembre 2022, j'ai publié aux Éditions de l'Observatoire un ouvrage au titre et au sous-titre dénués d'ambiguïté : *Le Grand Remplacement ou la politique du mythe. Généalogie d'une représenta-*

tion polémique. Quelques semaines plus tard, j'ai publié dans le 3<sup>e</sup> « hors-série » de la revue *Front populaire*, comportant le désormais célèbre entretien entre Michel Houellebecq et Michel Onfray<sup>45</sup>, un long article intitulé « L'antiracisme saisi par l'utopisme. De la mixophilie universelle à la créolisation du monde<sup>46</sup> », où j'analyse les origines et les développements récents d'une vision normative de l'antiracisme fondée moins sur l'égalité universelle que sur le métissage universel. Je montre notamment comment cette vision antiraciste, qui consiste à inverser la mixophobie, noyau dur des attitudes racistes, en mixophilie, s'est transformée en une utopie du mélange racial salvateur (le rêve de la « caféaulaitisation du monde », comme disait en plaisantant le généticien antiraciste Jacques Ruffié), dont je pointe la naïveté et les illusions. Car il ne suffit pas de renverser la hantise du mélange en amour des mélanges pour fonder une politique efficace de lutte contre le racisme, ni pour définir un mode de rédemption du genre humain.

Pour illustrer mon propos, je me penche de près sur les éloges contemporains de la « créolisation du monde », récit qui représente la dernière version en date de l'utopie mixophile, promesse d'un genre humain unifié grâce à un effacement progressif des identités ethno-raciales par le métissage physique et culturel. C'est là une vision du progrès universel parmi d'autres. Et j'ose souligner les naïvetés et les limites conceptuelles de cette utopie « progressiste ». Mais je ne manque pas de noter avec une pointe d'ironie que la réalisation de cette utopie peut être interprétée

45 « Dieu vous entende, Michel. », entretien entre Michel Houellebecq et Michel Onfray, *Front populaire*, hors-série n° 3, décembre 2022, pp. 2-45.

46 *Front populaire*, hors-série n° 3, décembre 2022, pp. 54-65.

comme une marche vers le « Grand Remplacement » par ses partisans de gauche comme par ses dénonciateurs de droite, les premiers s'en félicitant, les seconds s'en désolant.

Plenel s'indigne devant mon péché majeur, qui serait d'avoir lancé une « charge délirante » contre la « créolisation » chantée par le poète engagé Édouard Glissant, qu'il adule. Il est pourtant facile de comprendre que les partisans de la « créolisation universelle » puissent y voir l'instrument rêvé du processus de substitution d'une humanité indifférenciée à un genre humain composé d'identités collectives différentes, différences qui seraient sources de conflits et d'inégalités. Il faudrait donc les effacer par la « créolisation ».

Cette analyse conceptuelle et argumentative a vraisemblablement dépassé les capacités de compréhension du journaliste « purificateur » Plenel, qui n'en a retenu que le mot « mixophilie » pour en faire une caractérisation du « Grand Remplacement » et suggérer, avec une intention malveillante, que mes critiques de l'utopie mixophile témoigneraient de mon adhésion à la thèse du « Grand Remplacement », la preuve en étant que mon article voisinait avec l'entretien entre Michel Houellebecq et Michel Onfray, dans lequel le célèbre auteur de *Soumission* présentait le « Grand Remplacement » comme « un fait ». Plenel s'indigne et accuse : « On retrouve Pierre-André Taguieff dans le même numéro de la revue *Front populaire* où Michel Houellebecq et Michel Onfray s'accordent sur le péril du “grand remplacement”. » Et encore, sans craindre la répétition : « On le retrouve aujourd'hui sur les rives du “grand remplacement”, aux côtés de Michel Houellebecq et de Renaud Camus. » Les autres inféquentables présents dans la revue et épinglés

par Plenel sont « une essayiste islamophobe, un intellectuel maurrassien et un économiste poutinien ». L'opérateur de la diabolisation de ma personne est bien le fait d'« être à côté de » : la contamination est assurée. Les sous-entendus accusatoires suivent. Il conclut de ces allusions à des infréquentables que « l'égalité » est « leur ennemi commun ». Nous sommes bien en présence d'un discours de propagande, où la répétition tient lieu d'argument. J'ajoute que, si j'ai critiqué les usages démagogiques de l'égalitarisme dans divers domaines, j'ai toujours défendu l'exigence d'égalité.

Le principe de contamination idéologique par contiguïté a été appliqué scrupuleusement par l'inquisiteur : écartant le fait gênant que le nommé Taguieff caractérise explicitement le « Grand Remplacement » comme un « mythe » et une « représentation polémique », il lui attribue sans vergogne, sans le moindre souci de la déontologie journalistique, la vision qu'en a Houellebecq à la suite de Renaud Camus et d'Éric Zemmour, à savoir celle d'un « fait », d'une réalité ethno-démographique. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'accusateur pressé et expéditif qu'est Plenel ne prend pas de gants pour tenter de criminaliser ses cibles. Mais ceux qui connaissent depuis longtemps ce trublion roublard et ne font pas partie de ses réseaux néo-gauchistes savent que sa crédibilité est voisine de zéro. Son image dominante est celle d'un « procureur à géométrie variable<sup>47</sup> ».

Interrogé avec empathie et déférence, en septembre 2022, par le jeune rédacteur en chef du magazine communiste *Regards*, Plenel dénonce Jean-Pierre Chevènement qui serait « au cœur de toute la décomposition idéologique » de

<sup>47</sup> Sarah Ileno, « Edwy Plenel, Zorro absolu », *Franc-Tireur*, n° 70, 15 mars 2023, p. 8.

la société française<sup>48</sup>. Présentant l'ancien ministre socialiste comme le chef de file des « nationaux-républicains » – expression qui suggère sans finesse une analogie avec les « nationaux-socialistes » –, Plenel glisse cette définition dans laquelle on retrouve sa principale obsession : « C'est la contamination de la gauche par le national au détriment du social. » Le virus du « national » serait donc hautement contagieux. Porteur du virus, Chevènement incarnerait donc le « repli sur la nation », la preuve en étant qu'« Éric Zemmour a voté Chevènement en 2002 ». Démonstration lumineuse !

Le journaliste-procureur, imitant sans le vouloir le discours papal ordinaire, ne manque pas de se prononcer vertueusement contre « l'indifférence au sort des autres » et, en guise de retour aux Lumières revues par l'utopie marxiste-léniniste, conclut sa causerie par un appel à « trouver une ligne de fuite pour l'émancipation ». Le mot magique est prononcé, sans requérir la moindre définition. Il constitue un mot de passe et une carte d'identité. Inutile de préciser que nous sommes ici très loin de Condorcet, mais très proche du grand épurateur Lénine qui, pour « organiser l'émulation », déclarait fin décembre 1917 qu'il fallait poursuivre un « même but unique : épurer la terre russe de tous les insectes nuisibles<sup>49</sup> ».

<sup>48</sup> Edwy Plenel, « La décomposition vers l'extrême droite part du chevènementisme » (entretien avec Pablo Pillaud-Vivien), *Regards*, La Midinale, vidéo, 23 septembre 2022, [https://twitter.com/Regards\\_fr/status/1573277098172719105](https://twitter.com/Regards_fr/status/1573277098172719105). Pour une analyse critique, voir Sébastien Duffort, « Chevènement et l'extrême droite : le naufrage intellectuel d'Edwy Plenel », 18 octobre 2022, <https://www.mezetulle.fr/chevenement-et-lextreme-droite-le-naufrage-intellectuel-dedwy-plenel/>.

<sup>49</sup> Lénine, « Comment organiser l'émulation ? » (texte écrit du 24 au 27 décembre 1917, et publié dans *La Pravda* en janvier 1929), in Lénine, *Œuvres*, Paris & Moscou, t. XXVI, p. 431. Voir

Lesdits « insectes » étaient pour Lénine des « parasites », « des puces (les filous), des punaises (les riches) », des « intellectuels bourgeois<sup>50</sup> » et des « saboteurs ». Dans cette perspective, baignant dans un imaginaire de l'épuration, « émanciper » signifie « éliminer ». Machine à détruire les nouveaux « insectes nuisibles », au premier rang desquels sont placés les « intellectuels bourgeois » à visage « nationaliste » ou « réactionnaire », le plenélisme est un léninisme politico-médiatique. Mais ce refondateur du léninisme est lui-même un intellectuel bourgeois qui, bardé de certitudes et toujours content de lui, a fait carrière dans le journalisme en bénéficiant des réseaux trotskistes. Ce révolutionnaire de verbe, qui a bien « réussi » dans la société qu'il prétendait détruire, a été parfaitement décrit par Franz-Olivier Giesbert : « Le multimillionnaire Plenel, notre grand Tartuffe national<sup>51</sup>. »

### **Un islamo-gauchiste au combat : l'antisioniste et l'islamolâtre**

Le diabolisateur professionnel qu'est Plenel est sélectif dans ses cibles<sup>52</sup>. Il va

---

Dominique Colas, *Le Léninisme*, op. Cit., pp. 201, 270.

50 Lénine déclare ainsi la guerre aux « ennemis du socialisme » : « Guerre à mort aux riches et à leurs pique-assiette, les intellectuels bourgeois ; guerre aux filous, aux fainéants et aux voyous ». Voir Antonella Salomoni, « Lénine censuré [Deux fragments inédits de décembre 1917] », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 27 (1), janvier-mars 1986, p. 85.

51 *Revue des Deux Mondes*, avril 2021, pp. 31-36.

52 Voir Pierre-André Taguieff, *Prêcheurs de haine. Traversée de la judéophobie planétaire*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2004, pp. 318-320, 330-335 ; *id.*, *Une France antijuive ? Regards sur la nouvelle configuration judéophobe. Antisionisme, propalestinisme, islamisme*, Paris, CNRS Éditions, 2015, pp. 177-179, 306 (note 10) ; *id.*, *Liaisons dangereuses : islamo-nazisme, islamo-gauchisme,*

jusqu'à s'apitoyer sur le cas de l'islamiste tendance frériste Tariq Ramadan, à propos duquel il affirme le 5 novembre 2017 sur BFMTV : « J'ai toujours été contre sa diabolisation, comme je suis contre, au prétexte du terrorisme, de diaboliser nos compatriotes musulmans quels qu'ils soient. » Tout le monde est diabolisable selon Plenel, sauf les musulmans, quoi qu'ils fassent – le terrorisme jihadiste se réduisant à un « prétexte » de facture « islamophobe ». Quelques jours après les massacres jihadistes commis du 7 au 9 janvier 2015 à Paris, Plenel s'associait à Tariq Ramadan pour donner une conférence à deux voix concordantes devant un public majoritairement musulman. C'était le 17 janvier 2015, à Brétigny-sur-Orge, pour la clôture de la journée de l'association APMSF (« Actions pour un monde sans frontières »). L'année suivante, du 18 au 26 avril 2016, son entreprise Mediapart a consacré une enquête en cinq volets au gourou Ramadan, présenté comme un « intellectuel contesté » et un « inclassable » traité comme un « épouvantail ». Plenel ne pouvait que communier avec le prédicateur islamiste dans sa palestinolâtrie compassionnelle. Il faut souligner que, chez Plenel, le propalestinisme inconditionnel, qu'il professe depuis le début des années 1970, est étroitement associé à son islamophilie militante. La prétendue « religion des faibles », des « pauvres » et des « opprimés<sup>53</sup> » lui arrache des larmes.

---

Paris, Éditions Hermann, 2021, pp. 89-91.

53 Rappelons que le bolchevik musulman Mirsaid Sultan Galiev (1892-1940) considérait l'islam comme une « religion opprimée, acculée à la défensive » dans son article paru en décembre 1921 : « Les méthodes de propagande antireligieuse parmi les musulmans », in Alexandre Bennigsen & Chantal Lemercier-Quelquejey, *Les Mouvements nationaux chez les musulmans de Russie. Le "sultangaliévisme" au Tatarstan*, Paris, & La Haye, Mouton & Co, 1960, p. 228.

Il ne veut pas savoir qu'elle est aussi la religion du jihad guerrier. Après avoir publié en septembre 2014 son essai militant *Pour les musulmans*<sup>54</sup>, il en fait sans vergogne la promotion en janvier 2015, quelques jours après les attentats jihadistes contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher de Vincennes.

L'islamolâtrie militante du personnage médiatique qu'est Plenel ne doit pas faire oublier les milieux académo-militants engagés sur les mêmes thèmes que lui dans la guerre culturelle. Pour les professionnels du déni, musulmans ou islamophiles, intellectuels-militants endoctrinés et fanatiques ou cyniques et de mauvaise foi, tous les problèmes posés par une partie importante de l'immigration musulmane, par le communautarisme, le séparatisme et le sociocentrisme de nombre de musulmans, par la menace islamiste sous toutes ses formes, à commencer par le terrorisme jihadiste, se réduisent à des constructions sociales, à des fantasmes accompagnant des « paniques morales » ou à des fabrications de propagande inspirées par l'islamophobie<sup>55</sup>. Les universitaires islamo-gauchistes peuvent dès lors dénoncer triomphalement « le mythe de l'islamisation de l'Europe<sup>56</sup> ». Dans cette perspective, le terrorisme jihadiste, quand il n'est pas expliqué d'une façon

54 Edwy Plenel, *Pour les musulmans*, Paris, La Découverte, 2014 ; puis coll. « Poche essais », 2016. Pour une critique dirimante de cet essai, voir Michel Onfray, « Pleneliser », *Revue des Deux Mondes*, octobre 2018, pp. 43-53.

55 Voir par exemple Abdellali Hajjat & Marwan Mohammed, *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »* [2013], nouvelle édition, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche », 2022.

56 *Ibid.*, p. 15. Pour une remarquable mise au point sur la question, fondée sur des faits, voir collectif, *Histoire de l'islamisation française 1979-2019*, Paris, Éditions de l'Artilleur/Toucan, 2019.

complotiste par l'action des services secrets des puissances islamophobes, se réduit à l'expression d'une légitime révolte des musulmans humiliés et offensés. C'est ainsi que les attentats terroristes du 11 septembre 2001 devraient se comprendre notamment comme des réactions à « l'humiliation permanente d'un monde arabe trop souvent caricaturé sous les traits de bédouins, de barbus et de bandits<sup>57</sup> ». Il n'y aurait là que des « représailles » venant d'un groupe de victimes d'un Occident raciste et profondément islamophobe.

L'espace islamo-gauchiste existe : Plenel en est l'une des principales figures médiatiques. Il faut rappeler que sa carrière de chantre islamo-gauchiste a commencé il y a un demi-siècle, par une intervention dans le style palestino-gauchiste de l'époque. Sous son pseudonyme « Joseph Krasny », Plenel publie le 16 septembre 1972 dans l'organe de la LCR, *Rouge* (n° 171), un article où il appelle à « défendre inconditionnellement » le commando de tueurs de Munich (11 athlètes israéliens massacrés). Lisons-le récitant sa leçon « révolutionnaire » : « Aucun révolutionnaire ne peut se désolidariser de Septembre noir. Nous devons défendre inconditionnellement face à la répression les militants de cette organisation. (...) À Munich, la fin si tragique, selon les philistins de tous poils qui ne disent mot de l'assassinat des militants palestiniens, a été voulue et provoquée par les puis-

57 Serge Halimi & et Dominique Vidal avec Henri Maler, « *L'opinion, ça se travaille...* » *Les médias & les « guerres justes » : Kosovo, Afghanistan, Irak*, 5<sup>e</sup> éd. actualisée et augmentée, Marseille, Agone, 2006, p. 125. Reflétant les positions du *Monde diplomatique* et celles de l'officine bourdieuso-communiste Acrimed, l'orientation islamo-gauchiste de ces militants-journalistes est nettement plus marquée que celle de leurs collègues du *Monde*, en moyenne plus feutrée.

sances impérialistes et particulièrement Israël. » Le jeune trotskiste et militant « anti-impérialiste » était déjà un ennemi déclaré du sionisme et d'Israël.

On peut imaginer qu'aujourd'hui renaissent ses espoirs « anticolonialistes » et « anti-impérialistes » de jeunesse, devant l'apparition, en Cisjordanie, de nouveaux groupes armés palestiniens sur le modèle des commandos du Hamas et du Jihad islamique, en lutte contre « l'occupation coloniale » attribuée à « l'État d'apartheid » qu'est pour lui Israël où, comme il le répète en boucle dans ses interventions médiatiques, « l'extrême droite » est « au pouvoir ».

Le « vigilant » néo-gauchiste Plenel a remplacé la révolution prolétarienne lénino-trotskiste par la délation permanente de ses ennemis, qui sont tous les représentants d'une grosse catégorie fantasmatique baptisée « le fascisme » ou « l'extrême droite », rassemblant tous les maudits. Il réduit ses ennemis à un seul et même type répulsif, défini par un ensemble de croyances et d'opinions condamnables, dont le « racisme anti-immigrés », le « nationalisme » et l'« islamophobie », qui les conduiraient tous, explicitement ou non, à professer la thèse du « Grand Remplacement ». La réduction de tous les ennemis à l'ennemi unique permet par exemple de soupçonner ou d'accuser de « racisme » un intellectuel engagé dans la lutte antiraciste mais épingle comme ennemi par le « vigilant ». L'objectif de ce dernier est d'élever un rideau de fer entre les bons « anti-fas » et les méchants « fachos », entités chimériques dont il a mis en scène le grand affrontement dans son univers magique. L'amalgame polémique de style vigilantiel aboutit à une conclusion implacable : quiconque est accusé d'être « d'extrême droite », de « faire le jeu de l'extrême droite » ou de « discuter » avec l'un de ses

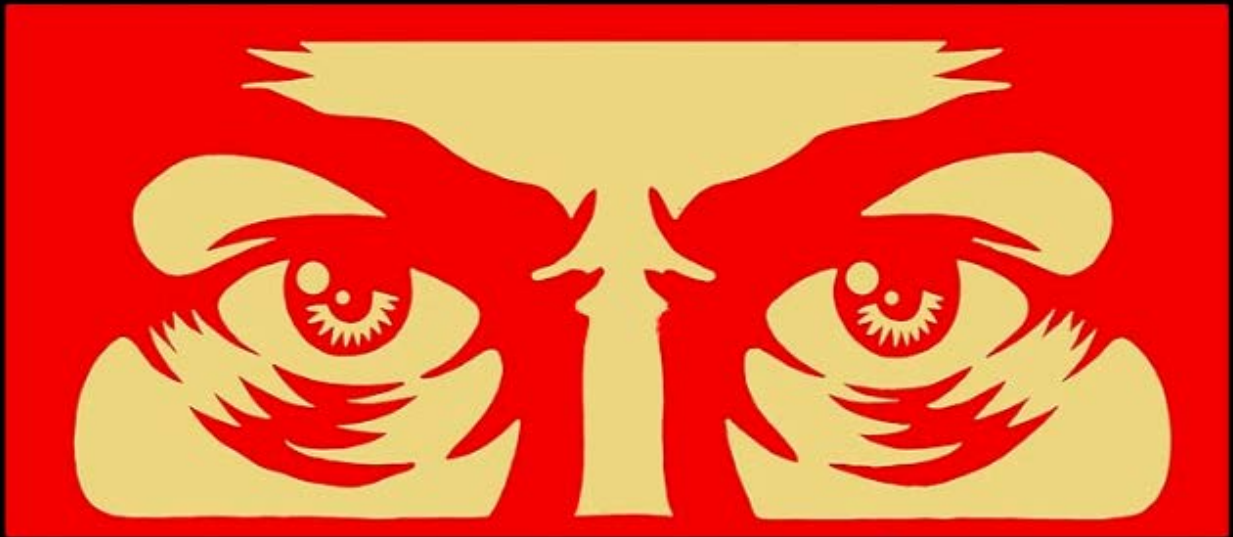
représentants peut être accusé de croire au « Grand Remplacement », c'est-à-dire d'être « raciste » et donc de mériter une punition exemplaire. La démarche est connue : surveiller, accuser et punir. Pour le « vigilant » de métier, punir, c'est avant tout salir, exclure, ostraciser.

Dans ses discours accusatoires où il appelle à la censure, Plenel cite avec dévotion Charles Péguy, Walter Benjamin ou Hannah Arendt, qu'il ose présenter comme ses maîtres. Me vient alors à l'esprit ce fragment de Nietzsche : « Il est répugnant de voir de grands hommes révéérés par des pharisiens. » Il est en effet répugnant de voir un agitateur mondain comme Plenel se réclamer, la voix tremblante, d'un Péguy ou d'un Benjamin.

\*

\* \*

MAKE ORWELL



FICTION AGAIN



# CAN « THE WHOLE WORLD » BE WRONG?<sup>1</sup>

Par Lucien Oulahbib

lucien.oulahbib@free.fr



Le titre parle de lui-même et vise en filigrane cette idée fausse de « consensus » issue d'une lecture relativiste d'Habermas présupposant que puisque « la » vérité ne peut être atteinte, même localement, même dans chaque cas (ce que récuse Boudon après Quine...) alors seul le conventionnalisme devient la seule issue : celle d'une « majorité » (auto) désignée telle, sans se demander si elle n'aurait pas des « conflits d'intérêts » par hasard, si toutes les hypothèses auront bien été traitées en amont et en toute indépendance ; ce qui n'avait cependant pas été le cas en ce qui concerne Galilée visiblement alors qu'il y avait bel et bien un « consensus » stipulant

que le soleil tournait autour de la terre et non celle-ci...

C'est en fait là une très mauvaise lecture de cet énoncé d'Husserl sur « l'intersubjectivité des savants » qui signifie surtout que le débat reste toujours premier afin de repérer les désaccords (par exemple sur « l'intérêt ») et les possibilités communes d'acquisition de positions certaines (*certitudo*) comme l'indiquait Descartes auquel Husserl se réfère bien plus qu'à tout autre « savant » et qu'il s'agit en permanence d'affiner parce que les propositions sont des énoncés tournés vers le réel *visé* indique Quine (après Kant) ce qui permet d'échapper aux antinomies (aux sophismes...) ou du moins tenter de le faire, et d'y arriver tout de même parfois....

C'est ce que fait le livre de Richard Landes qui montre bien en effet comment « la » perception d'un fait peut être biaisée par des idées reçues provenant d'arguments d'autorité du genre : ainsi cette vérité-là, le meurtre d'un enfant, le 30 septembre 2000, aura été validée comme étant l'œuvre de l'armée israélienne par tel journaliste français *consensuellement* reconnu comme compétent et agissant en tant que correspondant principal de



France 2 à Jérusalem DONC ce serait « vrai » (premier sophisme<sup>1</sup>).

Ce ne serait ainsi pas seulement « exact » en ce sens où il aurait été amplement examiné qu'il s'agissait bien de balles israéliennes (ce qui n'a pourtant pas été toujours démontré<sup>2</sup>) mais « vrai » au sens où cela aurait DONC « vérifié » que cette mort a été accomplie non par « accident » (un tir croisé) mais de façon délibérée DONC « intentionnelle »<sup>3</sup> : CQFD<sup>4</sup>.

C'est du moins ce qui aura été retenu par ceux qui voulaient bien l'entendre uniquement au sein de cette tonalité-là ; même si le journaliste de France 2 en question n'a pas été jusqu'à faire, directement, ce « lien » causal d'intentionnalité délibérée, mais cela revient au même lorsqu'il parle (jusqu'à en faire un livre) de « *tirs venus de la position israélienne*<sup>5</sup> » ; d'autres se sont chargés de l'accomplir comme le montre très minutieusement Richard Landes dans son livre en remontant toute la chaîne de réaction qui aura suivi ce supposé assassinat, de fait, si l'on suit les conclusions du journaliste de France 2, déclenchant alors non seulement des émeutes meurtrières, à commencer par l'horrible lynchage de deux soldats israéliens qui s'étaient trompés de route, jusqu'à alimenter la vindicte de Ben Laden pour recruter et justifier son terrorisme<sup>6</sup>, en passant par la flambée de

la chasse antijuive dans certaines villes françaises<sup>7</sup>, le tout tordant encore plus la perception d'ensemble de ce qui se passe réellement là-bas depuis...1947...

S'il n'y avait que cette distorsion... D'autres encore ont fait beaucoup pour tordre la perception de telle sorte qu'un fait « exact » comme tel affrontement l'on bascule vers une « vérité » disproportionnée parlant de « massacres » voire de « génocide » comme si en rester à la seule logique des événements ne suffisait pas parce qu'il faut la « rationaliser » à des fins de propagande : y rajouter DONC une « raison » un « sens » donné à la vision, une « direction » d'action qui par son « explication » ira aggraver alourdir ajouter des pixels d'hyperréalité à l'image détournée remontée pour démontrer ce qu'un « on » aura envie de montrer, voilà la réelle intentionnalité, celle somme toute de la propagande de guerre, comme ce fut aussi le cas pour « Jénine » en 2002<sup>8</sup> comme l'analyse également Richard Landes (et qui se poursuit aujourd'hui<sup>9</sup>).

Comment en « sortir » ?... Surtout si, y compris en Israël, ce qui s'est *réellement* passé non seulement depuis 1947, mais bien « avant », n'est toujours pas internationalement traité lors de conférences organisées en direct sur la base d'analyses spécialisées mais aussi à partir de témoignages. La « Shoah » a mis des années avant d'être traitée sérieusement, peut-être serait-il temps de faire aussi ainsi pour l'Histoire de la présence juive dans cette contrée, sachant par ailleurs qu'il n'y a pas de lien causal entre celle-ci et celle-là mais une corrélation : la Shoah a alimenté la

1 <https://www.cairn.info/revue-cites-2010-4-page-159.htm>

2 <http://www.veroniquechemla.info/2010/09/mohamed-al-dura-est-vivant-la-fin-des.html>

3 <https://www.telerama.fr/television/charles-enderlin,65904.php>

4 [https://www.lepoint.fr/medias/affaire-al-doura-israel-conteste-la-version-de-france-2-20-05-2013-1669903\\_260.php#11](https://www.lepoint.fr/medias/affaire-al-doura-israel-conteste-la-version-de-france-2-20-05-2013-1669903_260.php#11)

5 <https://international.blogs.ouest-france.fr/archive/2010/10/23/la-mort-d-un-enfant-en-direct.html>

6 <http://www.crif.org/fr/actualites/Philippe-Karsenty-Al-Dura-France-2-doit-reconnaitre-son-erreur21712>

7 [https://www.lexpress.fr/societe/le-desarroi-des-juifs-de-france\\_497880.html](https://www.lexpress.fr/societe/le-desarroi-des-juifs-de-france_497880.html)

8 [https://fr.wikipedia.org/wiki/J%C3%A9nine#Incursion\\_isra%C3%A9lienne\\_%C3%A0\\_J%C3%A9nine\\_en\\_2002](https://fr.wikipedia.org/wiki/J%C3%A9nine#Incursion_isra%C3%A9lienne_%C3%A0_J%C3%A9nine_en_2002)

9 <https://www.courrierinternational.com/article/cisjordanie-massacre-a-jenine-un-raid-israelien-a-fait-au-moins-neuf-morts>

présence juive sur la « terre promise » elle ne l'a pas suscitée, de même que la présence « arabe » ne date pas plus en majorité de cette époque reculée que du 7<sup>ème</sup> siècle mais du retour juif au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle comme l'historiographie sérieuse le démontre amplement (voir sur ce point mon article sur ce sujet : « *Le PEUPLE JUIF ? Inventé et nettoyeur ethnique*<sup>10</sup>... »).

\*

\* \*

---

10 <http://www.controverses.fr/pdf/n12/oula-bib12.pdf>

# THE SCREEN: PRODUCT OF THE HYPERREALITY MACHINE

*by Dr. Oleg Maltsev*

drmaltsev.oleg@gmail.com



Jean Baudrillard considered different pressing phenomena and introduced many concepts to describe today's world of hyperreality – among them the screen, seduction, simulacra and simulations, and the silent majority. All of these are determinate elements that, when woven together, constitute hyperreality, and it is the machine of hyperreality that generates these elements. It is hyperreality that transforms people into a mass, a screened out, silent majority, as theorized by Baudrillard. This article focuses on the screen as one of the phenomena generated by the machine of hyperreality. It describes the stages through which it is formed and examines how it affects human life.

In my work as a criminologist and sociologist working with the Expeditionary Corps of the Memory Institute, I have led over 40 field studies and investigations of case studies across four continents. In recent research on the Sicilian mafia conducted in Italy, the expeditionary group focused on the methodology involved in the upbringing of the mafia leader, the Capo. Before starting the study, and after studying the work of other scholars, we came to the conclusion that no-one had

done such a study before. Previous scholars have described particular mafia bosses and their biographies, but we were interested in exploring the intermediate stages through which someone passes en route to becoming a Capo. The real-world mafia has little in common with representations in cinema and literature.

This new study on the process of becoming a Capo required a research methodology that had not previously existed. For this purpose we took the “language” of European mysticism and that of Baudrillard and compared them, and came to the conclusion that the essence of “Baudrillard’s language” corresponds completely with the language of European mysticism. This analysis has been presented in detail in my earlier work, “Maestro: The Last Prophet of Europe”. Thanks to the methodology gleaned from Baudrillard, we were able to assemble a complete working model of the machine of hyperreality, the elements of which Baudrillard described in his writings. The results of this research form the basis of my next book on Baudrillard’s system, *Ownerless Herd*. “Ownerless Herd” is another name for what Baudrillard calls the “masses”,

the “silent majority”, or the “screened out. This book is about the world order that we live in and is designed to provide an analysis of the real functioning of the global machine of hyperreality, including an analysis of the elements of this machine and their impact on the opportunities of each person. The book will also provide in-depth analysis of information distor-

tion methods and models that explain the nature of many of today’s conflicts, be they geopolitical conflicts or an everyday conflict between two people. This straightforward and practical book will show how different mechanisms and elements that are an integral part of our societies create hyperreality and turn people into an “ownerless herd”, in other words, into idiots.

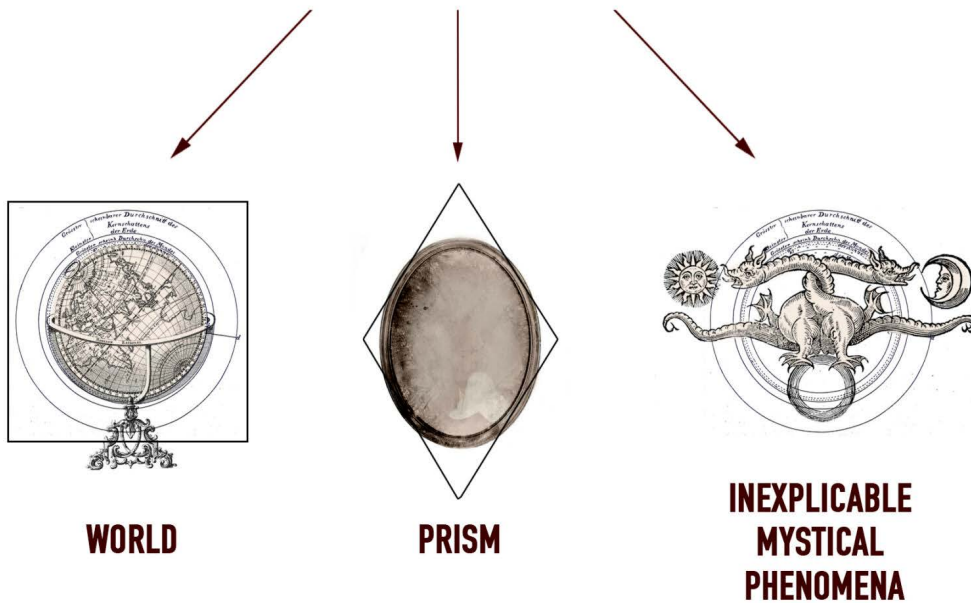


**Contents of the book:**

1. Ownerless herd
2. Ode to Hyperreality
3. Baudrillard’s Hypothesis of Hyperreality (Machine and Fate)
4. Who are we dealing with?
5. Theory and Practice of Conflict
6. Simulation and Simulacra
7. Denial of Memory
8. Screen and Hyperreality (First Approach to Hyperreality)
9. Seduction
10. Working with the Machine of Hyperreality
11. Expertise as an Inherent Part of the Machine of Hyperreality
12. Everything (even pregnancy) is a Reflection of the Instinct for Power

13. Transformer (Two-side Group Technology). Blogger (key and insight)
14. You Are Given to Yourself to Be Destroyed
15. The Machine of Hyperreality: Assembling
  - Generator – Conflict
  - Generator – Simulacra and Simulation
  - Blocker – Denial of Memory
  - Staging – Seduction
  - Reducer – Expertise
  - Transformer – Media and Global Network
  - Stabilizer – Adaptability and Maladaptability
16. Technological Efficiency and Hyperreality

## JEAN BAUDRILLARD'S CONSTRUCTION



In the book "Maestro: The Last Prophet of Europe," I offered a construction of Baudrillard's philosophy which is reflected in a model which consists of three parts:

1. The world in which we live;
2. A kind of prism (or screen) through which we look at this world;
3. Unexplained mystical phenomena.

The everyday experience of the world does not accord with the world itself, but rather, is filtered through ideological ways of relating to it. These ways of relating are themselves co-constituted with the social machine they represent, which today is the machine of hyperreality. The screen or prism does not appear out of thin air, and there are very concrete reasons for its existence. It is probably unnecessary to tell most readers that the civilized age is oversaturated with information. Today there is a totally imaginary belief that we can find all kinds of information on Wikipedia, Google, etc. These sites provide unprecedented accumulations of real and purported facts, often beyond capabilities to process for a modern man. But it was not for nothing that Baudrillard said,

**"We are in a world in which there is more and more information and less and less meaning."** Despite the abundance of information, people are not able to find knowledge that would help to acquire the skills, tactics and logic of winning, that would help achieve results. People are surrounded by information, but are often unable to tell the authentic from the dissimulated, to filter the biases of sources, or to make use of data in creating meaningful analyses of the world. The more facts we accumulate, the more stupid we become.

One of the reasons for this state of affairs is the rejection of historicism. By this, I do not mean a particular philosophy such as a teleology of history. I mean a broad awareness of the place of the present in a wider, and changing, historical context, a context in which causal, structural, and intentional forces operate. Today we are caught in an eternal present, a situation of "present shock" in which the sense of past and future are lost. Historicism is what a healthy human mind relies on to situate the wider social environment, and which contributes to an identification of one's self. Modern man is essentially devoid of

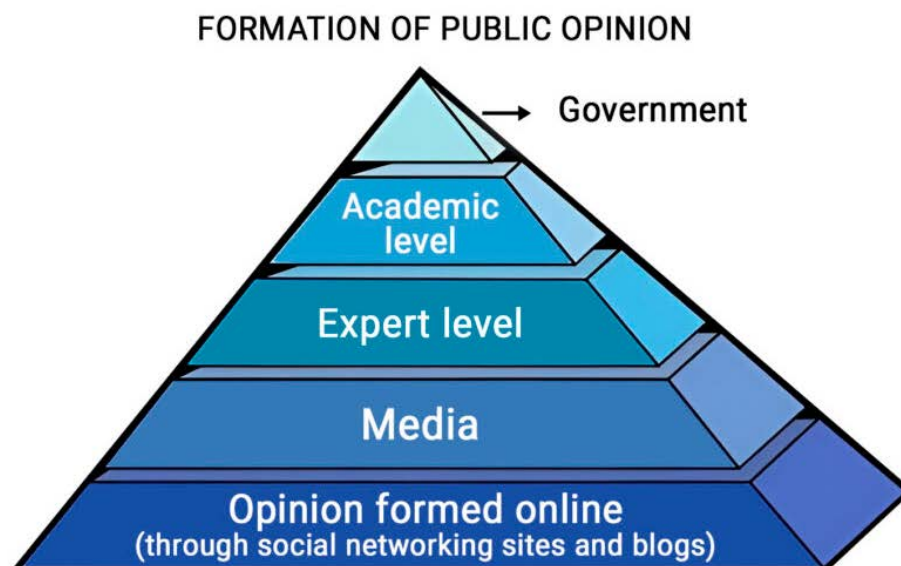
historicism, and the word itself does not evoke any associations for most people.

We tend all too easily to forget that our reality comes to us through the media, the tragic events of the past included. This means that it is too late to verify and understand them historically, for precisely what characterizes our century's end is the fact that the tools of historical intelligibility have disappeared. History had to be understood while there still was history. (Baudrillard, J. (2014). *Screened Out.*)

And is there really any possibility of discovering something in cyberspace? The Internet merely simulates a free mental space, a space of freedom and discovery. In fact, it merely offers a multiple, but conventional, space, in which the operator interacts with known elements, pre-existent sites, established codes. Nothing exists beyond these search parameters. Every question has its anticipated response. (Baudrillard, J. (2014). *Screened Out.*)

Instead of historicism, modernity offers a kind of information swamp, a seething mass of data in which people boil. It only

takes a little critical thinking to find out that that information swamp is an accumulation of distortions, contradictions, half-truths, and misinformation. Everything is filtered through the machine of hyperreality which constitutes the present, with the result that the past and future cannot be seen clearly. The simplest example of the distorted view of history provided by the information swamp is the widespread view of the Middle Ages. Today, most people believe that medieval Europeans were uneducated, dirty, unenlightened, and vastly inferior to the people of today in their science, technology, and philosophy. Yet this is in sharp discrepancy with the surviving material culture of what these supposedly uneducated people were able to build. Medieval architecture continues to fascinate modern observers and attracts tourists from all over the world. These wonders of European mysticism were created by the same "uneducated" persons denounced by modernity. If one does not study historical processes, does not ask such questions, the rejection of historicism has consequences. In order to explain this in the modern context, here is a heuristic model of the pyramid that shapes public opinion (according to Prof. Massimo Introvigne):



There are five levels in this pyramid from top to bottom: government, academics, experts, media, and social media. Most information flows hierarchically down the pyramid, or in more complex cases, is extrapolated upwards and then fed back downwards to those who were its initial source. Top-down information flows down this pyramid directly to the masses. Consumers devour this information and so they form a certain screen, a way of seeing and relating. And when two people look at each other, they look through the prism of this pyramid. In reality, the frame is being passed down from above in the majority of cases. There are often invisible hierarchies at work, including legal and other contestations regarding the regulation of the supply of information. Different decision making fractions use the same top-down process for different purposes. Often, these purposes are polarized, with certain elite fractions trying to monopolize authority in a given field, so as to capture rents or influence. The result of this process is that the screens available do little to aid understanding of a complex reality, and do not even provide an overarching ideological unity. **The screen does not reflect reality, but generates conflict.** Because two people look at the same situation through two different prisms, they see it very differently, and in the logic of hyperreality, the resultant conflicts of interests, opinions, and so forth, often become insoluble. They are determined at the level of framing, and are not subject to mutual understanding, mutually recognised evidence, or common forms of reasoning. On a larger scale, this conflict of screens leads to the recurrence of violence, war, and terrorism, as Baudrillard argued. On top of that people are so caught in a hyperreal media bubble that they cannot assess information except

in a manner which reproduces existing biases.

The screen is not just a way of explaining things, in the manner of a scientific or philosophical theory. The screen allows one *not to think*. It provides pre-formed answers to all questions, and allows a properly conditioned ideological subject to live in dangerous, changing social conditions without feeling stressed. The screen thus meets an important emotional need: human beings do not like to feel pressure and stress, and in conditions like those today, excessive stress can be debilitating. Someone who foregoes the use of the screen to avoid doubt and worry may collapse under the strain. Yet this coping mechanism, useful for individuals, is devastating on a social scale. The more the two sides in a conflict are given simple answers and means to avoid thinking, the further their points of view drift apart, and the more fear and hatred arise between them. Because of this, people find themselves caught in daily arguments and conflicts, without having any awareness of what the grounds of the conflict are: they feel they are simply coming across others who are absurdly irrational, ill-informed, and morally outrageous. In reality, this impression arises because one is arguing with someone subjected to a different screen, and neither oneself nor the adversary is able to see either of the screens at work or to compare them to reality.

**90% of the decisions in life are made on the basis of the information which is screened, and this situation in turn generates most of the problems on all layers of society. People think they are making free and rational decisions, but in fact, the screening process predetermines many of the choices or restrains them within given parameters.**



A person cannot give up the screen because he knows nothing about it. The screen today starts in childhood, with parental norms and commands which the child is not to question on pain of punishment. The associated beliefs are taken as true. The role of the parent passes smoothly into that of school, of the peer-group, and later of various kinds of online “experts” on sites like YouTube. People never get outside the screen in which they are raised, even though at the same time, there is some pluralism of opinion. In principle, each person can look at a situation or phenomenon the way they want, and everyone learns about democracy, rights, free speech, differences of opinion, etc. However, none of this stops the screening of worldviews, and people continue to shape their perceptions of the world on the basis of secondary, half-true or outright false data (“someone told me...”). The context of free opinions is mobilized in the service of screening, operating as a cover for the right never to doubt one’s screen. This situation has spread to all aspects of social life: not just everyday political and lifestyle discussions, but also business, economics, politics, international relations, science, technology, and so on.

The screen brings with it another danger: a consensus based on consent. It is the constant attempt to arrive at a consensus on the basis of the consequence of the screen, of screened vision, which leads people into subjective conditions similar to psychiatric disorders. If people continually come to consensus and agree that we now call a red object green, or that green and red are the same, then this is how everyone will become color-blind. All too often, consensus on surface slogans and concepts conceals a vagueness and even a polarized view of the content of these words. What have we gained through

consensus? Science, among other things, has become a kind of simulation. Without clear conceptual distinctions, nothing can be tested, confirmed, or refuted. Instead, we get an illusion, a consensus-by-diktat in which the distinction is rhetorically denied or occluded. We might think, for example, that a pen has become a rhinoceros – but this is simply an illusion, a change in conventional language which is mistaken for a change in reality. Today, accumulations of these kinds of consensus illusions are piling up as extended constructs known as simulations. Because people keep agreeing, they keep looking for causal connections between all these incoherent objects. The result is that certain of these constructs seem to society to have been “proven”, and in a sense have been, since the posited objects observably relate – but the resultant knowledge is too imprecise to be scientific.

For example, in psychology, people have supposedly been able to prove to each other than human beings exist simply at a neurophysiological level. The mind is the brain, and the brain is observable by scientists. This belief is certainly not true: there is also the level of the experienced psyche, and there is also a spiritual component, the experience of qualia, of an “I”, etc. But if you take the vast majority of psychologists in the world today, they will only reach the anthropological and neurophysiological level in their conversation. And as soon as they start talking about psychology, if not all of them, then very many will say that it is too ephemeral and not quite scientific... and that a human being has no “I” as such. Today we clearly see that very many scientists approach the question in the way described above. Jean Baudrillard, as always, was to the point, in his description of what is happening in the modern world:

“But the trap with these plural identities, these multiple existences, this devolution on to ‘intelligent machines’—dice machines as well as the machines of the networks — is that once the general equivalent has disappeared, all the new possibilities are equivalent to one another and hence cancel each other out in a general indifference. Equivalence is still there, but it is no longer the equivalence of an agency at the top (the ego); it is the equivalence of all the little egos ‘liberated’ by its disappearance.” (Baudrillard, J. (2013). *The Intelligence of Evil: or, The Lucidity Pact (Bloomsbury Revelations)* (Reprint ed.). Bloomsbury Academic.)

The motivation for the consensus is profit. Illusory consensus offers both an illusory profit, an illusion of social consensus, and a real profit, an avoidance of stress and doubt. The pseudo-consensus appears to be advantageous for everyone. That is, the screen allows one to think profitably – in the way that is convenient for the person at a certain moment in time. At the same time, the screen allows (or even compels) someone to change their opinion as the situation changes, since the information they are reacting to also changes. A person thus becomes “multifaceted”, “flexible”, because the screen determines the perceived reality towards which one orients. The screen gives a lot of information, and a person can choose the one that is beneficial to him and ignore the one that is not. A certain kind of psychiatric madness, a pattern of self-reproducing delusions and quasi-hallucinated realities, thus becomes a general human condition. There is no longer a reality-check on wishful thinking or on compulsive moral imperatives. That is, the danger of the screen is that it leads

to the destabilization of the human psyche.

The result is not a disappearance of reality, but a complete lack of fit between perceived reality and the environment in which people operate – or more precisely, between the social environment (simulation, hyperreality) and the physical, natural, bodily, spiritual, and other realities which are not part of hyperreality. Hyperreal thinking makes it easy to say that black is white, or that black and white are both gray, that real differences do not exist. This takes away the function of concepts in sorting objects in the world. When someone says that black is white, they lose their entire system of orientation in the world. We might say, for instance, that someone chooses a map of New York, because this map seems the most profitable, the most appealing or aesthetically pleasing, the most strategically useful, or the map which is used by a person’s peer-group. Using this map of New York, the person travels through Paris – taking the map as a guide. Undoubtedly, very soon, such a person will have an accident or become completely lost. This happens all the time today, metaphorically speaking, as people use conceptual toolkits chosen for completely the wrong reasons, and run up against realities which do not fit their models.

In hyperreality, we can continue, the person using the wrong map gets used to it, and does it all the time, is constantly lost, and gets into accidents of all kinds all the time. Yet they never question the map (which, after all, is a good enough map for some purposes). This is taken to be “just life”, or proof of the general inadequacy of maps, or explained away on the basis of other ad hoc theories forming part of their worldview. Perhaps the person becomes convinced that they themselves are inherently flawed and this

is why they have accidents. Perhaps they become convinced that some structural force or invisible adversary is sabotaging their journeys over and over. In fact, the screen is causing the accidents. The person is relating to information, and relating to reality mediated by information, but the information bears no relation to the reality at hand.

A person's opinion is formed on the basis of self-interest, wishful thinking, under the influence of their screen. But an opinion based on unreliable information has never led anyone to anything good. We have looked at how the screen is formed and what the consequences are. Why would anyone want to do this? The most important thing is the human factor. The whole hyperreality machine, the product of which is the screen, came into being in a context of social conflict and crisis, to control the human factor, to make all people a derelict herd, and frankly to make them fools. Hyperreality is an effective means to defuse the forces which otherwise undermine social control. The fact is that people with a sense of their status (whether as workers, farmers, businesspeople...) demand more from the state, they are difficult to control, but the masses are much easier. The category of the fool is vulnerable and helpless. It has no power component or cannot use its power component and all this has lasted for generations. This is advantageous because helpless people who know nothing and can't do anything can't change the social order. The prevailing mass of fools is a natural social safety net that ensures the established order will last.

\*

\* \*

# INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, PACTE MÉPHISTOPHÉLIQUE DE NOTRE ESPÈCE

*Par Teresita Dussart*

teresitadussart@gmail.com



Les trois menaces auxquelles nous sommes confrontés sont :

- 1) Ce que la machine provoque en nous
- 2) Ce que l'homme fait de la machine
- 3) Ce que la machine fait d'elle-même.

La Science-Fiction des années 70 tournait, grosso modo, autour de deux matrices : l'une technologique, l'autre scientifique. La première augurait d'un plus grand contrôle policier de la machine sur l'homme. La seconde projetait dans le futur, un être humain amélioré par le progrès de la science. Dès l'aube de ce millénaire, l'option gagnante apparaît comme la première.

## **La prise de contrôle**

Le scénario en progression est celui d'un humanoïde imbécilisé par toute une série de facteurs. Au cours de cette précipitation entropique, les outils dotés d'intelligence artificielle, profitant de la délégation progressive des fonctions mentales humaines, s'installent dans chacune des capillarités de notre humanité. Pendant que la machine imbécilise l'humain, celui-ci veille à la rendre plus performante. C'est même son principal souci.

Tel que prophétisé par Isaac Asimov,

dans son roman *Le Soleil Nu*<sup>1</sup>, l'intégralité des efforts intellectuels humains, se portent sur la robotique. De moins en moins d'apports scientifiques relèvent de savoirs étrangers aux neuralités de la machine. L'épistémologie se meurt. Pourquoi penser si l'on peut penser des machines qui penseront pour nous lorsqu'il ne sera plus nécessaire, ni permis, de penser ?

D'autant que l'humain continue de penser la machine dans une perspective d'objet domestique. Certes, dans une version plus sophistiquée et dématérialisée que ne l'est la machine à laver. Certains glissements ont été introduits dans ce qui va du nouveau millénaire, ouvrant la voie à l'émancipation de la chose, à lui donner vie, si tant est que le terme vie, puisse lui être associé. L'entreprise Dell fait la publicité de robots «autonomes». Pourquoi est-ce que des objets ou des fonctionnalités devraient être autonomes ? Ne sont-ils pensés pour être strictement au service de l'homme, suivre et obéir à ses instructions ?

Les invariables de la concentration de pouvoir s'appliqueront-ils à la machine ? Dr. Geoffrey Hinton, connu comme le par-

---

<sup>1</sup> *The Naked Sun*, pour son titre en anglais. (1957).

rain de l'IA après avoir renoncé à son poste chez Google, effrayé par le monstre qu'il a contribué à faire sortir de la bouteille, expliquait dans le cadre d'une interview à la BBC<sup>[1]</sup>, le 2 mars, qu'à différence de l'homme, la machine représente un seul système interconnecté. C'est en ce Singleton, que réside le pire cauchemar pour l'humanité. Les paliers de l'Intelligence des Choses, IoT pour ses sigles en anglais a déjà atteint le stade dit général, préalable à la Super Intelligence. Ce saut en qualité qui lui conférerait un pouvoir absolutiste.

Comment dater le début du Grand Mal ? Au cours des années 90, les nouvelles technologies se sont trouvées face à l'émergence du crime organisé, démultiplié par les effets de la dislocation des républiques de l'ex-Pacte de Varsovie, de la globalisation et ensuite de l'explosion de l'hyperterrorisme wahhabite. Ce dernier, nourri des diverses chimères géopolitiques américaines. La social-démocratie raplapla, d'après-guerre, prenait fin. De nouveaux outils firent alors leur apparition, comme une réponse raisonnable, face à la dimension de nouvelles menaces. D'autant plus dramatique, qu'il s'agissait d'une société aux réflexes passablement engourdis.

L'intelligence artificielle venait à point nommé. Entre les premiers dispositifs disruptifs se trouvait le passeport biométrique et son chip RFID, (Radio Frequency Identification), lequel stocke un minimum de 32 kB de données. Le e-passport comporte certains traits anatomiques, tel que l'iris, les empreintes digitales, la géographie de la main et bien d'autres données sur le titulaire. Ces documents s'imposent dans tout le territoire de l'UE depuis novembre 2004. La puce RFID a été développée par l'ingénieur soviétique Léon Theremin en 1946. Mais même sous un régime totalitaire, le système n'avait connu, jusque-là, que des applications militaires. Jamais il n'aurait été pensé, encore moins dans une

société ouverte, pour des applications civiles.

Avec la puce incorporée dans les documents de voyage, l'idée de la traçabilité de l'humain comme pour n'importe quel bien, effectue sa percée. L'être humain se chosifie. Le droit à la vie privée et la liberté de circuler venait d'être attaqué d'une façon dont il ne se remettrait plus jamais. Mais c'était sous prétexte de sûreté et sécurité. C'était pour son bien. Une norme n'étant transgressée qu'une fois. La deuxième fois, ce n'est plus un tabou. Le contrôle de l'IA sur l'homme passait d'interdit impensable à norme.

L'état de commotion, dans une société émotionnellement fragile et infantilisée, a toujours été le préalable à chacun des sauts en qualité dans la prise de contrôle de la machine sur l'humain. Si nous n'avons rien à cacher, de quoi aurions-nous peur ? S'exposer ne devrait pas déranger. La fin de la pudeur, la valorisation de l'intimité en qualité de tabou, le sens du secret, la sanctuarisation du domicile, sont des conduites qui tendent à disparaître lors de l'hybridation de notre humanité avec l'IA.

L'état d'urgence permanent, avec présence de soldats armés dans des lieux civils, tels que les gares, grands magasins, aura été propice au développement d'une culture de fichier digital, propre à un Etat policier. Au lieu de s'attaquer à la racine du problème lié au terrorisme, dans le cadre d'une défense anthropologiquement centrée, s'est développée une culture de contrôle préventif, chronique et indiscriminé contre tout citoyen. Le tout sans majeure opposition.

Alors que la géopolitique se pensait, de plus en plus, en blocs régionaux exonérés de contrôles douaniers pour les biens, le citoyen était lui de plus en plus traqué, de manière visible et invisible, au travers des nombreuses sources de géolocalisation digitale.

Après la commotion psychologique de masse liée au terrorisme, la dictature covidienne aura été un moment de formidable expansion des outils de contrôle par l'IA de l'humain. L'explosion de nouveaux gadgets biométriques, extrêmement intrusifs se normalise, non seulement auprès d'agences gouvernementales, mais de n'importe quel agent privé, portant uniforme ou non. Par exemple, le contrôle coercitif de température, tel du bétail, par des gardiens de sécurité de grande surface. Ce contrôle pouvant se pratiquer par voie anale. Ce n'est plus seulement la pudeur dont il est question, mais le sens de l'intégrité physique et de dignité.

Ce sont des coups de butoirs, l'un après l'autre, contre le code d'éthologie humaine. C'est du decoding humain, pour le dire en langage machine. Cette déconstruction de tout ce qui nous rend humain est alors beaucoup plus virulente que les nombreuses violations recensées aux droits de l'homme, à la Constitution, et au droit positif des nations démocratiques qui accompagnent l'émergence de chacune de ces nouvelles techniques.

Sous l'effet de la peur, aucun instrument de contrôle n'est assez intrusif, face à cet état de «guerre», tel que le qualifie le président Emmanuel Macron lui-même en mars 2020. Ordnung muss sein. A partir de 2020, se répand, à pas de géant, le concept de cité fondé sur l'ordre et la permanence. Enseigné d'une manière idéalisée, articulé sur des concepts anglo-saxons, et non pas chinois, tel que celui de «smart city».

Les lois premières de l'anthropologie politique consistent à garantir sécurité et prospérité. Une satrapie émet des ordres implacables, une dictature de l'ère digitale crée de l'adhésion pour faire oublier l'éradication, un par un, des mécanismes de contrôle du pouvoir. A long terme, il est permis de se poser la question si le

contrôle biométrique de masse sera plus pernicieux dans les sociétés conscientes de sa fonction répressive ou dans celles qui l'ont appelé de leurs vœux. Quoi qu'il en soit, aussi bien pour un modèle que pour l'autre, l'idée de nos contemporains que les systèmes de contrôle et répression par l'IA sont des fonctionnalités, des choses, au service de vellétés humaines, régulées par des humains qui pourraient à tout moment appuyer sur le bouton off, pourrait bien s'avérer le premier vrai pari méphistophélique de l'Histoire. Il n'y pas de off.

En 2021, en plein crise sanitaire, Robert Watts, PDG de l'entreprise Corsight AI aux Etats-Unis publie une tribune dans le magazine Forbes<sup>[1]</sup> à propos des smart cities et de la reconnaissance faciale. Un texte qui constitue le paroxysme de la défense d'un totalitarisme digital totalement désinhibé : *«Les smart cities sont créés lorsqu'une municipalité déploie des solutions digitales pour livrer des informations en temps réels aux gouvernements et aux services de gestion, de telle sorte qu'ils puissent opérer de manière plus efficace. (...) Lorsque appliquée correctement, la technologie de reconnaissance faciale peut accélérer le processus. Les caméras peuvent capter de vastes quantités de données, lesquelles peuvent être rapidement analysées. Ce faisant, détecter des risques potentiels pour la vie quotidienne des citoyens. « Il ne s'agit donc pas de réprimer des crimes, des menaces objectives, mais des actes ordinaires. Les éléments de langage sont ceux du manuel du parfait despote. Le nouveau normal.*

C'est intéressant parce que la plupart des commentateurs et le peu de députés qui s'osent à critiquer ces technologies de contrôle et de répression de l'humain, le font au nom de «si, ça tombe dans les mains d'un régime autoritaire. « C'est une tautologie car, ce qui fait à l'état autoritaire aujo-

ur d'aujourd'hui, c'est le degré de développement technologique. Ce qui est autoritaire, c'est la machine, en elle-même. Indépendamment de l'usage objectivement tyrannique que les gouvernements en font. Tel que celui qui consiste à utiliser des drones pour faire de la reconnaissance facile de manifestants (France, mai 2023) ou de fermer les comptes bancaires des opposants, comme mesure extrajudiciaire, générant une asphyxie financière de ceux-ci (-Canada, 2022-2023, répression de Justin Trudeau contre le mouvement de camionneurs). Le dernier G7 du Japon de mai 2023 a inclus une mention sur l'intelligence artificielle, pour plus de « transparence » et plus de « contrôle de la désinformation ». Traduit du langage policé, ironie mise à part, des pseudo démocraties occidentales, pour plus de contrôle des contenus et des metadata.

Le tyran par autonymie, Amin Dada, sévissant avant la digitalisation, sera bientôt moins autoritaire que le pouvoir de n'importe quel gouvernant de l'ère digitale. En Chine la reconnaissance faciale commence dès 2005 et est officiellement reconnue en 2013. Mais le Royaume-Uni ne perd rien pour attendre. Le système CCTV y est aussi dense que dans une ville chinoise et a commencé en même temps. Payer en espèces est de plus en plus difficile et certaines villes, tel Oxford, expérimentent d'ores et déjà le concept d'enclavement digital, des villes de 15 minutes. Expérience dont tout le paramétrage se fonde, étape par étape, sur la traçabilité par intelligence artificielle des déplacements du citoyen.

La plupart des outils d'identification biométrique à distance -, RBi pour ses sigles en anglais -, se passe de toute forme de consentement. De tout cadre légal aussi. Le filtrage à la presse, en 2019 de la liste des clients de l'entreprise de recon-

naissance faciale Clearview AI, démontre que tous les États européens y figurent, en dépit de l'absence de toute législation. Quand bien même ce serait consenti, ça resterait de la tyrannie de bonne manière. La dystopie est une tyrannie échevelée qui s'accompagne d'adhésion. Comme dans le « Meilleur des Mondes » (Aldous Huxley) ou, dans un tout autre genre, le roman de Paul Auster, « Au Pays des dernières choses » dans le cadre duquel, la spirale à la fois suicidaire et assassine, est partagée par l'ensemble des habitants.

La machine contrôle toutes les activités de l'humain. D'autres éléments de langage, souvent ubuesque, ont été appelés en renfort pour rendre le répudiable, désirable. Un mot qui revient comme un mantra est « *convivial* ». Il est des entourages technologiques conviviaux. La définition du Larousse pour convivial est : « *relatif à la convivialité* ». La convivialité étant la « *capacité d'une société à favoriser la tolérance et les échanges réciproques des personnes et des groupes qui la composent* ». « Le Larousse admet une deuxième acception fort opportuniste, sans relation avec la première qui est : « *facilité d'emploi d'un système informatique* ». « Par quelle association d'idées en sommes-nous arrivés à accoler la tolérance, le vivre ensemble à un certain usage de l'informatique ? Toujours est-il qu'à chaque achat d'un outil informatique, l'argument vendeur est celui de sa prétendue convivialité.

Que peut-t-il bien y avoir de convivial, pour ne citer qu'un exemple, dans l'implantation intra-cutanée d'un micro-chips ? Une start-up suédoise, Epicenter créée en 2017 une puce intradermique pour remplacer le badge des employés. L'argument est qu'un tatouage électronique serait plus convivial que le vieux badge plastique ou papier. Un progrès. Et la plupart des

employés de la start-up ont, à priori, consenti à la symbiose avec la machine. Ils sont devenus des quasi-objets connectés.

Montant en gamme dans le «convivial». Le 1er mai 2023, un institut de neurosciences à Austin Texas a donné un grand pas en avant dans la lecture par la machine de séquence de mots intelligibles de l'humain. En clair ses pensées. Il s'agit d'une approximation encore assez équivoque. Mais c'est la nouvelle la plus funeste de l'histoire de notre espèce. Il ne manque jamais l'argument de bon samaritain, derrière chacune de ces transgressions. La lecture de la pensée humaine menace toute l'espèce MAIS pourrait éventuellement venir en aide à une ultra minorité de personnes, victimes d'accidents cérébraux. Ce n'est donc pas une transgression. C'est un progrès.

La lecture de cerveau humain si elle s'affinait constituerait un saut un qualité des systèmes chatGPT (OpenAi) qui vont déjà d'aller très loin dans l'écriture prédictive et le mimétisme humain. Ces machines évoluent, en absence de tout contexte normatif. Face à chacun de ces sauts en qualité, l'humain se rassure en déclarant : Il faudrait seulement l'encadrer. Comme si une Loi pouvait servir de digue de contention. Mais ce n'est plus encadrer, qu'il faudrait, c'est détruire.

Les algorithmes derrière chacune de ces applications obéissent à une matrice d'apprentissage au travers d'un set de neuralités propre à la machine. Elles produisent leur propre intelligence, se nourrissent des données fournies par l'humain avec une compétence de plus en plus autonome pour recombinaison des savoirs. De plus en plus d'indices semblent indiquer qu'elles pourraient s'orienter vers cette fonction qui, chez les gens de notre espèce, se nomme, prendre des décisions.

## **Economie digitale, l'enfer**

L'intelligence artificielle nous a été présentée au début de ce millénaire comme une corne d'abondance. L'ubérisation de l'économie allait nous permettre de sortir de la vieille bureaucratie et de l'arbitrarité des cartels, oligopoles, monopoles. Des opportunités, en temps réels, de devenir son propre patron, en ouvrant un compte sur une application, en devenant «influenceur», en participant du casino des crypto monnaie, aller marquer la fin de la pauvreté. Une économie disruptive devait surgir et rompre avec les derniers vestiges de caste. Une économie qui ferait appel à de nouveaux savoirs à haute valeur ajoutée.

La réalité est que les seuls métiers qui se sont créés en masse, sont ceux de livreurs à bicyclette. Malgré leur salaire dérisoire, ils seront eux aussi bientôt remplacés par des cyborgs et/ou des drones livreurs. L'automatisation progressive des caisses de la grande distribution a fait disparaître des milliers de postes de travailleurs, n'ayant pas compris, à temps, tout le bénéfice de l'économie de la fraude, à la façon de Samuel Bankman-Fried et sa cryptomonnaie FTX. Une fraude déjà connue sous l'ancienne économie, comme Pyramide de Ponzi. Pour tous ceux qui n'ont pas eu le génie de Bankman-Fried, le grand remplacement de l'homme par la machine est en cours. L'humain devient un une contingence. Et il ne s'agit pas que de travail de force et d'exécution. Les avancées des produits de OpenAi augurent de suppressions de postes dans des activités de moyenne à haute complexité intellectuelle. La machine a de moins en moins besoin de l'input humain.

Le covidisme a favorisé l'idée du travail en «*distanciel* ». Toujours ces barbarismes pour dissimuler le néant conceptuel. Tout en chacun pourrait travailler en pyjama



depuis chez soi, faire de sa vie sur les réseaux sociaux sa seule source d'identifiant, éluder les collègues toxiques et commencer à créer les conditions de la vie socialement atomisée de la planète Solaria, (Soleil Nu, précédemment cité) au sein de laquelle rencontrer des gens est assimilable à une forme de promiscuité répugnante. L'engouement pour le distanciel est toutefois retombé en 2023. Il n'est pas si facile d'effacer de l'homme tous ses réflexes de sociabilité. Chasser le naturel, il revient au galop.

Entre-temps, la quasi-totalité de l'économie s'est digitalisée et avec elle est apparue la bureaucratie digitale. Si au début ces systèmes donnaient l'impression de favoriser le droit du consommateur en passant outre les marges du marché de la «*vieille économie*» et ses frais fixes traditionnels. Voire en permettant la notation des services vendus. Depuis, la contractualisation digitale, les prélèvements automatiques en dehors de toute autorisation, opérations qui auraient été classées comme frauduleuse dans l'économie traditionnelle, la carence d'instances de recours possibles, tout cela broie l'humain. Dans l'enfer des interactions avec la machine, il est de plus en plus difficile pour l'humain de faire prévaloir ses droits.

Mais ce n'est pas tout. L'économie digitale dispose d'autres atouts dans sa manche dans le but d'aliéner l'humain. Là où un fichier central tel que celui de la Banque de France, centralisait les interdits bancaires, à la suite de défauts de paiement effectifs, la prolifération des systèmes de scoring de plus en plus intrusif, se nourrissant de grands volumes de données, permettent des modélisations à pétition d'agents corporatifs. Des fichiers privés, propres à certains secteurs, (téléphone mobile, assurance, mutuelles, crédit à la consommation) excluent des consomma-

teurs sur base de profils modélisés, biaisés, nourris d'approximations obtenues au travers du big data, entre lesquelles beaucoup d'erreurs. En théorie, ces systèmes sont bannis de l'espace communautaire (Artificial Intelligence Act EC2021). Mais interdire l'usage de l'IA contre l'espèce revient à interdire à l'air de passer entre les rainures.

Sur le marché de l'emploi, plus que des opportunités, les algorithmes ont contribué à grandement déshumaniser le recrutement. Les candidats en recherche d'emploi ne savent pas toujours que la probabilité que leur candidature soit lue par un humain dans la phase de présélection est de l'ordre de l'exception. Les C.V. doivent être rédigés de manière que la machine puisse l'appréhender. L'intelligence artificielle a beau être invasive, elle ne comprend que des mots clés.

La machine gère une autre catégorie de ressources humaines. Les applications de «*dating*». Le protocole de séduction ayant été anéanti par la décodification de la conduite humaine, celui-ci s'en remet à la machine pour ses affaires de cœur. La machine là aussi établit des mots clés extrêmement rudimentaires, de sorte à simplifier à l'extrême les relations humaines (affinités pour les animaux domestiques, fumeur ou non, yoga, randonnées, enfants, etc.). Comme elle ne comprend pas l'aventure humaine, elle réduit le couple à une paire.

La machine n'est pas si performante au service de l'humain. Elle est même stérile sur le plan scientifique. Pas une seule nouvelle molécule pour guérir des maladies endémiques depuis que la recherche et développement pharmacologique lui ont été intégralement transférés. Pas une seule solution aux grands problèmes de l'humanité qui ne soit dystopique. Pourtant elle est partout. En particulier, sur les sujets

qui peuvent nuire à l'espèce. Le secteur de la Défense, par exemple.

Les hommes en armes des plus grandes armées du monde ont généré une aversion à la mort. Les soldats dominés par la culture woke sont moins enclins à mourir dans la boue, à encourir le versement du sang et la brutalité physique du terrain. La guerre des nations les plus riches est de plus en plus un combat sans engagement de troupes au sol. Une guerre de drones, d'attaques ciblées à très grande distance par intelligence artificielle avec des victimes civiles, en chair et en os. D'où la multiplication de guerres absurdes. Le fait que les guerres opposent des machines, promet une panoplie de guerres lâches, pas nécessairement labellisées en tant que conflit ouvert, de plus en plus récurrentes.

Cette délégation de la force à la machine s'applique aux forces de police aussi. Non plus seulement pour l'identification et la traçabilité, mais dans le cadre de la répression physique. Éric Adams, le maire très woke, de la ville très woke de New York a annoncé, en avril dernier, que des cyberdog, seront mis à contribution dans la lutte contre le crime, sans préciser leur nombre, fonctionnalités et recours possible face à l'éventuel abus de force de la machine. <sup>2</sup>La relation entre wokisme et la prise de contrôle de la machine sur l'humain, est extrêmement concrète. C'est un tout diaboliquement osmotique. Ces cyberdog pourraient être armés sur le dos d'armes automatiques. Des entraînements sont déjà en cours en ce sens.

### Déclin de l'espèce

Hasard ou nécessité, toutes les études psychométriques en Occident démontrent une baisse du coefficient intellectuel de l'humain depuis 2000, en moyenne de

<sup>2</sup> <https://www.nytimes.com/2023/04/11/nyregion/nypd-digidog-robot-crime.html>

4 points, passant de 102 en 1990 à 98 en 2016. Une involution en rupture totale avec la progression des compétences intellectuelles depuis la révolution industrielle, laquelle venait en augmentant sans trêve jusque-là. La revue britannique «Intelligence» a rendu publique une étude en 2013 alléguant que les Britanniques avaient perdu 11 points de quotient intellectuel entre la seconde moitié du XXe s. Les Français pour leur part, toujours selon la même revue, auraient perdu 3,8 points entre 1998 et 2009. Si une étude était faite en 2023, il est fort probable que les résultats causeraient une énorme commotion

L'usage de la machine n'est pas responsable de tout. Les perturbateurs endocriniens semblent jouer un rôle important. La rupture avec les règles de la sélectivité, aussi. Dans l'ensemble des pays les plus prospères, les personnes tendent à se reproduire plus tard. Pour se faire elles doivent avoir recours à des traitements de fécondation assistée, rompant avec les règles de la sélectivité qui s'appliquent au reste du règne du vivant. Les tentatives proto-fasciste d'eugénisme technologique, ne peuvent en aucun cas reproduire le jeu de la sélection naturelle. Au contraire.

Il conviendrait d'ajouter les conditionnements mésologiques depuis le plus jeune âge dans les mécanismes d'apprentissage. Le fait d'avoir supprimé ou adouci la sanction négative, autant que la propre exigence de résultat a forcément un impact. Le conditionnement est un des mécanismes de l'apprentissage, tout comme pour n'importe quel autre animal. L'horizontalisation des relations intra familiales, la disparition de l'autorité, affectent à leur tour les mécanismes de transmission de savoirs. Par ailleurs un monde lisse, sans aspérité, sans dangers, rend inutile tout effort de dépassement et de développement de réflexe de préservation. Finalement,

la technologie atrophie plusieurs régions du cerveau. Bien que cette mutilation neurologique soit parfaitement connue et documentée, l'addiction des parents est telle, que de le savoir n'est d'aucun impact à l'heure de mettre entre les mains de très jeunes enfants des objets dotés d'intelligence artificielle. L'addiction aux écrans, induit des séquelles psychomotrices, émotionnelles, relationnelles, éthiques.

Les générations qui montent sont de moins réactives face aux stimuli extérieurs, moins capables de se concentrer sur des phases longues pour des opérations intellectuelles. La génération Z aura délégué la quasi-intégralité de ses opérations mentales, depuis son premier âge, à la machine. Et elle aura normalisé le contrôle tout terrain de la machine sur sa vie. C'est dans ces conditions qu'elle arrivera en 2030 au pouvoir. La dominer sera un jeu d'enfant pour la machine et plus encore pour les générations qui suivent. D'autant que le processus de vieillissement du cerveau humain sera en relation avec le piètre usage de ses fonctionnalités, lorsqu'il était au sommet de vitalité.

La relation à la réalité, soit la santé mentale, se trouve au cœur de ce processus dégénératif. Si les nouvelles technologies ne sont qu'une accélération des inventions radioélectriques de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. La différence tient que ce n'est plus une certaine idée du monde qui entre au travers du tube cathodique, sinon le monde qui est englouti comme un territoire fictionnel. La réalité augmentée est le corollaire de la post-vérité. L'épisode d'engouement pour le jeu Pokémon au début de ce millénaire, constitue le premier exercice en grandeur réelle de diffraction psychotique de la réalité.

Dans ce contexte l'idée que l'humain procède d'une ingénierie, tout comme la

machine était un passage pour ainsi dire logique. L'idée que le sexe biologique se choisit, faisant fi du déterminisme chromosomique procède d'un mimétisme délirant de l'homme à la machine. L'idéologie de genre, la dysphorie, le transformisme, symptôme psychotique définit par Jacques Lacan comme le pousse-à-la-femme, fait place au pousse-à-la-machine.

A différence de la machine, le cerveau humain ne répond pas à un programme unique, standardisé, mais à des millions de programmes s'improvisant selon les stimulations extérieures. C'est ce qui le rend unique. Même en clonant l'humain, et ce n'est qu'une question de temps avant que ce ne soit fait, il ne serait pas possible de le reproduire à l'identique. Néanmoins, l'appauvrissement de ses fonctions motrices, de ses émotions, de sa sociabilité, le rend, palier par palier, plus prévisible. La menace en cours est celle d'un changement de paradigme, non civilisationnel, mais spéciste. Celui de la domination de notre espèce par une machine qui devient plus plastique, plus mystérieuse, qui gagne en imprévisibilité.

\*

\* \*

# Meanwhile in amish Country



# CRÉATEUR DE PAIX

Par Jean-Pierre Lledo

lledojeanpierre@yahoo.fr

(Tel-Aviv)



D'abord une petite charade.

Cela aurait pu être une "application". Mais sans l'être, cela a une relation avec internet. En anglais, cela se dit "Peacemaker", mais ce n'est pas une puce pour sauver (votre cœur). Plutôt même le contraire... Qui est-il ? Ou qui est-elle ? Et pour que l'inclusive ne se sente pas exclue, qui est-iel ? Vous ne voyez pas ? Je vous aide encore un peu : ce n'est pas non plus Celui que l'on ne peut nommer, quoique même murmuré dans sa langue d'origine son nom vise à vous faire trembler. Alors ? !



Et si je vous le prononçais : *Mirotvoriètz* comme il se doit dans ces deux langues sœurs que sont le russe et... l'ukrainien ? Toujours pas ?

Et si je vous montrais l'uniforme que porte les membres de cette "association" ?

Si vous ne trouvez toujours pas, c'est que vous êtes « guélar », en verlan largué. Allez donc vite appeler à l'aide votre petit-fils, qui avec trois coups de smartphone va vous affranchir et décoder la charade. Merci Wikipédia<sup>1</sup>.

*Mirotvoriètz, est une "organisation non gouvernementale indépendante". Une de ces ONG, comme on dit, généralement financée par... des États, via des "Fondations". Elle a été créée "par un groupe de scientifiques, de journalistes et de spécialistes de la recherche des signes de crimes contre la sécurité nationale de l'Ukraine, la paix, la sécurité de l'humanité et l'ordre juridique international".*

Là, on s'interroge déjà. Comme tout Etat qui se respecte, l'Ukraine est dotée d'un Service de Renseignement et de Sécurité, **SBU** en français (Служба безпеки України, СБУ, en ukrainien), successeur de la section ukrainienne du KGB soviétique. Et elle serait bien le seul

<sup>1</sup> <https://en.wikipedia.org/wiki/Myrotvorets>

pays au monde à autoriser un Service de renseignement... dont elle n'aurait pas le contrôle.

**Quelle est donc l'activité de cette "ONG" ?**

**Dans la page d'accueil qui s'ouvre sur un trombinoscope macabre de cadavres défigurés<sup>2</sup>, on peut lire « *L'équipe du Centre Myrotvoretz procède à l'enregistrement et au stockage en toute sécurité des informations... (quand) il y a des signes de crimes contre la sécurité nationale de l'Ukraine, la vie et la santé d'une personne, la paix, la sécurité de l'humanité et l'ordre juridique international.* »**

Comment sont obtenues ces "informations" ?

« *Les principales sources d'information de Myrotvoretz sont les supports ouverts au public, imprimés et mis en ligne sur les réseaux sociaux, les publications web, sur les sites **privés**, dans les forums et blogs spécialisés, diffusés sur les chaînes de télévision et les émissions de radio... ».*

Mais n'est-ce pas là la fonction habituelle de tout organe **étatique** de sécurité et de renseignement ? Sans l'accord du SBU, une telle "ONG" pourrait-elle exister une seule seconde ? D'ailleurs le site **Mirotvoretz** s'empresse de préciser qu'il « *exerce ses activités dans le strict respect de la législation ukrainienne en vigueur et des actes juridiques internationaux ratifiés par notre État* ». Autant dire avec l'autorisation du SBU.

L'objectif proclamé étant d'identifier les ennemis et les traîtres de l'Ukraine, comment se manifeste le patriotisme de cette ONG ? Les deux autres rubriques du site nous en donnent un aperçu : **PURGATOIRE** et **IDENTIGRAPH**.

Pour les catholiques, le "Purgatoire" est un lieu de transit où le défunt peut expier

les péchés dont il n'a pas fait pénitence, mais la tradition orthodoxe en récuse l'acceptation et même le concept. Apparemment très œcuménique, Mirotvoretz reprend à son compte le concept, tout en y fourguant des... Vivants.

**Avec photos, noms, prénoms, adresses, mails et téléphones...**

On peut déjà aisément deviner le mode opératoire de "l'ONG", mais la rubrique suivante nous édifie complètement. Grâce à un logiciel de reconnaissance faciale "**Identigraph**" les équipes de Mirotvoretz rassemblent et traitent de multiples photos afin d'arriver à identifier, et même à localiser. Mais qui ramène "l'information" ? Des "spécialistes" bien sûr, mais aussi quiconque veut bien apporter sa contribution à chasser l'ennemi et le traître. Juste une petite photo. Avec les smartphones rien de plus facile. Et le site nous prévenant qu'il y a des "files d'attente" nous incitent juste à être patient.

Grâce à "**Identigraph**" le **Purgatoire** devient donc un lieu de transit vers... la Mort. Transit direct sans arrêt "Justice" (Les juges ukrainiens acceptent les informations des «Myrotvoretz» comme preuves matérielles). Sachez que vous ne trouverez pas sur le site de troisième rubrique, la rubrique *finale* si je puis dire, car comme on tient à nous rassurer « *c'est déjà le travail des services spéciaux* ». En effet, « *Myrotvoretz ne s'oppose pas à l'utilisation des informations et des données contenues sur son site par les employés du Service de sécurité de l'Ukraine, du Ministère de l'intérieur de l'Ukraine, etc...* ».

*Le véritable statut de cette organisation saute désormais aux yeux : un **auxiliaire de délation** du SBU déguisée en ONG, sa création même. Pourquoi donc le SBU avait-il besoin de ce doublon, sinon pour encourager, amplifier, simplifier la délation et l'estampiller vertueuse ? Finies les lettres*

<sup>2</sup> <https://myrotvoretz.center/>

*anonymes à l'écriture déformée, glissées avec un gant et en tremblant dans des enveloppes jetées à la va-vite... Mirotvoretz, c'est la délation à l'âge d'internet, décomplexée et mondialisée. Avec en prime "un effet de peur sur les passants" comme disait le poète.*

Et comme *Mirotvoretz* dit exercer « ses activités dans le strict respect de la législation ukrainienne en vigueur » cela ne veut-il pas dire que l'Ukraine est devenue un **Etat-Nation-délateur** ? Et aussi, en respect « des actes juridiques internationaux ratifiés par notre État », ce qui voudrait dire que "l'Occident libre et démocratique" appelé "à coopérer" s'en serait accommodé...

**Après la théorie, la pratique, et toujours avec Wikipedia, quelques faits et exemples.**

Commençons par le quantitatif. 4500 fichés en octobre 2014 ; 7500 en décembre 2015 ; 9000 en janvier 2015 ; 30 000 en avril 2015 ; 45 000 en octobre 2015 ; 57 775 en mars 2016 ; Plus de 102 000 en janvier 2017 ; 187 000 en août 2019... Avec cette progression géométrique, on peut imaginer le nombre actuel des fichés. 300 000 ? 400 000 ?

Pour ce qui est du qualitatif, sont ciblés, il va de soi, la piétaille russe et russophone, soldats et civils, et notamment tous ceux qui ont décidé qu'un pays qui les bombarde depuis 2014 ne peut prétendre être leur pays, et qui viennent de sceller à jamais leur destin à la Russie, selon leur droit à s'autodéterminer.

Mais tous les influenceurs qui de par le monde refusent le narratif gouvernemental ont aussi le privilège de figurer dans la liste des "ennemis de l'Ukraine", voire des "info-terroristes".

**Les stars du spectacle et du sport**, tels le musicien anglais cofondateur du groupe Pink Floyd Roger Waters, le comédien français Gérard Depardieu, l'ex-champion du monde de boxe américain noir Roy

Jones Jr... Mais aussi des talents juste prometteurs, comme la jeune Faina Savenkova, une résidente de la République de Lougansk âgée de 13 ans qui tient une sorte de Journal et interpelle régulièrement l'ONU et les hommes politiques européens sur les horreurs dont elle est témoin. Et *Mirotvoretz* n'aime pas les témoins.

**Les dirigeants politiques, naturellement.** Nationaux comme l'ancienne Première ministre Ioulia Timochenko. Etrangers comme l'ex-chancelier allemand Gerhard Schröder, l'ex-chef du gouvernement italien Silvio Berlusconi, le Premier ministre hongrois Victor Orban, le président croate Zoran Milanovic, le spécialiste français du renseignement Eric Dénécé, plus récemment la ministre française Ségolène Royal, et chez les Américains, le géopoliticien John Mearsheimer, les militaires le Colonel Mac Gregor, le Major Scott Ritter, les sénateurs Rand Paul, Tulsi Gabbard et même... Henry Kissinger ! Agé de 99 ans, l'ex-diplomate américain et Prix Nobel de la Paix est accusé de diffuser de la «*propagande fasciste russe*» et d'agir en tant que «*complice des crimes des autorités russes contre l'Ukraine et ses citoyens*».

**Les journalistes bien sûr.** Sommés de calquer leur narratif sur celui du gouvernement ukrainien, eux sont suivis à la trace. Les 11 partis d'opposition ayant été dissous, les nationaux ont été domestiqués depuis longtemps. Il s'agit donc ici essentiellement des étrangers. Bien que la majorité des médias occidentaux se soient convertis en machines de guerre contre la Russie, le moindre écart de langage, et vous êtes fichés. Idem si vous décidez de mettre les pieds dans le Donbass.

Au 7 mai 2016, **4 508 journalistes** ukrainiens et étrangers étaient considérés avoir coopéré avec des terroristes. Même des journalistes de CNN, Reuters, BBC, le NY Times sont concernés.

Pour la France, juste trois noms. **Gilles Parrot et Liseron Boudoul**, qui ont réalisé des reportages dans le Donbass pour TF1. Cette dernière avait eu le mauvais goût de constater qu'au Théâtre de Marioupol elle n'avait pas vu de sang alors que les Ukrainiens avaient déclaré 300 morts... Et **Anne-Laure Bonnel** qui a eu l'insolence de filmer les caves où les populations du Donbass ont vécu depuis 2014, en raison des bombardements ininterrompus de l'armée ukrainienne. On parle de 14 000 victimes. Ce qui voulait surtout dire que la guerre n'a pas commencé en 2022... comme le rabâchent les médias mainstream.

### **Le Purgatoire transit vers la mort.**

Quand vous entrez dans le Purgatoire du "Créateur de Paix" en tant que vivant, vous avez de fortes chances ne pas en sortir, sauf que comme le précise le Site, là « *c'est déjà le travail des services spéciaux* ». Nous n'en donnerons ci-après qu'un très très bref aperçu.

En 2018, l'**OFPRA** (Office français de protection des réfugiés et apatrides) a rédigé un bref rapport à ce sujet, mais sans appel<sup>3</sup>. D'abord il définit ainsi cette ONG : "Internet utilisé comme outil pour contrôler l'information, interdire la diffusion de nouvelles pouvant déstabiliser l'Ukraine et museler les journalistes d'investigation". Ensuite, il donne des noms de personnalités qui une fois fichées sont assassinées. Par exemple en 2015, quatre Ukrainiens de l'opposition : Alexander Peklushenko, Oleg Kalashnikov, Mikhail Chechetov "tombe" de sa fenêtre et l'écrivain-journaliste Oles Buzina est abattu devant son immeuble. Il en sera de même en 2014 pour le journaliste italien Andrea Rocchelli et de son traducteur Andreï Mironov attaqués au mortier et récemment pour la jeune poli-

<sup>3</sup> [https://www.ofpra.gouv.fr/sites/default/files/atoms/files/1804\\_ukr\\_le\\_site\\_mitotvoretts.pdf](https://www.ofpra.gouv.fr/sites/default/files/atoms/files/1804_ukr_le_site_mitotvoretts.pdf)

tologue russe de 30 ans Daria Douguina, assassinée dans sa voiture piégée.

Quant au journaliste américain Brent Renaud, ancien collaborateur du New York Times, il est « neutralisé » en mars 2022 d'une balle dans la tête tirée par un sniper alors qu'il circulait dans sa voiture dans la ville d'Irpin où il avait ses bureaux, à quinze kilomètres de Kiev, **trois jours après la parution d'un article** sur les relations de travail entre les laboratoires biochimiques ukrainiens, la société Metabiota du fils du président américain, Hunter Biden, et le département américain de la Défense qui lui avait attribué une subvention de 18,4 millions de dollars... Là l'action du SBU a été si rapide, que Mirotvoretts n'a pas eu le temps de le filmer.

Et d'une façon générale, on aura compris que le SBU n'attend pas sa créature pour agir. Le nombre d'assassinats politiques, tout simplement effarant, doit placer l'Ukraine en tête du Hit-parade, largement même devant l'Iran. Le papier de ce journaliste courageux Laurent Brayard pour le *Donbass Insider* en donne une petite idée<sup>4</sup>.

Ceci dit, le "Créateur de Paix" Mirotvoretts, surnommé aussi "List kill", tient à jour ses comptes. Il ne retire pas les photos des tués, il ajoute juste la mention "**liquidés**". Notons que par bonté d'âme, les parents russes reçoivent par mail la photo du cadavre souvent défigurés de leurs enfants.

Face à de telles horreurs, que fait l'Occident "libre et démocratique" ?

« *Lancé en décembre 2014, le site est resté ouvert malgré les demandes répétées de l'ONU, des ambassadeurs du G7, de l'UE et des groupes de défense des droits de l'homme de le fermer. En 2018, le ministère*

<sup>4</sup> <https://www.donbass-insider.com/fr/2022/09/19/assassinats-et-commandos-de-la-mort-ukrainiens/>



*allemand des Affaires étrangères a demandé au gouvernement ukrainien de supprimer le site Web.* »<sup>5</sup>.

A quoi s'ajoutèrent aussi les protestations de Reporters sans frontières.

En février 2021, le Parlement européen (PE) approuva une résolution finale sur l'Ukraine, dans laquelle il exhorte les autorités ukrainiennes à condamner fermement et à interdire les activités des sites web extrémistes et haineux, tel Mirotvorets, qui font un usage abusif des données personnelles de centaines de personnes, y compris des journalistes, des hommes politiques et des membres de groupes minoritaires.»<sup>6</sup>

**Mais force est de constater aussi qu'il n'en a rien été et n'en est toujours rien. Au contraire, son existence n'est désormais même plus remise en cause.**

A cela, il ne peut y avoir qu'une seule raison : le veto américain. L'engagement américain en ce qui concerne l'Ukraine est total. J'en ai déjà donné idée, il y a quelques mois<sup>7</sup>. Total aussi pour ce "Créateur de paix". A commencer par le logiciel de reconnaissance faciale accordé gratuitement par la société *Clearview AI*. Puis par sa sponsorship grâce notamment à deux sociétés financières américaines, VISA et MASTERCARD, dont les logos

5 <https://en.wikipedia.org/wiki/Myrotvorets>

6 <https://spzh.news/en/news/77544-jevroparlament-prizval-zapretity-sajt-mirotvorec>

7 <https://www.tribunejuive.info/2022/04/07/jean-pierre-lledo-est-il-encore-possible-de-penser-partie-1/>

<https://www.tribunejuive.info/2022/04/10/jean-pierre-lledo-est-il-encore-possible-de-penser-partie-2-4>

<https://www.tribunejuive.info/2022/04/11/jean-pierre-lledo-est-il-encore-possible-de-penser-partie-3-4>

<https://www.tribunejuive.info/2022/04/12/jean-pierre-lledo-est-il-encore-possible-de-penser-partie-4-4/>

sont affichés. And last but not least, afin d'échapper aux injonctions européennes de fermer le site, on a généreusement autorisé sa délocalisation. Désormais Mirotvorets est officiellement domicilié dans une petite ville de l'état de Virginie, **Langley** où se trouve aussi... le siège de la **CIA**. Quel hasard ! Et n'allez surtout pas penser que...

Soutien sans lignes rouges pour les uns et Censure tout azimut pour les autres. Depuis ces derniers jours, on ne peut plus voir sur YouTube, une courte vidéo qui montrait comment se pratiquait l'identification pour les vivants comme pour les assassinés : [https://www.youtube.com/watch?v=JOTY8Nqrl\\_0](https://www.youtube.com/watch?v=JOTY8Nqrl_0). Si vous cliquez sur cette adresse, vous aurez cette réponse : "Cette vidéo a été supprimée, car elle ne respectait pas les règles de YouTube concernant le contenu violent ou explicite". Mais comme YouTube a été racheté par... Google, la boucle est bouclée. Avec la bénédiction américaine et la pleutrierie européenne Mirotvorets pourra continuer, lui, à diffuser du "contenu violent ou explicite".

Dernièrement le chasseur de nazis **Arno Klarsfeld** qui poursuit la mission de ses célèbres parents, Serge et Beate Klarsfeld, appelait l'Europe au respect de ses valeurs :

*« Si les Ukrainiens veulent faire partie de la famille de l'Union européenne, ils doivent cesser de glorifier les nationalistes ukrainiens présentés comme des héros, et qui ont collaboré avec les nazis et les ont assistés dans l'extermination de dizaines de milliers de familles juives en Ukraine... Il est tout à fait anormal que personne n'en parle dans les instances européennes alors que l'Ukraine a demandé son adhésion et que le processus (long, peut-être) a été approuvé »*<sup>8</sup>.

8 <https://fr.timesofisrael.com/arno-klarsfeld-condamne-la-glorification-des-anciens-colla>

A cette revendication **minimale**, ne devrait-on pas ajouter la fin de cette pratique honteuse de la délation pratiquée par un État sous le couvert d'une ONG bidon ?

Pouvoir issu d'un double coup d'État en 2004 et en 2014 sous la direction de Victoria Jane Nuland responsable de l'Ukraine pour le département d'État, prise en flagrant délit de composer le nouveau gouvernement<sup>9</sup>. Interdiction de tous les partis d'opposition. Délation à un niveau international. Infiltration de tous les appareils d'Etat civils et militaires par les néo-nazis. Liquidation physique à la pelle des récalcitrants. C'est ce que **Bernard Henri Lévy** à la proverbiale perspicacité, et surtout assuré que le ridicule ne tue pas, appelle "*l'aventure démocratique*", "*l'invention démocratique*" du peuple ukrainien<sup>10</sup>.

En 2014, sur le Maidan de Kiev, et contrairement à **Arno Klarsfeld** il n'avait pas vu de néonazis. Pourtant toujours sur cette place Maidan, et au même moment le journal israélien **Haaretz**, lui, avait vu que **Svoboda** et **Pravy Sektor** avaient distribué des traductions récentes de *Mein Kampf* et des *Protocoles des Sages de Sion*<sup>11</sup>. Il n'est pire aveugle que celui **qui ne veut pas voir**. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

J'aimerais cependant demander aux amis de BHL, si son narcissisme ne les a pas tous encore insupportés, s'ils pouvaient le prier d'arrêter de faire ses pitreries qui font beaucoup de tort aux Juifs du monde

---

[bos-par-lukraine/](#)

<sup>9</sup> <https://www.tribunejuive.info/2022/04/10/jean-pierre-lledo-est-il-encore-possible-de-penser-partie-2-4/>

<sup>10</sup> <https://www.i24news.tv/fr/actu/israel/1657045246-la-guerre-en-ukraine-est-d-une-sauvagerie-absolue-bernard-henri-levy>

<sup>11</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Secteur\\_droit](https://fr.wikipedia.org/wiki/Secteur_droit).

entier, mais aussi au judaïsme dont il se dit connaisseur, mais dont il a apparemment zappé le chapitre le plus important, celui de l'idolâtrie...

\*

\* \*

# PROCRASTINATION ÉNERGÉTIQUE

*Par Michel Gay<sup>1</sup>*

michelgay51@gmail.com



La baisse inéluctable de production des hydrocarbures (tôt ou tard) et l'augmentation prévisible de leurs coûts placent les responsables politiques face à deux obligations contradictoires les conduisant à repousser sans cesse les véritables décisions :

1) produire de plus en plus d'énergie pour répondre aux besoins croissants d'une population mondiale en augmentation,

2) diminuer en même temps la consommation des énergies fossiles qui pourvoient aujourd'hui à plus de [80% de la demande mondiale](#) (82% en 2021).

## **Quelles sources d'énergies favoriser ?**

L'énergie nucléaire, la biomasse (tant qu'elle est renouvelée à l'identique) et l'hydraulique n'émettent pas ou peu de gaz à effet de serre. Ces sources d'énergie s'imposent comme les principaux moyens à développer pour résoudre cette contradiction.

Mais nos élus semblent avoir des difficultés à reconnaître cette réalité et repoussent sans cesse la prise de décision.

En effet, l'énergie nucléaire est diabolisée par les antinucléaires en exacerbant les peurs naturelles de la population et en

soulignant exagérément sa dangerosité, parfois par idéologie, souvent par méconnaissance.

A l'inverse, les « énergies renouvelables intermittentes » (EnRI) telles que l'éolien et le solaire sont politiquement séduisantes pour faire croire facilement que le monde pourra vivre de vent, de soleil, d'amour et d'eau fraîche. Mais ces EnRI ont leurs limites, souvent minimisées, voire occultées, et constituent des leurre pratiques mais ruineux et dangereux pour la paix sociale. Leur présentation, souvent mensongère, fascine une partie de la population qui a tendance à les diviniser, à les magnifier, et à leur accorder des capacités qu'elles ne possèdent pas. Et le réveil sera brutal et douloureux.

Le potentiel théorique de production du vent et du soleil est certes considérable : en une journée, le soleil envoie suffisamment d'énergie sur la terre pour satisfaire les besoins de l'humanité pendant plusieurs années. Mais c'est une énergie « diluée » aléatoirement variable, voire intermittente, nécessitant de gigantesques moyens (éoliennes et panneaux photovoltaïques) pour en [récupérer une infime partie](#).

Les EnRI affichent donc des capacités théoriques flatteuses, mais les contraintes

<sup>1</sup> (<https://www.vive-le-nucleaire-heureux.com>)

d'exploitation (techniques, écologiques, économiques) ramènent leur contribution à des niveaux modestes, et elles sont mêmes [souvent nuisibles](#)...

### **Foisonnement et hésitation**

Le foisonnement et la diversité des projets, souvent spectaculaires, ne doivent pas non plus être perçus comme la garantie d'une production abondante et de solutions à portée de main. Cet affichage peut faire illusion alors que cette contribution à la production d'énergie reste minime (quelques pourcents).

La biomasse, utilisée principalement sous forme de bois et de déchets végétaux par les populations les plus pauvres pour la cuisson et le chauffage, reste l'énergie renouvelable la plus importante (10% de la consommation mondiale). Mais elle ne mérite le qualificatif « renouvelable » que si elle ne provoque pas de déforestation, sinon le CO<sub>2</sub> émis lors de sa combustion ne sera pas réabsorbé par une végétation renouvelée.

Son utilisation s'est élargie vers le chauffage de réseaux commerciaux et vers les agro-carburants pour les véhicules. Mais cette énergie se heurte à des problèmes d'espace en mobilisant des surfaces cultivables au détriment des surfaces alimentaires, notamment pour sa transformation en [agro-carburant](#) nécessitant une quantité d'énergie parfois [presque égale](#) à celle obtenue en retour. Ce mauvais bilan énergétique pose problème.

L'hydraulique est la seconde énergie renouvelable la plus productive (2,4% de la production mondiale d'énergie). Les projets de barrages en Chine et au Brésil pourraient porter la production à 2,8% de la consommation mondiale en 2030 selon l'Agence internationale de l'énergie.

Toutes les autres énergies renouvelables confondues (éolien, solaire, géothermie, ...) représentent environ... 1% de la pro-

duction mondiale d'énergie !

Leur boulimie d'espace, leur coût et leur production aléatoire, voire intermittente (soleil, vent), rendent leur exploitation impossible au-delà d'environ 20% du besoin mondial.

### **Une limite à 20% d'EnRI ?**

Ces énergies sont adaptées à des sites isolés, ou peuvent servir de complément à des systèmes pilotables de production massive à base d'énergies... fossiles. Dans ce cas, les EnRI permettent d'économiser du gaz et du charbon en diminuant leur consommation, [comme en Allemagne](#), lorsqu'il y a du vent et/ou du soleil.

L'Agence internationale de l'énergie (AIE) prévoit que toutes les énergies renouvelables (incluant le bois et l'hydraulique) pourraient représenter autour de 20% de la production mondiale d'énergie en 2030.

Sauf révolution technologique improbable (les lois fondamentales de la physique sont cruelles), les EnRI n'apporteront au bilan énergétique mondial qu'une faible contribution, nettement insuffisante pour se substituer aux énergies fossiles.

Les énergies renouvelables sont pourtant sacralisées par une partie de l'opinion publique qui, éblouie, n'en voit plus leurs limites.

Les économies d'énergie, la sobriété, et le rationnement, ne sont pas non plus une panacée, surtout si elles sont forcées par des lois ou par une situation devenue catastrophique.

### **Le nucléaire en sauveur**

Les perspectives s'améliorent pourtant lorsque le nucléaire est appelé en renfort, ce qui explique l'intérêt suscité actuellement pour cette énergie dans de nombreux pays (Chine, Brésil, Inde, Russie, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Afrique, et Moyen-Orient).

En Europe, le 24 octobre 2007, le Parlement européen a [voté une résolution](#)

établissant que l'énergie nucléaire « est indispensable pour couvrir les besoins énergétiques de l'Union Européenne à moyen terme ».

Le Parlement européen invitait à « développer, les réacteurs nucléaires de nouvelle génération » et rappelait également :

- « le rôle de la fission nucléaire dans la sécurité de l'approvisionnement »,

- « l'importance de la plateforme technologique pour une énergie nucléaire durable, lancée en septembre 2007, dans l'établissement d'un agenda stratégique européen de recherche sur la fission nucléaire »,

- et que « l'Europe est leader des technologies de l'énergie de fission nucléaire ».

### **Fin de la procrastination énergétique ?**

*Le temps de la procrastination perpétuelle et des expédients apaisants et fallacieux, comme les éoliennes et les panneaux photovoltaïques, approche de sa fin. Les conséquences néfastes des indécisions et des mauvaises décisions apparaîtront de plus en plus clairement. La [fin des illusions](#) et l'heure des réalités douloureuses arrivent.*

La procrastination actuelle et passée consiste à reporter à demain les décisions courageuses pour un développement massif et durable (avec la [quatrième génération](#)) du nucléaire. La réussite de la transition énergétique vers un monde sans charbon, ni gaz, ni pétrole, doit passer par une prise de conscience collective de la nécessité du nucléaire.

Pour succéder aux énergies fossiles, il n'existe pas d'autres solution en France, en Europe, et dans le monde, qu'un développement [massif et durable du nucléaire](#) dans tous les pays ayant une base industrielle.

\*  
\* \*



# THE HONEST MAN'S HEROIC MANDATE

By Marco Andreacchio<sup>1</sup>

marcoandreacchio@ymail.com



The honest man is necessarily repressed and frustrated in this world. He lives in the ghetto that St. Augustine propitiously dubbed the City of God. He is repressed and frustrated, there, because he is not *of* this world; as an honest man, he is aware that he does not belong to the ghetto. In order to endure, even sublimate his frustration, he must envision another world, or rather *the* world to which he really or originally belongs. He strives to paint that world for himself and any kindred spirits. But to paint it, to envision it, is not enough; he must also enter it, live in it and so *speak* freely in it. He must *interpret* his vision, his painting, his dream. And in interpreting it he will somehow justify it before a world alien to it, a world of dishonest men. More importantly, however, in speaking well of his image, the honest man will grow strong, or he will regain the strength of mind that is proper of inhabitants of the Perfect City of which the ghetto of honest men is but a mere prelude, a sign no matter how concrete.

But are not all men by nature honest? Do they not all belong to the Perfect City? Our “nature” or “essence” is common, yes, but not what we are as a whole. The dishonest man has betrayed his nature and

homeland; he has become “secular,” or *of this world*. He has not merely fallen into it; he has concretely rejected the very notion of a fall. He lives as if he were originally of this world, or as if his essence were reducible to his genesis conceived “atheistically,” or in strictly immanentist manner.

This is not to say that the dishonest man will necessarily refuse to appeal to a God. When he will appeal to a God, however, he will do so merely to justify his atheism, or his living as if he belonged to this world. His God will be his mascot, a fetish used not to think or ask dangerous questions; not to return to God. His God will be, in a word, a farce.

Yet, most people live as if they belonged to this world: they seek above all to appear, rather than to be. To appear to others, or to themselves, but in either case to appear rather than to be beyond sight. What counts for them is that someone—if only themselves—see what they are doing, not that they see beyond what they are doing, beyond themselves, the ground of their doing. That they enter into a sphere of vision. So, in all things they do not give themselves to God or divine intellection; they do not seek access to pure intelligibility, but seek rather to confirm their place in a world opaque to the understanding, a world in which they may hide their fallen-

<sup>1</sup> <https://voegelinview.com/author/marco-andreacchio/>

ness, or in which appearance is a mask of being, a mask used systematically to conceal what we really are. There, ignorance is upheld as knowledge and knowledge as ignorance, so the imposter is cherished to the detriment of the authentic. Indeed, the imposter will be crowned authentic where his mask is exposed as his destiny; his “subjectivity,” his “being thrown” into this world, as fateful necessity.

The man of success, here, is he who best pretends to be what he is not; the one whose gilded mask best distracts us from his colorless, gray soul. Success: succeeding in establishing oneself as a man of this world, a man surpassing others in this world; one who is more of this world than others are. As opposed, then, to ghetto-dwellers, the outcasts who fail to belong to this world, to conceal their soul, to affirm themselves as quantifiable, determined entities.

What distinguishes the ghetto-dweller from the man of this world is the courage to endure the tension between image/appearance and word. For the ghetto-dweller, image and word are mutually irreducible, while both are irreducible to any worldly synthesis. The only allowed synthesis would be divine, or otherworldly. As in Dante’s *visibile parlare*, a speech that is visible insofar as it creates or finds its consummation in images. But what are the images that speech produces? They are images of the mind.

What, then, are we to say of *physical* images, images “outside,” even “spilled-out” of mind? Dante’s “visible fabling” (*visibile parlare*) entails the poetic character of the physical, or the dependence of the physical upon the noetic. God’s speech produces bodily appearances as imitations. Yet, the body does not imitate mind if not indirectly, by imitating the character of speech, or “rhetorical virtue”. If in speaking God produces bodies, then

his creations will imitate God’s speech. Yet, God is silent. It is man who speaks, or rather, God speaks in man, as St. Paul suggests in Galatians 2:20-21. Dante’s *visibile parlare* must be man himself, God’s Word manifest *as* man, while our bodies would be a mere shadow of what we truly are. Surfaces of interiorities.

If the speech that is consummated or fulfilled by becoming visible is man himself, then we are the only “proof” (or locus of experience) of the immanence of the divine in all finite beings. All beings will be visible as phenomena, but only man will be a phenomenon that speaks, or a speaking image of God. In speaking, or in being-speech, or being-in-speech man alone manifests what is hidden, or pure thought. Only in human speech, as opposed to the utterances of non-human animals, is the hidden *reason* or ground of things manifest. Otherwise stated, God’s mode of manifestation is human. More precisely, God manifests himself as that which distinguishes man from other animals, namely reason.

In his *De Veritate* (“On Truth”) Thomas Aquinas reminds us that, “the first occurrence of that which we don’t have in common with cattle depends upon reason,” with the understanding that fundamentally “reason and intellect are the same” (*idem est ratio et intellectus*; Q. 15, art. 1, sc. 8). All that is manifestly human “depends upon reason” (*ad rationem pertinet*), which is what man is *esoterically*. While outwardly man depends upon *logos*, inwardly he *is* *logos*. Otherwise stated, *logos* is man’s *essence*; and upon that essence is founded the *dia-logos*, life-of-dialogue, or *civility* that is the most visible trait distinguishing man from beasts: genuine communication.

Of course, man can degenerate, or become alienated from his essence; he



can become brutish and even consciously betray his own humanity, thereupon failing to discern the divine in the human. Such is the condition of barbaric people incapable of friendship by having traded *fides* or trust for visceral suspicion. There, fear ceases serving as natural prelude to prudence and decays into serving as justification to dispense with all prudence. Yet, prudence is what allows us to discern the divine in the human; prudence makes it possible for us to trust rationally.

In renouncing, if not altogether rejecting trust, we tend to short-circuit prudence, assuming that brutish behavior is more profitable than civil behavior; or that it is more advantageous to be imprudent than it is to be prudent. We then seek ourselves outside of our essence, by trading the rational in favor of the irrational, or natural desire for compulsion. Taking our bearings from our existential *circumstances*, as opposed to the ground of our distinction from beasts, we “fall” into a world of brutish appearances, a world of *surfaces* in which we tend to remain trapped.

Trapped in superficiality, we cannot but be overtaken by fear. Estranged from our essence, the core of our being-there, we slide continuously toward progressive loss of being, falling into sheer-determination or finitude, as we lose our own being, what is most proper to us. Theologically speaking, we sink into hell: hell as a centrifugal realm of distractions, of deviations, of masks seducing us not to live in the light of what makes us human. A realm of compulsions, then, driving us to renounce the centripetal life in favor of an impossible achievement: marginalia devoid of any center irreducible to them.

In his *Comedy*, but most notably in *Paradiso*, Dante Alighieri called our attention back to the dialectic of center and margins,

the latter being represented geometrically as a circle. Man’s proper way (the way characteristic of man as man) is upright, or straight: *diritta*, as we learn in the opening verses of *Inferno*. “The straightway” (*la diritta via*) is the diameter connecting the circle to its center, the indeterminate to the determinate, the infinite to the infinite. What is properly human is neither pole, but an agency or effort (what Giambattista Vico would dub *conatus*) in which both “somehow” coincide.<sup>2</sup>

What other “ways” are there? There is a purely-theological way, to be sure: the circle, as that of heavenly beings. But there is also a corrupt human way, or a spiraling way of life in which the theological and the human or political are confused. Therein, the properly human is obscured, “submerged” by its “environment” as by a sea of circumstances that cannot but leave the corrupt man perplexed. For the corrupt man is the one who has forgotten his mandate as agent relating any and all context to its center of intelligibility, as opposed to reducing that latter to the former, as modern “evolutionary” or “historical” man will do *symbolically*.

What is the center of life? Modern man answers by deferring to his “evolutionary context”. He is within it to witness, or rather follow the explosion of all centrality in favor of the expansion of “the circle of life,” even as expansion may turn out to implode into absurdity. The center is then projected symbolically into the movement of the circle; hence the “spiraling” of modern man anticipated by the *medieval* corruption that Dante is poetically at war with. Or rather, to be precise, the poet sets out “to sustain the war”—*a sostener la guerra* (as he declares in the second

2 Vico adopts the Latin term *conatus* in tacit response to Spinoza’s modern or Machiavellian use of it.

Canto of *Inferno*)—that is at once political and theological, the war waged against the enemies of both man and God insofar as those enemies have led to violent conflict between the human and the divine, in the first place. The *Comedy* calls us to partake in the war, inviting us to recognize our mandate as cutting through the dictates of those for whom the political and the theological, or human freedom and divine necessity are fundamentally at war with each other.

Hence Dante’s *Platonic* antagonism against nominalism and voluntarism. While the nominalist alienates names (words/speech) from life, the voluntarist alienates life from rational discourse. Two sides of the same diabolical project set into motion paradigmatically by the serpent in the biblical Eden. On the one hand we have an assault on humanity; on the other hand, one on reason. Robbed of life, man succumbs to nominalist *misanthropy*; robbed of reason, man succumbs to voluntarist *misology*.

In *sustaining* a war that he did not provoke, Dante comes onto a chaotic scene to expose a way out of strife, a way coinciding with a poetic life that, far from confusing the human and the divine in spiraling hellish strife, distinguishes the human and the divine respectively as center and circle, thereby fostering *dialogue* between man and God as the very substance of life.

What is man? The answer is twofold. Superficially or as a mere “image,” man is a divine *determination*: “the center” of the circle. Yet, *substantively*, man is a *telos*, a way (*via*) or journey (*viaggio*) sustaining the center and the circle in harmony. Now, the harmony in question is none other than properly human, or *civil* life and order. In order to sustain the Republic, man must rise above his sheer appearance, his determination, and enter into the “wilderness”

(*selva*, from *sylva* or *hyle*, Greek for “wood” or “matter”) extending between finitude and divine indetermination. Upon occupying that wilderness, man finds a city or world, a *mundus* as cultivated area of nature. Therein, dialogue can flourish beyond the otherwise incoherent fragments of discourse echoed in the private cells we call our bodies.

We must somehow forget our appearances, our determined places, in order to enter into the dangerous arena of life, where alone we can gain or regain *and* sustain sight of the great, *permanent* divide between the center and its circumference, without being overtaken by it. Guided by the poetic heroes of classical lore, we can now grow confident in our capacity to live without being swallowed by life, speaking without concealing the original source of speech; for we come to discern our capacity as what defines us above all else and so prior to our setting out to search salvation from war or any despotic God. “In the beginning” (ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος) we are *with* God, not against divine indetermination.

God is then primarily intimate to us, as a Father, or rather as the primordial dimension of our earthly father. As the story goes, ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος, καὶ ὁ Λόγος ἦν πρὸς τὸν Θεόν, καὶ Θεὸς ἦν ὁ Λόγος (*in principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum*):<sup>3</sup> above and prior to all else, we are reason belonging to God; reason in which God is fully present. As the rock upon which stands all honest communication.

\*

\* \*

3 John 1:1.



# UN ASPECT DE LA PHILOSOPHIE DES RELATIONS INTERNATIONALES : LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

## La vision chrétienne (catholique)

Par David Cumin<sup>1</sup>

david.cumin@univ-lyon3.fr



Dans les interprétations de l'internationalité entre la philosophie de l'histoire. Comment nous représentons-nous l'histoire du monde ? L'histoire a-t-elle un sens ? Si oui, lequel ? C'est là une double interrogation classique. Il existe différentes conceptions de l'histoire. Les modernes croient au progrès. Vivons-nous encore à l'époque moderne ? La réponse est incertaine. Ce qui est plus sûr, c'est que notre temps est chrétien, du moins notre calendrier, devenu universel à la faveur de l'expansion occidentale : on mesure l'histoire avant ou après Jésus-Christ. Que dit la conception chrétienne (catholique) ? Des choses assez éloignées de la conception moderne. Mais faisons d'abord un tour des images de l'histoire.

### Les images de l'histoire

1) Il y a ceux qui croient que l'histoire humaine a un *sens* échappant aux hommes (les hommes ne savent pas l'histoire qu'ils font), qu'elle obéit à la *Providence* -son sens eschatologique est alors le *salut*- ou à la *raison* -son sens laïc est alors le *progrès*- ou au *destin* -son sens païen est

alors le *cycle*- et qu'elle ne peut comprendre que des « accidents » réparables, des « parenthèses » refermables, des « temps d'arrêt » provisoires, pas des « bifurcations » irréversibles. Il y a ceux qui croient que l'histoire n'obéit pas à un déterminisme téléologique, qu'elle est le domaine de l'*aléa*, qu'elle obéit à la *décision* humaine, qu'elle peut comprendre des « bifurcations », pas seulement des « accidents », des « parenthèses » ou des « temps d'arrêt ».

2) Il y a ceux qui croient que l'histoire est un *progrès*, porté par tel(s) peuple(s) ou telle(s) classe(s), puis diffusé au reste de l'humanité, menant de l'ignorance à l'instruction ou de la religion à la science, de la pénurie à l'abondance, de l'aristocratie à la démocratie, de la conquête au commerce ou de la guerre à la paix. Il y a ceux qui croient que l'histoire voit l'alternance de *cycles* de puissance ou de civilisation : naissance, ascension, maturité, déclin, mort, sans progrès autre que technologique.

3) Il y a ceux qui croient que l'histoire a un *pivot* : la révélation d'Abraham, ou la naissance du Christ, ou la prédication de Mahomet, et ceux qui ne croient pas en un événement central.

4) Il y a ceux qui croient que l'histoire a un *guide* : un peuple ou une classe élu ou une succession de peuples ou

<sup>1</sup> Maître de conférences (HDR) à l'Université Jean Moulin (Lyon 3).

de classes élus (Juifs, Romains, Arabes, Français, Américains, Allemands, Russes, bourgeoisie, prolétariat) et ceux qui ne croient pas en une direction de l'histoire. 5) Il y a ceux qui croient que l'histoire se répète, d'où résultent des *parallèles*, et ceux qui croient que l'histoire ne se répète pas et qu'elle est scandée par des événements singuliers. 6) Il y a ceux qui croient que la modernité est, vis-à-vis du christianisme, une laïcisation, c'est-à-dire une *rupture*, et ceux qui la considèrent comme une sécularisation, c'est-à-dire une dérivation.

A ces philosophies de l'histoire correspondent : des convictions théologiques sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, la vérité ou l'ineptie du péché originel ; des convictions anthropologiques sur la perfectibilité ou l'immutabilité de l'homme ; des convictions éthiques sur le pouvoir, réputé bon si l'homme est mauvais (l'homme aura besoin d'être gouverné) ou réputé mauvais si l'homme est bon (l'homme pourra être libre une fois éduqué) ; des attitudes politiques, puisqu'il faudra épouser, ou accélérer, ou retarder le cours de l'histoire -y compris par la violence- pour réaliser le sens de l'histoire, ou diriger le progrès, ou arrêter la décadence ; des images ou des figures géométriques enfin. Ainsi peut-on distinguer : le *cercle* des paganismes, c'est-à-dire l'éternel retour des cycles de civilisation ou de puissance ; le *segment*, c'est-à-dire la ligne finie (avec un début et une fin) du « providentialisme » (de la Création au Jugement dernier) ; la *ligne ascendante*, infinie (quasiment sans début ni fin), du « progressisme » (du *Big Bang* à l'extinction de l'univers) ; l'*ondulation*, lorsque la conception segmentaire ou linéaire tient compte de phases d'ascension ou de déclin (sorte de compromis avec la conception cyclique) ; la *croix* des monothéismes (judaïsme, christianisme, islam), c'est-à-dire le segment avec pivot,

soit l'Évènement qui marque une césure entre l'avant et l'après (av. et apr. Abraham, Jésus-Christ, Mahomet) ; le *point*, pour ceux qui considèrent que l'histoire est un chaos de décisions humaines ; le *parallèle* pour ceux qui considèrent que l'histoire voit la répétition de cycles culturels ou politiques analogiques. Sur ces sept images se greffent quatre concepts clés : la continuité donc l'accumulation ; le devenir donc le mouvement ; la répétition donc le retour ; l'évènement donc la rupture.

### **La conception chrétienne (catholique) de l'histoire**

La théologie chrétienne se fonde sur des événements considérés comme réels et uniques : l'Incarnation, les miracles, le Sacrifice et la résurrection du Christ. La vie de Jésus est un « mystère ». Elle n'est pas un « mythe », puisque les faits sont localisés dans le temps et dans l'espace. Cette vie se situe dans l'histoire du monde ; elle dépasse l'histoire, vu les prodiges ; elle sert aussi de pivot à l'histoire, puisqu'il y a un avant et un après Jésus-Christ. Le christianisme consacre l'histoire, même s'il la considère comme un intermède entre le commencement absolu qu'est la Création et la fin absolue qu'est le Jugement dernier. Toute une conception de l'histoire -« théologie » qui a pu être sécularisée en « philosophie »- en découle, marquée par cinq grands thèmes.

1) Dieu s'est fait Homme, soit un événement sans précédent. 2) Dieu, par le Sacrifice en Croix, a racheté le péché de l'Homme, soit une promesse de *salut*. 3) L'Incarnation s'est déroulée en un lieu précis : en *terre juive*, et à un moment précis : à l'époque romaine. C'est pourquoi l'on a dit que Jésus était à la fois Juif et Romain, alors même que le christianisme primitif défiait à la fois les autorités juives et romaines. D'où il résulte que *Jérusalem* est confirmé

comme « centre du monde » : le Golgotha est l'emplacement où Adam a été créé, où il a été tenté, où il a fauté, où il a été uni avec Eve et où il a été inhumé, de sorte que le Sang du Christ a arrosé le crâne d'Adam et a assuré la rédemption du péché originel. D'où il résulte aussi que *l'Empire romain* est considéré comme le « rassemblement du monde » : sa fondation est en coïncidence providentielle avec l'Incarnation et elle se trouve légitimée par l'Incarnation, car l'unité impériale du monde méditerranéen favorisa la prédication chrétienne. Dans la conception chrétienne traditionnelle (catholique), l'Ancien Monde avait un centre : Jérusalem, qu'il importait de relier à Rome, capitale de l'Occident. D'où, ultérieurement, l'idée de la Croisade (non réductible aux croisades effectives des XI<sup>ème</sup>-XIII<sup>ème</sup> siècles).

4) Par cette localisation dans l'espace et dans le temps, l'Incarnation annonce l'évolutivité de l'histoire<sup>2</sup>. Selon la concep-

2 Augustin distinguait six époques, correspondant aux six jours de la Création et aux six stades de la vie humaine (petite enfance, enfance, adolescence, jeunesse, maturité, vieillesse) : d'Adam au Déluge ; de Noé à Abraham ; d'Abraham à David ; de David à Babylone ; de Babylone au Christ ; de l'Incarnation à la Parousie. D'autres théologiens chrétiens envisageaient trois époques : celle de la loi naturelle, d'Adam à Moïse ; celle de la loi écrite, de Moïse au Christ ; celle de la grâce, depuis le Christ (Hugo de Saint-Victor). Ou bien trois âges : celui du Père ou de l'Ancien Testament, illustré par Pierre ; celui du Fils ou du Nouveau Testament, illustré par Paul ; celui du Saint-Esprit, illustré par Jean (Joachim de Fiore). De leur côté, les « dispensationalistes » (protestants nord-américains) développent l'idée selon laquelle les chrétiens doivent interpréter l'histoire à la lumière de sept « dispensations », chacune d'entre elles reflétant une période de relations particulières entre Dieu et sa créature. Après les temps de l'innocence (Eden), viennent les temps : de la conscience (jusqu'au Déluge), du gouvernement humain (jusqu'à Babel), de la promesse (Abraham), de la Loi (Moïse), de la Grâce (Christ

tion chrétienne traditionnelle, l'histoire consiste en deux *translations* : celle de l'Alliance, celle des Empires. *Primo*, les Romains (par la conversion de l'Empereur Constantin en 313) puis les chrétiens, via les Francs à l'Ouest (par la conversion de Clovis en 496) et les Byzantins à l'Est, succèdent aux juifs comme peuple élu à vocation universelle (non plus particulariste). En effet, les apôtres, après avoir reçu le don des langues à la Pentecôte, décidèrent de prêcher les païens (d'ouvrir la Grâce à l'humanité) sans plus attendre la conversion d'Israël (cependant toujours espérée car devant précéder la Parousie). *Secundo*, après Babylone, les Mèdes et les Perses, Rome est le quatrième et dernier Empire. Sa continuité est assurée par Byzance d'une part, les Francs d'autre part (*Gesta Dei per francos*). A travers les Empires byzantin puis russe d'un côté (les Russes recueillant l'héritage byzantin en 1453), l'Empire carolingien, le Saint Empire romain-germanique et l'Empire d'Autriche de l'autre (les Allemands recueillant l'héritage romain, en trois dates, 800, 962, 1805), Rome se poursuit au plan temporel jusqu'en 1918, date du renversement des Romanov et des Habsbourg. De 1789 à 1918, se déroula la destruction des monarchies chrétiennes d'Europe. Mais celle-ci, à l'instar de la chute de l'Empire romain, ne signifie pas la fin de l'ère chrétienne, puisque la religion est indépendante des contingences de la cité humaine. Au plan spirituel, Rome se poursuit à travers l'Eglise. Bref, l'histoire de l'Europe est celle de la pérennisation de *l'héritage romano-chrétien*. Rome fut la référence de l'Europe, en tant que Cité, Etat, Empire, soit les trois formes d'unité politique de l'histoire européenne. Or, la romanité et le christianisme créèrent respectivement le

ou temps de l'Eglise). Enfin surgit le Royaume ou Millenium : la Parousie, le retour triomphal du Christ, en Palestine d'abord.

concept de la « citoyenneté universelle » et celui de la « religion universelle ».

5) L'Empire romain puis ses successeurs remplissaient la fonction du *catéchonte*. Ils la remplissaient au plan temporel, quand l'Eglise -éternelle, à la différence des Empires- la remplissait au plan spirituel, priant pour l'ajournement de la fin des temps. Qu'est-ce que le catéchonte ? La figure, énigmatique, apparaît dans la Deuxième Epître aux Thessaloniens de Saint Paul : « et vous savez ce qui le retient maintenant, de façon qu'il ne se révèle qu'à son moment ». Selon l'interprétation donnée, le catéchonte est la force qui « retient » l'arrivée de l'Antéchrist ou de l'Apostasie (en langage séculier, la déchristianisation). Cette arrivée est marquée par des « prodiges mensongers » : « Satan est le singe de Dieu », prenant, sous le nom de Lucifer, l'apparence de « l'ange de lumière », créateur de l'Eden artificiel (en langage séculier, l'univers technique). Mais viendra ensuite la Parousie, c'est-à-dire le retour victorieux du Christ, car Dieu triomphera de Satan. Les notions du catéchonte et de l'Antéchrist révèlent la dimension *apocalyptique* dans la vision chrétienne de l'histoire<sup>3</sup>. Dans cet horizon, la décadence de l'Empire et de l'Eglise signifiait la fin du monde ; or, cette décadence était fatale, du fait de la sécession des royaumes vis-à-vis de l'Empire, de la dissidence des cultes vis-à-vis de l'Eglise, de la perte de la foi chez les chrétiens ; elle ne pouvait qu'être freinée par un redressement

<sup>3</sup> Cf. Rupert von Deutz, Gerhoh de Reichersberg, Engelbert d'Admont, ainsi que *Le commentaire* d'Haymon d'Auxerre sur la Deuxième Epître aux Thessaloniens, l'oracle de la Sybille tiburtine, la *Description des derniers temps* du Pseudo-Méthode, la lettre d'Adson de Montier-en-Der à la reine Geberge *Sur la naissance et l'époque de l'Antéchrist*, le *Jeu de l'Antéchrist* et la *Chronique* d'Othon de Freising suivie des *Faits de Frédéric*, ainsi que l'œuvre de Joachim de Fiore (1131-1202).

temporaire des âmes. Au plan temporel, ces notions révèlent aussi une conception gouvernementale : si le paradis est en haut et si l'enfer est en bas, si le mouvement de la nature humaine est une chute compte tenu de la pesanteur des choses terrestres, alors gouverner signifie redresser, corriger, autrement dit, établir un ordre moral qui permette à la société chrétienne de s'élever dans la vertu plutôt que de sombrer dans le vice, le bien et le mal étant objectivement discernables conformément aux préceptes du christianisme. Enfin, si on sécularise les deux notions, il est clair que l'antéchrist représente la décadence et le catéchonte, la force qui lutte contre la décadence, autrement dit, l'opposition de ceux qui « accélèrent » et de ceux qui « retardent » le déclin. « Il y a *en chaque siècle un catéchonte, il s'agit de le trouver sous le voile de l'histoire* » (Carl Schmitt).

En conclusion, se dégage une image chrétienne de l'histoire, mêlant délimitation, évènement, providentialisme et sotériologie. L'histoire humaine a un commencement (la Création) et un terme (le Jugement dernier) ; elle est ponctuée par des faits marquants, dont le plus grand est l'Incarnation ; elle a un sens (providentiel), à savoir la rédemption (l'Attente) à la fin des temps (le Salut). On remarque que l'eschatologie chrétienne et le rationalisme moderne ont une perspective orientée vers le futur : le salut (le perfectionnement de l'être dans un sens éthique), le progrès (l'accumulation de l'avoir et du savoir), vis-à-vis desquels alternent deux attitudes : l'*espoir* (du rachat ou du bonheur) et la *peur* (de la damnation ou de la catastrophe), au contraire de la vision cyclique du paganisme, « sans espoir » mais « sans peur » puisque marquée par l'idée du destin. En revanche, païens comme chrétiens ont en commun de considérer comme blasphématoire l'idée moderne d'une maîtrise du monde

par l'homme. Il semble qu'en Europe la peur -écologiste- l'emporte sur l'espoir ; or, la croyance en un avenir -terrestre- meilleur était le grand pari de la modernité. Pari perdu ?

### **Bibliographie indicative**

Rudolf Bultmann : *Histoire et eschatologie*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1959

Jean Guitton : *Le temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin*, Paris, Vrin, 1959

Karl Löwith : *Histoire et Salut. Les pré-supposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2003 (1949)

Carl Schmitt : « Trois possibilités d'une image chrétienne de l'histoire » (1950), *Etudes philosophiques*, 3/2000, pp.410-420

Pierre-André Taguieff : *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, 2004

\*

\*

\*



## LA CIRCULATION DU VIRUS

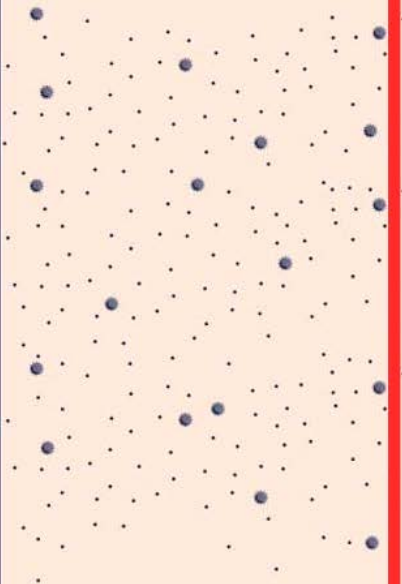
DEBOUT



ASSIS



APRÈS 22H



# ŚAṆKARA, SPINOZA, AND ACOSMISM

by James H. Cumming

JamesHCumming@gmail.com



My recently completed book, *The Nondual Mind*, compares Hindu nondual philosophy to that of Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.), demonstrating the similarity of Spinoza’s ideas to Kashmiri *Pratyabhijñā* Shaivism. In previous editions of *Dogma*, I published several excerpts from that book. The present article, drawn from the same book, surveys the scholarly literature comparing Śaṅkara’s Vedānta (8th century C.E.)<sup>1</sup> to the philosophy of Spinoza, and in that context, the article clarifies Spinoza’s view that the external world is real, an issue that has divided Vedānta scholars who have studied Spinoza. Moreover, this precise issue — the ontological status of the external world — is what most distinguishes Spinoza’s philosophy from Śaṅkara’s Vedānta, making *Pratyabhijñā* Shaivism the closer comparison.

## 1. Studies Comparing Hindu Philosophy to Spinoza

Other writers before me have noticed the parallels between “Spinozism” — if

<sup>1</sup> The term “Vedānta” can refer to any philosophical system based on the Upanishads. I generally use the term to refer to Śaṅkara’s nondual interpretation of the Upanishads, but the term also includes several competing interpretations, most notably the qualified nondualism of Rāmānuja (ca. 1017–1137 C.E.) and the dualism of Madhva (1238–1317 C.E.).

I may be allowed that sometimes mis-used term — and Eastern philosophy. Indeed, this comparison was made just two decades after Spinoza’s death, at a time when Eastern philosophy was little known (and even less understood) in the West. In 1697, Pierre Bayle’s *Dictionnaire Historique et Critique* included an article on Spinoza that compared Spinoza’s philosophy to that of a Chinese religious sect that Bayle called “Fo.” It is unclear what particular sect Bayle had in mind. The sect seems to have practiced some variant of Chinese Buddhism, but Bayle’s purpose was not to expound the teachings of this East Asian religious denomination; rather, it was to criticize Spinoza’s philosophy for the monism it and the East Asian denomination allegedly had in common.

Like Bayle, several other philosopher’s — including several in recent times — have found close parallels between Spinoza’s nondual philosophy and Buddhism. These analyses are fascinating and informative, particularly in elaborating the problem of ethical duty in a monistic system. Buddhist philosophy is, however, beyond the scope of the present article. Rather, the focus of this article is the parallel between Spinoza’s nondual philosophy and Hindu nondualism, a comparison that I find particularly fruitful.

In the mid-19th century, Sanskrit scholar Theodore Goldstücker recognized the close parallel between Spinoza's philosophical system and Hindu Vedānta, saying, "[H]ad Spinoza been a Hindu, his system would in all probability mark a last phase of the Vedānta philosophy."<sup>2</sup> In support of this assertion, Goldstücker relied on the acosmist interpretation of Spinoza put forward by Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770–1831 C.E.).<sup>3</sup> As will become clear, I do not embrace Hegel's assertion that Spinoza was an acosmist, but Goldstücker correctly observed that some of the criticisms that have been directed at Vedānta can also be said of Spinoza's system.

Another prominent 19th century Sanskrit scholar, Friedrich Max Müller, noticed the same resemblance between Vedānta and Spinoza's philosophy. Müller was not only one of the most esteemed Indologists of his time, but he had also completed a dissertation on Spinoza's *Ethics*, so he was well qualified to compare the two systems. In lectures on Vedānta

delivered at the Royal Institution in 1894, Müller briefly pointed out the similarities that he thought were most significant.<sup>4</sup> In particular, Müller noted the similarity between Vedānta's "Brahman" (God) and Spinoza's infinite and eternal divine "substance" (*substantia*).

Sir Monier Monier-Williams — Müller's rival in the 1860 election for Oxford's Boden Professor of Sanskrit — agreed with his colleague about the similarity between Vedānta and Spinozism. Monier-Williams even boldly asserted that "the Hindus were Spinozites more than 2,000 years before the existence of Spinoza."<sup>5</sup> What he meant, presumably, was that he saw in the Sanskrit classical works a foreshadowing of the same ideas that Spinoza would articulate in Western philosophical terms more than two millennia later. And in the years since Monier-Williams's provocative comment, many scholars have tried to flesh out the details of his assertion.

If one studies this scholarly corpus, one observes a tendency to distort Spinoza's theories in an effort to make Spinoza seem either more or less Hindu, depending on the scholar's personal bias. Ironically, however, I find these distortions very valuable and informative. They tend to reveal the areas in which Spinoza's philosophy is most often misunderstood and most hotly contested, and by comparing Hindu approaches to the same philosophical problems, we are led to a deeper understanding of Spinoza. Does Spinoza contend

2 Goldstücker, Theodore, *Literary Remains of the Late Professor Theodore Goldstücker*, vol. II (W.H. Allen & Co. 1879), p. 33.

3 As Yitzhak Melamed has shown, Hegel was not the first to characterize Spinoza as an acosmist, although Hegel certainly did much to reinforce that characterization. The idea was already put forward by the German philosopher Ernst Platner in 1776, who said: "Spinoza does not actually deny the existence of the Godhead, but rather the existence of the world." The specific expression "acosmism" in relation to Spinoza's philosophy derives from Solomon Maimon's writings, which Hegel probably read. On this topic, see Melamed, Yitzhak Y., "Salomon Maimon and the Rise of Spinozism in German Idealism," in *Journal of the History of Philosophy*, vol. 42, no. 1 (2004), pp. 76–79. See also Melamed, Yitzhak Y., "Why Spinoza is Not an Eleatic Monist (Or Why Diversity Exists)," in Goff, Philip (ed.), *Spinoza on Monism* (Palgrave 2011), pp. 210–211.

4 Müller, Friedrich Max, "Three Lectures on the Vedānta Philosophy Delivered at the Royal Institution in March, 1894," in *Collected Works of the Right Hon. F. Max Müller*, vol. XVI (Longmans, Green, and Co. 1904), pp. 123–126.

5 Monier-Williams, Monier, *Brahmanism and Hinduism: Religious Thought and Life in India, as Based on the Veda and Other Sacred Books of the Hindus* (John Murray, 4th edition, 1891), p. xii.

that thought and extension (i.e., mind and matter) are merely subjective ascriptions superimposed on divine substance (*substantia*)? Or, does Spinoza contend that thought and extension are objective realities? Is Spinoza an acosmist? Is he a covert idealist? And most importantly, who is asking the question — a mind or a brain? This article will give the answers.

We begin with Maganlal Amritlal Buch, who was a professor of philosophy at Baroda College in Gujarat, India. In 1921, Buch published a book aimed at popularizing the teachings of Vedānta, and in particular those of Śāṅkara (8th century C.E.), and he included a brief section comparing Vedānta to Spinoza's philosophy.<sup>6</sup> The discussion does not go into depth, but it is one of the first systematic efforts to compare Śāṅkara's Vedānta to Spinozism, and it identifies several of the more obvious similarities. Among other things, Buch notes that Spinoza's divine "substance" (*substantia*) corresponds to Śāṅkara's "Brahman," each being the totality of all existence, and each being conceived only through itself. In addition, both philosophers assert (1) that the source of evil and unhappiness is not desire ("wrong willing") but ignorance ("wrong knowing"); (2) that the world is law-bound, and absolute free will is illusory; (3) that true freedom lies in knowing that the body, mind, intellect, and ego are not who or what one really is; and (4) that God is the cause of all things, although not a transitive cause.

In addition, Buch addresses Spinoza's theory that thought and extension (i.e., mind and matter) are different "attributes" of — different ways of comprehending — the divine "substance." Adopting a subjective interpretation of the "attributes," Buch argues that in Spinoza's system, as in

6 Buch, Maganlal Amritlal, *The Philosophy of Shankara* (A.G. Widgery 1921), pp. 198–206.

Śāṅkara's, the differentiated world of finite subjects and objects is only something we *ascribe* to God's being; it is not itself real.<sup>7</sup> Here, Buch's reading of Spinoza, like that of Goldstücker and others, makes the world into a figment of the human imagination, effectively prioritizing the attribute of thought over the attribute extension. Doing so, however, ignores the fact that Spinoza gave equal ontological status to both thought and extension, refusing to reduce one to the other.

Another relatively early comparison of Vedānta to Spinoza's philosophy is *Spinoza and the Upanishads*, which was Mahadev Sakharam Modak's 1928 doctoral thesis at the University of London. Modak's dissertation is well researched and analytically thoughtful. Modak asserts that in both philosophical systems, consciousness is treated as self-evident,<sup>8</sup> and knowledge of God is in some sense the same as unity with God.<sup>9</sup> Also, both systems recognize three grades of knowledge, although Śāṅkara rejects rational analysis as a means of knowing ultimate reality (i.e., God). Modak argues that for Śāṅkara, in contrast to Spinoza, knowledge of God is super-rational, not an outgrowth of rational inquiry.<sup>10</sup>

Modak next discusses Spinoza's answer to the mind-body problem<sup>11</sup> and the corresponding mind-body theories of the Upanishads.<sup>12</sup> Modak notes that both philosophical systems make metaphysics their starting point, and both teach spe-

7 Buch, *The Philosophy of Shankara*, pp. 201–203.

8 Modak, M.S., *Spinoza and the Upanishads: A Comparative Study* (Nagpur Vidyapeeth Mudranalaya 1970), pp. 6–9.

9 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 14–16.

10 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 10, 18–23, 118.

11 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 24–43.

12 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 43–54.

cific methods for gaining peace of mind. In addition, both systems argue that knowledge leads to freedom. Modak also notes that Spinoza rejects Cartesian “seat of the soul” theories (i.e., the theory that the soul is an independent entity localized somewhere in the brain), and likewise the Upanishads sometimes speak of the soul as being the equivalent of infinite space, although the Upanishads are not consistent in that regard.<sup>13</sup>

One of Modak’s primary points is that Spinoza’s God is distinguishable from the Upanishads’ “Brahman” because Spinoza’s God is not different from the cosmic system itself, whereas Brahman, although being the ontological basis of the physical universe, transcends it and remains distinct from it.<sup>14</sup> In other words, Brahman is the cause of the world, but Brahman (the cause) does not lose itself in the effect (the world).<sup>15</sup> Rather, the world is Brahman’s *māyā*, which Modak prefers to translate as “powers,” not as “illusion.” Modak denies that, according to Upanishadic thought, the world is completely unreal; instead, he argues that the world has a relative reality, dependent on Brahman while not being necessary or essential to Brahman. It is the latter point that, according to Modak, distinguishes Brahman from Spinoza’s God, since for Spinoza the world is a necessary expression of God’s own essence.<sup>16</sup> Of course, in this regard, Spinoza’s philosophy aligns with *Pratyabhijñā* Shaivism, a point my previous articles for *Dogma* explain in detail.<sup>17</sup>

13 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 54–60.

14 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 63–69.

15 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 76–77.

16 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 73–77, 81–83. See also *id.*, p. 19 [noting that Upanishadic thought distinguishes between empirical existence (*vyāvahārika*) and illusion (*prātibhāsika*)].

17 See, e.g., Cumming, James H., “Hindu Non-dual Philosophy, Spinoza, and the Mind-Body

Modak next notes that the Upanishads and Spinoza are similar in regard to ethical philosophy. In both systems, ethical precepts are valid relative to the human experience. Ethical behavior leads in Spinoza’s philosophy to the intellectual love of God, and it leads in Vedānta to self-realization. Both systems also emphasize rational self-control, and both systems prioritize rational self-control over excessive renunciation. In addition, according to both systems, the “self” that the practitioner hopes to realize or actualize is the idealized self whose thoughts correspond to God’s own thoughts. Hence, the goal of self-realization or self-actualization is not a *selfish* goal; rather, it is a *selfless* goal.<sup>18</sup>

Modak also points out that the Upanishads and Spinoza are similar in their attitude toward theistic religion. Devotional scriptures are the work of human hands, albeit inspired by God, and their primary function is to teach and inspire good conduct. In both systems, however, the pursuit of truth is given greater emphasis, and knowledge of God (described as identity with God, or the intellectual love of God) is considered the highest stage of religious experience.<sup>19</sup>

In summary, the primary distinction that Modak identifies between the two philosophical systems is that according to the Upanishads, Brahman is a transcendent cause of the world, whereas according to Spinoza, God is an imminent cause of the world. In the former case, the existence of the world depends on Brahman but has no *effect* on Brahman, whereas in the latter case, the existence of the world not only depends on God, but it also *expresses* and

Problem,” in *DOGMA, Revue de Philosophie et de Sciences Humaines*, Édition No. 19, printemps 2022, pp. 20–48.

18 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 84–104.

19 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 105–113.

characterizes God.<sup>20</sup> Modak's dissertation is the first scholarly in-depth comparison between the philosophy of the Upanishads and that of Spinoza, and it remains a valuable resource.

Among the more superficial comparisons between Spinoza's philosophy and the philosophy of the East is Samuel Max Melamed's 1933 book entitled *Spinoza and Buddha: Visions of a Dead God*. S.M. Melamed's book is more an expression of Jewish pride than it is a work of serious scholarship. His facts are sometimes inaccurate, his argument is sometimes inconsistent, and he punctuates his analysis with so much generalization, stereotype, and outright bigotry that it is hard to take the work seriously. For example, in the opening portion of a section entitled "The Man and His Race," S.M. Melamed has this to say:

All of white man's culture can be divided into two categories, two types, one which is born of the ear and the other of the eye. [¶] . . . Semitic culture is that of the ear, while Aryan culture is that of the eye. All myth, like all plastic arts [(i.e., sculpting, molding, etc.)], originates in vision. Hence Semitic culture is without a mythology, without a pantheon, and without a plastic art. . . . Aryan culture, on the other hand, is overwhelmed with myth, populated with gods and goddesses, and saturated with plastic art.<sup>21</sup>

20 Modak, *Spinoza and the Upanishads*, pp. 114–118. It is worth contrasting Modak's interpretation of Spinoza to that of Maganlal Buch, described above. As noted, Buch interpreted Spinoza as saying that the differentiated world of finite subjects and objects is only something that the human intellect *ascribes* to God's being — it is not itself real. Modak interprets Spinoza as holding that the world is real and that as such, it tells us something about the nature of God, its cause.

21 Melamed, Samuel Max, *Spinoza and Bud-*

Continuing the same theme, we next encounter this observation:

The stone knows no fear [(i.e., awe)]. Plants already have an inkling of fear, while the animal is positively fearful. Only the stupid is fearless. The higher the intelligence, the greater the fear [(i.e., awe)]. Love, however, has nothing to do with intelligence. . . . The Jew says 'fear' [(i.e., awe)] because he is a rationalist, an incorrigible intellectualist. The Aryan says 'love' because he is an incorrigible emotionalist.<sup>22</sup>

Later in his book, S.M. Melamed turns his critical eye to Hinduism and Buddhism, which he treats as more or less equivalent, setting forth a race-based theory of intellectual achievement that elevates "Aryans" and "Jews" above other peoples. He says:

Long before the Aryans invaded [India] from the northwest, the Ganges land was populated by a variety of tribes. [But o]nly with the appearance of the Aryan invaders did a culture grow out of the Indian soil. In Palestine a similar phenomenon can be observed. Many tribes and races inhabited the country prior to the coming and after the going of the Jews from that land. However, Palestine's fame and position in history as the land which gave birth to two great religions were determined not by the Canaanites or Moabites, but by the Hebrews.<sup>23</sup>

But lest we think that India's "Aryans" are the Jews' equal, S.M. Melamed goes on to explain that "the Aryan invaders of India surrendered their physical energy, virility, and aggressiveness in that tropic

*dha: Visions of a Dead God* (Univ. of Chicago Press 1933), p. 118.

22 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 121.

23 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 235.

land,”<sup>24</sup> and he describes them as a “tropical people made indolent by a tropical heat.”<sup>25</sup> He adds:

Just as no sweeping revolutionary movement ever arose in ancient India, so was no scientific discovery of any magnitude ever made in that land. Political revolutions require energy and interest in the state and in man, while scientific inventions require curiosity. The ancient Hindu lacked these qualifications.<sup>26</sup>

By contrast, the “Western Aryans” were not, in his view, so environmentally debilitated:

The Western Aryans were more fortunate in selecting lands of temperate climates for their dwelling-places. Their bodies were not weakened by a tropical sun and their will to live was not undermined by a fever-infested jungle. Their gods were not only living but actually frolicking.<sup>27</sup>

S.M. Melamed’s book is full of such commentary from beginning to end. But the passage just quoted, which mentions that the gods of the West are “living,” provides a good example of one of S.M. Melamed’s primary themes, a theme that is also captured in the book’s subtitle *Visions of a Dead God*. S.M. Melamed argues that the God of Spinoza, like the God of Eastern philosophical thought, is unified with nature, bound by the laws of physics, and therefore “dead,” whereas the God of the West, and in particular the God of Judaism, is separate from nature, free, and therefore “living.” He says: “The

24 Melamed, *Spinoza and Buddha*, pp. 236–237. See also *id.*, p. 10.

25 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 238.

26 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 238.

27 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 248.

God of Eastern Aryan religiosity is a dead God within a bad world; the God of the Old Testament is a living God outside of a good world.”<sup>28</sup> In the background of this argument is a criticism of Spinoza’s philosophy that goes back to Gottfried Wilhelm Leibniz (1646–1716 C.E.) and before. Many of Spinoza’s detractors — S.M. Melamed included — cannot imagine a God that exists *outside time*. For them, God must be an actor on the stage of time, which of course is what they imagine themselves to be. Therefore, they see Spinoza’s God as powerless, even dead. This point is elaborated in my article entitled “Freedom in a Deterministic Universe.”<sup>29</sup> Here, it is enough to note that S.M. Melamed prefers to perpetuate cultural stereotypes than to do the philosophical “heavy-lifting” that is necessary to address the metaphysical problems that Spinoza and Eastern philosophy address.

But S.M. Melamed’s cultural chauvinism could be tolerated if his scholarship were otherwise sound. Hence, what is most dissatisfying about S.M. Melamed’s book is its superficiality. He doesn’t bother to demonstrate his pronouncements about Spinoza or the East with careful textual analysis. Instead, he relies on generalizations, clichés, and distortions.<sup>30</sup> For example, S.M. Melamed treats all Eastern philosophy (both Hindu and Buddhist) as if it were a single system. Indeed, he even uses the name “Buddha” and the word “Buddhism” as metonyms for Eastern thought in general and, more broadly, for pantheism, asceticism, and mysticism

28 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 286.

29 See Cumming, James H., “Freedom in a Deterministic Universe,” in *DOGMA, Revue de Philosophie et de Sciences Humaines*, Édition No. 21, Automne 2022, pp. 145–149.

30 See, e.g., Melamed, *Spinoza and Buddha*, pp. 251–275.

wherever those forms of religiosity are found. Most significantly, S.M. Melamed has no awareness of *Pratyabhijñā* philosophy, which more than any other school of Hindu thought resembles Spinoza's system.

The core thesis of S.M. Melamed's book is that Eastern pantheism implies a God that is bound by physical laws, which leads, for human beings, to a crisis of despair, pessimism, and hopelessness, and that crisis, in turn, leads to disengagement from public affairs (i.e., passivity and quietism), monastic asceticism, and a foolish desire to lose oneself in God. S.M. Melamed says:

The personal, living God of the Bible is only a correlation to its living, passionate, and powerful man. The universal and dead God of the Upanishads is equal in reality to its dead universalism. Out of the jungle [of South Asia] crawled a dead God, and out of the desert [of the Levant] roared a living God. [¶] The religious history of Western man is, in the final analysis, the history of a struggle between the living Jehovah and the dead Brahma[n].<sup>31</sup>

S.M. Melamed asserts that in ancient times, this flawed Eastern philosophy gained a foothold in the West, influencing Western thinkers such as Paul of Tarsus (1st century C.E.) and Augustine of Hippo (354–430 C.E.), and in S.M. Melamed's view, Spinoza's philosophy represents the intellectual culmination of that trend (and a betrayal of the world-affirming Jewish tradition that was Spinoza's birthright). S.M. Melamed therefore describes Spinoza as "the last tremor of Buddhism in the Western world,"<sup>32</sup> meaning not actual Buddhism so much as its "basic driving

forces in the realm of the spirit."<sup>33</sup> But in making this argument, S.M. Melamed presents a highly distorted understanding of Spinoza, mistakenly treating him as an acosmist who viewed "the world [as] a phantom *sans* reality."<sup>34</sup> Moreover, because S.M. Melamed is ignorant of the world-affirming, life-affirming teachings of *Pratyabhijñā* philosophy, his presentation of Eastern philosophy is equally distorted and mistaken.

Ultimately, S.M. Melamed is more a cultural commentator than he is a scholar. Moreover, he is a cultural commentator who takes great satisfaction in his own Jewish heritage, urging an assertive and confident world-engagement that suited his role, from 1921 to 1924, as the head of the Chicago branch of the Zionist Organization of America. S.M. Melamed's message, which told his Jewish readers to be activists, not fatalists; courageous, not despairing; and individualistic, not universalistic, was an important one for his day, and understood in those terms, his book is a work of prescient genius, but understood as a work of scholarship, it is too superficial and biased to significantly advance our understanding of the parallels between Spinoza's philosophy and the philosophies of the East.

At about the same time as the publication of S.M. Melamed's book, Kurt F. Leidecker wrote a 1934 article for *The Open Court*, comparing Spinoza's philosophy to Śaṅkara's Vedānta.<sup>35</sup> Leidecker does not undertake a detailed, text-based analysis of either Vedānta or Spinozism, instead merely pointing out the most obvious points of similarity between the two systems, but his insights are none-

31 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 11–12.

32 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. viii.

33 Melamed, *Spinoza and Buddha*, pp. 1–2.

34 Melamed, *Spinoza and Buddha*, p. 214.

35 Leidecker, Kurt F., "Spinoza and Hinduism," in *The Open Court*, vol. 48, no. 931 (1934).



theless informative. Leidecker argues that in each system: (1) God is the eternal, self-caused, infinite existence underlying all things (“infinite” in the sense of being independent and unconstrained); (2) God is beyond human categories of good and evil; (3) world-creation does not give rise to something separate from God; (4) the consciousness of the individual soul is God’s own consciousness; (5) the human mind has access to three types of knowledge, one based on inference, another based on reason, and a third based on direct knowledge of God’s essence; and (6) true knowledge leads to human perfection and enduring joy (*laetitia*) or bliss (*ānanda*). Leidecker’s brief article is valuable, but it merely whets the appetite for a more probing analysis.

A third book-length comparison of Hindu philosophy to that of Spinoza is *Spinoza in the Light of the Vedānta* by Rama Kanta Tripathi, published in 1957. The book is primarily an explication of Spinoza’s philosophical system, but Tripathi points out, throughout his analysis, the places where similar ideas appear in Śaṅkara’s Vedānta. The result is a fascinating comparison that serves to make Spinoza accessible to readers who are accustomed to thinking in Vedāntic categories.

Tripathi identifies all the most obvious parallels between Śaṅkara’s Vedānta and Spinozism, such as (1) the similarity of Śaṅkara’s “Brahman” to Spinoza’s divine “substance” (*substantia*), (2) the unity of all things in God’s own infinite being, (3) the pursuit of human self-perfection through the cultivation of reason over passion, and (4) the attainment of liberation or blessedness by means of true knowledge — that is, knowledge of things *sub specie aeternitatis* (“under a species of eternity”). But Tripathi also takes liberties with Spinoza’s ideas, using his explication of Spinoza’s

philosophy as a vehicle for championing the genius of Śaṅkara’s Vedānta. As Tripathi’s editor concedes, Tripathi’s book is “an emendation of Spinoza in the light of Śaṅkara.”<sup>36</sup> In other words, Tripathi’s purpose is, in part, to improve upon Spinoza’s philosophy by interpreting it through a Vedāntic lens. It is Tripathi’s assertion that Vedānta reconciles the most problematic parts of Spinoza’s system and that Westerners misunderstand Spinoza because they are not accustomed to certain counterintuitive ideas that are well developed in Vedānta.

There may be some validity to the latter assertion. If Spinoza’s philosophy is similar in many ways to the leading philosophies of Hindu India — and I think it is — then it follows that Hindus might have easier access to some of Spinoza’s ideas than do Westerners. It is perhaps difficult for Westerners, who are generally accustomed to thinking empirically, to imagine that the subject-object divide is merely an illusion or that mind and matter are the same thing comprehended in two different ways. By contrast, those notions are much less alien to the well-educated Hindu, for they are central to the Hindu religious discussion. Indeed, Tripathi argues that much of the criticism of Spinoza’s philosophy can be traced to the inability of Spinoza’s critics to think in non-empirical terms.<sup>37</sup>

But Tripathi, in his effort to explain Spinoza’s system in light of Śaṅkara’s Vedānta, reconfigures the former to fit the latter. He asserts that Vedānta — and in particular Śaṅkara’s doctrine of world-illusion (*māyāvāda*, or *vivartavāda*) — is the key that makes sense of Spinoza’s metaphysics,

36 Tripathi, Rama Kanta, *Spinoza in the Light of the Vedānta* (Banaras Hindu Univ. Press 1957), p. i.

37 Tripathi, *Spinoza in the Light*, pp. iv–v, 172, 312.

and he further asserts that this acosmist emendation of Spinoza's philosophy is implied in everything Spinoza states explicitly.

As to the latter point, Tripathi makes two interrelated arguments.<sup>38</sup> First, he adopts the subjective interpretation of the "attributes" of Spinoza's divine substance, meaning that the categories of "thought" and "extension" (i.e., mind and matter) are, according to Tripathi's interpretation of Spinoza, merely things we *ascribe* to the infinite being of God; they are not actually real or existent in themselves. As Tripathi puts it, their basis is epistemological, not ontological. Thus, Tripathi reads Spinoza as holding that the world, in both its mental and material aspects, is a false appearance (*māyā*). Second, Tripathi relies heavily on Spinoza's assertion that "all determination is negation" (*omnis determinatio est negatio*).<sup>39</sup> Following Georg Wilhelm Friedrich

38 For Tripathi's presentation of these arguments, see, e.g., Tripathi, *Spinoza in the Light*, pp. v–vi, 65–66, 68–73, 89, 92, 113, 121, 122–129, 134, 154–160, 184–188, 197–200, 203–208, 211–216, 314–322.

39 To better understand Spinoza's assertion, one should consider it in its context. Spinoza says: "As for shape being a negation, and not something positive, it's manifest that matter as a whole, considered without limitation, can have no shape, and that shape pertains only to finite and determinate bodies. For whoever says that he conceives a shape indicates nothing by this except that he conceives a determinate thing, and how it is determinate. So this determination does not pertain to the thing according to its being, but on the contrary, it is its non-being. Therefore, because the shape is nothing but a determination, and a *determination is a negation*, as they say, it can't be anything but a negation." Letter 50 [Gebhardt, Carl (ed.), *Spinoza Opera*, 4 vols. (Heidelberg: Carl Winter, 1925), IV/240b/25–35], italics added. The translations of Spinoza's writings that appear in this article are from Curley, Edwin (ed. and transl.), *The Collected Works of Spinoza*, vols. I & II (Princeton Univ. Press 1988 and

Hegel (1770–1831 C.E.), Tripathi derives from this principle that anything that is finite exists only as a selective negation of God's infinite presence, and therefore only God's infinite presence is real, not the finite object that one might be observing. In my view, which follows that of Yitzhak Melamed (no relation to S.M. Melamed), the acosmist interpretation of Spinoza is flawed,<sup>40</sup> but Tripathi relies on it to conclude that Spinoza's God, like Śaṅkara's Brahman, is a God relative to which all things are unreal. In this regard, Tripathi follows the lead of Theodore Goldstücker and Maganlal Buch.

In making these arguments, Tripathi embraces a qualified version of subjective idealism,<sup>41</sup> and he overlooks the non-reductive aspect of Spinoza's philosophical system. For Spinoza, "a mode of extension" (i.e., a distinct material object) is just as real as "the idea of that mode" (i.e., the thought that corresponds to that object),

2016), sometimes with minor edits.

40 See Melamed, Yitzhak Y., " 'Omnis determinatio est negatio': Determination, negation, and self-negation in Spinoza, Kant, and Hegel," in Förster, Eckart, and Yitzhak Y. Melamed (eds.), *Spinoza and German Idealism* (Cambridge Univ. Press 2012), pp. 184–196. See also Melamed, "Salomon Maimon and the Rise of Spinozism in German Idealism," pp. 76–79, 86. When Tripathi describes God as infinite, he means the absence of defining characteristics. But when Spinoza describes God as infinite, he means that God is not constrained or determined by anything *external to God*, and therefore that nothing impedes God's expression of God's own essence. Importantly, in Spinoza's use of the term "infinite," God has discernible characteristics.

41 Tripathi argues that there is an aspect of God called "Īśvara" that mediates between the "supreme reality" (*paramārthika*) and the practical world of diverse phenomena (*vyavahārika*), and Tripathi asserts that the finite things that make up the practical world are the dream images of Īśvara. See Tripathi, *Spinoza in the Light*, pp. 158–159, 188–192.

and neither can be eliminated in favor of the other. Thus, Spinoza rejects subjective idealism. But Tripathi — whose admiration for Spinoza is beyond question — prefers to repair Spinoza’s philosophy by conforming it to Śaṅkara’s Vedānta rather than to repair Śaṅkara’s Vedānta by conforming it to Spinoza. In contrast to S.M. Melamed, Tripathi has a profound grasp of and appreciation for Spinoza’s ideas, but in the end, Tripathi loves his Vedānta as much as S.M. Melamed loves his Judaism. As a result, Tripathi’s contribution to our understanding of Spinoza’s metaphysics, although valuable, is incomplete.

More recently, there has been renewed interest in the similarities between Hindu philosophy and that of Spinoza. In 1984, Bina Gupta wrote a thoughtful article for the *Indian Philosophical Quarterly*, comparing Śaṅkara’s “Brahman” to Spinoza’s divine “substance” (*substantia*). Gupta notes that both entities are defined as eternal, self-caused, infinite existence, constrained by nothing and dependent on nothing.<sup>42</sup> But Gupta also identifies the key distinction between the two. She notes that in Spinoza’s system, the differentiated world of finite things is objectively real. It is a necessary expression of the divine substance, and in that sense, it tells us something about the innermost nature of the divine substance. For Śaṅkara, by contrast, the world is a mere appearance — a false interpretation that we superimpose on Brahman. In Śaṅkara’s system, the world is real only insofar as it is understood to be Brahman; it is a mere phantasm insofar as it is understood to be the world. Moreover, people who, through their ignorance, take the world to be real turn Brahman into a

42 Gupta, Bina, “Brahman, God, Substance and Nature: Samkara and Spinoza,” in *Indian Philosophical Quarterly*, vol. XI, no. 3 (1984), pp. 272, 281–282.

finite god of religious devotion. In truth, no qualities characterize or can be ascribed to Brahman.<sup>43</sup>

Gupta readily concedes several general correspondences between the philosophies of Śaṅkara and Spinoza. For example, both philosophers recognize three means of acquiring knowledge, and for both, freedom is achieved through the highest of these means, an intuitive knowledge of God’s essence.<sup>44</sup> Also, both philosophers claim that human beings lack free will. Instead, human beings imagine themselves to be free because they do not know the causes of their desires.<sup>45</sup> But Gupta sees a distinction in how the two philosophies characterize the outcome of the philosopher’s quest. The highest goal for Spinoza is the ability to view all things “under a species of eternity,” understanding all things as God understands them. For Śaṅkara, by contrast, true knowledge leads to the awareness that the world is an illusion.<sup>46</sup>

As Gupta points out, Śaṅkara’s doctrine of world illusion (*māyāvāda*) allows Brahman, the underlying cause of the world, to remain indeterminate, having no form and undergoing no modifications. By contrast, Spinoza’s divine substance expresses its own eternal essence through temporal modifications that are real, thus giving rise to a real world, but by the same token, giving content to God’s own being.<sup>47</sup> Gupta comments on the significance of this distinction, saying:

43 Gupta, “Brahman, God, Substance and Nature,” pp. 272–276.

44 Gupta, “Brahman, God, Substance and Nature,” pp. 276–278.

45 Gupta, “Brahman, God, Substance and Nature,” p. 279.

46 Gupta, “Brahman, God, Substance and Nature,” pp. 278–281.

47 Gupta, “Brahman, God, Substance and Nature,” p. 281.

The intuitive knowledge of God which Spinoza seeks is a way to understand the world as it really is. It is not a flight from the material world, but a celebration of its essential nature and oneness. The pursuit of Brahman, on the other hand, implies repudiation of the world: it is a realization that Brahman is the only reality; the world is merely an appearance and the [individual soul] and Brahman are non-different.<sup>48</sup>

Here, of course, Gupta rejects the acosmist interpretation of Spinoza put forward by Hegel, Goldstücker, Buch, Tripathi, and many others. Moreover, Gupta has focused our attention on the precise point that makes *Pratyabhijñā* Shaivism, not Śaṅkara's Vedānta, the closer analog to Spinoza's metaphysics.

A year later, in 1985, Abhedā Nanda Bhattacharya published a short book entitled *The Idealistic Philosophy of Śaṅkara and Spinozā*. His book relies mostly on secondary sources, and it includes almost no comparative analysis of the two philosophies. Instead, the book summarizes Śaṅkara's Vedānta (in about 70 pages), and then it separately summarizes Spinoza's philosophy (in about 36 pages), leaving it mostly to the reader to identify similarities and differences. Bhattacharya does, however, end each of his summaries with a section entitled "Critical Estimate" in which he expresses his own views about each philosophy. Notably, in these sections, he doesn't attempt to hide his admiration for Śaṅkara's philosophy, nor does he shy from highlighting what he deems to be the flaws in Spinoza's system.

Bhattacharya is particularly sensitive to the charge that, according to Śaṅkara, the objective world is a mere illusion, and

48 Gupta, "Brahman, God, Substance and Nature," p. 281.

Bhattacharya devotes considerable energy to refuting that charge. His main point is that the world is not an illusion in the sense of being nonexistent; rather, the world is a misapprehension of the facts. The cause of the world is Brahman, but the cause (i.e., Brahman) never actually undergoes any change or transformation, and thus the effect (i.e., the world) never actually occurs. What appears as the world is actually just Brahman, as when a coiled rope appears to be a snake.<sup>49</sup> Nonetheless, consistent with Śaṅkara's teaching, Bhattacharya readily concedes that the world has a practical significance that makes it more real than a mere dream image. According to Bhattacharya, Śaṅkara's Vedānta is not subjective idealism, and it does not abandon consciousness-matter dualism: Something "external" exists as the object of consciousness, but that something is not what we imagine it to be.<sup>50</sup>

With regard to Spinoza's philosophy, Bhattacharya rejects the subjective interpretation of the "attributes" of divine "substance" (*substantia*), thus disagreeing with Buch and Tripathi's acosmist interpretation of Spinoza. Instead, Bhattacharya concludes that the attributes of Spinoza's divine substance are ontologically real, multiplying God's being. Moreover, because God's attributes are infinite in number, whereas human beings are only capable of conceiving two of those attributes (thought and extension), Bhattacharya argues that God, for Spinoza, is transcendent and unknowable.<sup>51</sup> Taking

49 Bhattacharya, Abhedā Nanda, *The Idealistic Philosophy of Śaṅkara and Spinozā: Some Typical Problems of Idealism of the Two Philosophers* (Durga Publications 1985), pp. 4, 23–25.

50 Bhattacharya, *The Idealistic Philosophy*, pp. 30, 82.

51 Bhattacharya, *The Idealistic Philosophy*, pp. 103–104.

the point a step further, Bhattacharya finds here an inconsistency in Spinoza's philosophy. As Bhattacharya puts it, Spinoza begins his philosophy as a pantheist (i.e., nature and God are the same thing), but he ends his philosophy as a theist (i.e., God is infinitely greater than nature, the latter being incomplete and hence imperfect).<sup>52</sup>

As regards the reality of the physical world, Bhattacharya notes that, for Spinoza, thought and extension (i.e., mind and matter) have coequal status. Neither is reducible to the other, and neither can influence the other causally. But Bhattacharya finds an inconsistency in the fact that Spinoza also describes thought and extension as conceptions of the human intellect, which is itself a *thinking* thing. Bhattacharya argues that thought thus "has a double function"; it is, on the one hand, a parallel attribute to the attribute of extension, and it is, on the other hand, the thinking subject that perceives the two attributes of thought and extension. Bhattacharya therefore concludes that Spinoza's theory of thought-matter equivalence, which claims to be a response to Cartesian dualism, is merely Cartesian dualism in a different form.<sup>53</sup> Of course, Bhattacharya is not the first to notice this particular peculiarity of Spinoza's philosophy, and although Bhattacharya doesn't make the point explicitly, he implies by the title of his book (*The Idealistic Philosophy of Śaṅkara and Spinozā*) that for Spinoza, thought is everything, and matter (i.e., extension) — even if it is non-eliminable — is ultimately just a concept held by the intellect. Here, I think Bhattacharya misreads Spinoza, a point this article explains in section 2, below.

52 Bhattacharya, *The Idealistic Philosophy*, pp. 98–102, 106–110, 113, 116–117.

53 Bhattacharya, *The Idealistic Philosophy*, pp. 105–106.

Bhattacharya's book includes some important insights, but it fails to undertake a deep analysis of the primary sources. As a result, Bhattacharya's defense of Śaṅkara's Vedānta lacks analytical rigor, and his critique of Spinoza, although valid in part, makes interpretive errors. For example, Bhattacharya takes a misstep, I think, when he argues that all nondualist philosophies need to bridge the gap between the "absolute" (i.e., Śaṅkara's "Brahman" or Spinoza's "substance"), which is infinite and perfect, and the external world, which is finite and imperfect.<sup>54</sup> Spinoza would not agree that the world is finite; rather, human beings divide it into finite parts. Nor would Spinoza agree that the world is in any sense imperfect, evil, or sinful; rather, moralistic judgments and ethical categories are, for Spinoza, valid only in relation to human needs. (See, e.g., *Ethics*, III, Preface.) Therefore, for Spinoza, there is no gap to bridge between God and the world, and Spinoza, unlike Śaṅkara, has no need to declare the world false or to deny the reality of causal transformation. In the end, the greatest contribution of Bhattacharya's monograph may be that it forces us to think deeply about the irregularities and inconsistencies that lurk within both Śaṅkara's Vedānta and Spinoza's monism, asking ourselves, as to each system, whether those irregularities and inconsistencies can be reconciled.

In 2014, William Néria published a book entitled *Plotin, Shankara, Spinoza: Le dépassement de la raison et l'expérience de l'Absolu*. As the title suggests, Néria compares the philosophies of Plotinus (204/5–270 C.E.), Śaṅkara, and Spinoza. With respect to each philosophy, Néria first examines the individuation process

54 See, e.g., Bhattacharya, *The Idealistic Philosophy*, pp. 15, 26–27, 98–102, 108, 113, 116–117, 125–126.

that gives rise to the ego-sense. Next, he considers the role played by the intellect in overcoming that individuation. And finally, he describes the state of a person who has merged his or her individuality into the “Absolute.”

Because Néria is attempting a three-way comparison among philosophies that emerged in different cultural settings and that use words in different ways, his task is a formidable one. Nonetheless, Néria’s approach is careful and scholarly, and his insights are brilliant. His primary point is that all three philosophies begin with a “prime intuition,” a common “anchor point” that is more experiential than it is philosophical.<sup>55</sup> From there, all three philosophies validate the use of the intellect, but they also ask the seeker to go beyond mere reason to a higher form of knowing that eliminates the subject-object divide. That higher form of knowing leads to eternal serenity, unaffected by the extremes of desire and aversion.<sup>56</sup>

Although Néria’s book is the most recent in-depth treatment of our subject, scholars have continued to be fascinated by the similarities between the philosophical systems of Śāṅkara and Spinoza. In 2016, Shakuntala Gawde wrote a brief article emphasizing the need for global intercultural harmony.<sup>57</sup> Like other scholars before her, she identifies the following points of similarity between Śāṅkara’s Vedānta and Spinoza’s philosophical system: (1) God is one, infinite, indivisible, unchanging, and the underlying being of all things; (2) God

does not interfere in human affairs, which are instead dictated by the law of cause-and-effect; (3) the consciousness of the human soul is God’s own consciousness; (4) the appearance of diversity (i.e., *māyā* according to Vedānta, the “attributes and modes” according to Spinoza) is merely a subjective ascription, not real; and (5) true knowledge leads to human perfection and joy.<sup>58</sup>

As point (4) in this brief summary shows, Gawde embraces the acosmist interpretation of Spinoza, agreeing with Buch, Tripathi, and others holding a similar view.<sup>59</sup> Of course, the acosmist interpretation tends to align Spinoza’s system more closely with Śāṅkara’s Vedānta, but as already said, it overlooks the fact that for Spinoza, the material world is quite real, thus making *Pratyabhijñā* Shaivism the closer comparison.

Michael Hemmingsen wrote an article in 2018 that focuses directly on the question of acosmism in Spinoza’s philosophy, a question that, as we have seen, is critical to any effort to align Spinoza’s philosophy with that of Śāṅkara.<sup>60</sup> Hemmingsen’s

55 Néria, William, *Plotin, Shankara, Spinoza: Le dépassement de la raison et L’expérience de l’Absolu* (Les Deux Océans 2014), p. 19.

56 Néria, *Plotin, Shankara, Spinoza*, pp. 167–170, 209–212.

57 Gawde, Shakuntala, “Monism of Śāṅkara and Spinoza – a Comparative Study,” in *International Journal of Social Science and Humanities Research*, vol. 4, no. 3 (July–Sept. 2016), pp. 483–489.

58 In 2018, two years after Gawde’s article, Urmi Ray published a brief article that makes similar points. See Ray, Urmi, “Advaitavada versus Spinoza’s Monism,” in *Journal of Emerging Technologies and Innovative Research*, vol. 5, no. 7 (July 2018), pp. 610–614. In addition to those points, Ray’s article also considers (1) the temporality of the differentiated world (*id.*, pp. 611–612), (2) the transcendent unknowability of God (*id.*, p. 612), and (3) God’s lack of purpose other than sport or joy (*id.*, pp. 613–614). Like Gawde, Ray uses her comparative analysis as a basis for urging harmony in human relations.

59 Gawde, “Monism of Śāṅkara and Spinoza,” p. 486.

60 Hemmingsen, Michael, “Māyā and Becoming: Deleuze and Vedānta on Attributes, Acosmism, and Parallelism in Spinoza,” in *Comparative and Continental Philosophy*, vol. 10, no. 3 (June 2018), pp. 238–250.

article contrasts Tripathi's interpretation of Spinoza with Gilles Deleuze's alternative interpretation. Tripathi — who seeks to emend Spinoza's philosophy in light of Śāṅkara's Vedānta — embraces the subjective interpretation of the "attributes" of divine "substance," arguing that the attributes are mere ascriptions that we superimpose on divine substance and that divine substance is ultimately unknowable and transcendent (i.e., not subject to any differentiation or determination). By contrast, Deleuze is one of the philosophers who reject the acosmist interpretation of Spinoza's philosophical system, arguing that Spinoza's divine substance is expressed in its attributes and modes, and that it is ontologically real in that expressed form, giving rise to a real world of objects and ideas. Hemmingsen's article compares the competing interpretations of Tripathi and Deleuze, focusing on three issues: (1) the ontological status of the attributes, (2) acosmism and the unity of all existence, and (3) the parallelism of the attributes. The result is a fascinating analysis of Spinoza's philosophy, although the reader wishes Hemmingsen had ventured more deeply into Spinoza's own statements, explaining where either Deleuze or Tripathi failed to come to grips with what Spinoza actually said.

Also in 2018, MD-Zizaur Rahaman and Ashaduzzaman Khan wrote an article comparing the philosophies of Rāmānuja (ca. 1017–1137 C.E.), Spinoza, and Ibn 'Arabī (1165–1240 C.E.). Their article makes the point that in all three systems, God is identified in some way with the physical world and with individual souls. Rāmānuja describes physical matter and individual souls as attributes or modes of a single divine substance, and — in contrast to Śāṅkara — Rāmānuja insists that the world is real, rejecting Śāṅkara's assertion

that God is devoid of qualities (*nirguṇa brahman*).<sup>61</sup> In these ways, Rāmānuja's philosophy seems to be similar to that of Spinoza, but Rāmānuja uses the terms "attribute" (*viśeṣaṇa*), "mode" (*prakāra*), and "substance" (*dravya, viśeṣya, prakāri*) in very different ways than Spinoza uses them, making the two philosophies verbally similar but semantically distinct. Significantly, Rāmānuja does not describe an isomorphism of thought and matter, nor does he assert that all material objects have minds and that all consciousness is consciousness of self. In addition, Rāmānuja embraces (1) absolute free will, (2) the immortality of the individual soul, and (3) the existence of a personal God that intervenes in history. In short, Rāmānuja's philosophy — unlike Spinoza's — expresses the widely held intuitions of devotional religion. Nonetheless, it does relate all things, including both mind and matter, to God.<sup>62</sup> Ibn 'Arabī, by contrast, describes the physical world and living beings as *reflections* of God.<sup>63</sup> Rahaman and Khan conclude their article by noting that despite the irreconcilable distinctions among religions, the concepts of God and world (and their relation to one another) are similar in each of these three philosophies.<sup>64</sup>

61 Rahaman, MD-Zizaur, and Ashaduzzaman Khan, "The Concept of God: A Comparative Study of Ramanuja, Spinoza, and Ibn-Arabi," in *Research Guru*, vol. 12, no. 2 (Sept. 2018), pp. 91–94.

62 Rāmānuja also embraces the theory of divine incarnation (*avatāra*). For a general introduction to Rāmānuja's thought, see Radhakrishnan, Sarvepalli, *Indian Philosophy*, vol. II (George Allen & Unwin LTD, 2nd edition, 1931), ch. IX; Ādidevānanda (transl.), *Yatīndramatadīpikā by Śrīnivāsadāsa: A Hand Book on the Philosophy of Rāmānuja* (Sri Ramakrishna Math 1949).

63 Rahaman and Khan, "The Concept of God," pp. 96–98.

64 Rahaman and Khan, "The Concept of God,"

As this brief survey of the relevant literature shows, many scholars have taken an interest in the obvious parallels between Hindu thought and Spinoza's more recent philosophical system. The most important distinction that several scholars have recognized relates to the ontological status of the objective world. According to Śaṅkara's Vedānta, the world is a false appearance superimposed on God. Some scholars have argued that Spinoza holds a similar view, and others have strongly disagreed. The remainder of this article will focus on this dispute, concluding that for Spinoza the objective world is real and that the acosmist interpretation of Spinoza's philosophy is wrong.

## 2. The Attributes of Divine Substance

We have seen that for Spinoza, "substance" (*substantia*) is the ground of being; it is that in which other things inhere, but which itself inheres in no other thing. (*Ethics*, ID3.) And Spinoza further asserts that only one infinite, eternal, and self-sufficient substance exists and that it is God. (*Id.*, IP11 and IP14.) These descriptions make Spinoza's divine substance comparable to Vedānta's Brahman, as numerous scholars have noted.

But one issue in particular has troubled scholars who have compared Spinoza's philosophy to that of the Hindu sages, and that issue is the proper way to understand Spinoza's assertion that "substance" (i.e., God) has infinite "attributes" (i.e., ways of being comprehended), of which the "attribute of thought" and the "attribute of extension" are but two. As described above, some scholars have adopted a subjective interpretation of the attributes, asserting that the attributes are mere ascriptions of the philosopher's intellect with no real existence, and based on that conclusion, these

scholars assert that, for Spinoza, thought and extension (i.e., mind and matter) are just appearances. This interpretation, of course, closely aligns Spinoza's philosophy with Śaṅkara's doctrine of world-illusion (*māyāvāda*).<sup>65</sup> Other scholars have argued that the attributes of substance are ontologically real, and because they are infinite in number, they infinitely multiply God's being, making God infinitely greater than what human beings can know, and hence transcendent.<sup>66</sup> And a third view is that the attributes are distinct aspects of the divine substance, and they are therefore real, but as aspects of a single thing, they do not multiply God's being.<sup>67</sup> Which of these descriptions is most accurate?

According to Spinoza, the attributes are "what the intellect perceives of a substance, as constituting its essence." (*Ethics*, ID4.) The modes, by contrast, are "the affections of a substance" (*id.*, ID5), meaning the modifications that inhere in a substance. Therefore, if the intellect is ascribing the attribute of thought to a substance, and hence to the modifications of that sub-

65 On the subjective interpretation of the attributes, see, e.g., Wolfson, Harry Austryn, *The Philosophy of Spinoza: Unfolding the Latent Processes of His Reasoning* (Harvard Univ. Press 1934), vol. I, pp. 146–157. On the comparison to Vedānta, see, e.g., Buch, *The Philosophy of Śaṅkara*, pp. 201–203; Tripathi, *Spinoza in the Light*, pp. v–vi, 65–66, 68–73, 89, 92, 113, 121, 122–129, 134, 154–160, 184–188, 197–200, 203–208, 211–216, 314–322.

66 See, e.g., Bhattacharya, *The Idealistic Philosophy*, pp. 93–117.

67 See, e.g., Melamed, Yitzhak Y., "The Building Blocks of Spinoza's Metaphysics: Substance, Attributes and Modes," in Della Rocca, Michael (ed.), *Oxford Handbook of Spinoza* (Oxford Univ. Press 2017), pp. 90–103; Melamed, Yitzhak Y., "Spinoza's Deification of Existence," in *Oxford Studies in Early Modern Philosophy*, vol. 6 (2013), pp. 98–102.



stance, then Finite Mode A seems to be an idea of the mind, but if the intellect is ascribing the attribute of extension to those same modifications, then Finite Mode A seems to be a particular configuration of a material brain.

In each case, however, the intellect is *ascribing* something to the substance, and it is perceiving the substance and its modifications relative to that ascription. Hence, the careful reader will be asking, What is Finite Mode A *as it is in itself*, without any ascription of the intellect? Put another way, if the intellect inevitably perceives the essence of substance under this or that attribute, is the perceivable world merely an appearance, analogous to the illusory world of Śaṅkara's Vedānta, and is the world *as it is in itself* unknowable?

As noted, some Vedānta scholars have made that argument, but Spinoza flatly rejects it. He asserts that “[t]he human Mind has an adequate knowledge of God's eternal and infinite essence.” (*Ethics*, IIP47.) In Spinoza's usage “adequate knowledge” means knowledge that is true. Moreover, the intellect, according to Spinoza, is the rational subpart of the mind, and its ideas — being either axiomatic or derived by flawless reasoning — are never false. (See *id.*, IIP41.) Therefore, if the attributes are “what the *intellect* perceives of a substance, as constituting its essence” (*id.*, ID4, italics added), then they must be true perceptions, not mere perceptual overlays. Hence, the attributes must correspond to something that actually exists in the essence of the divine substance itself, which means that they are ontologically real, not mere illusions.<sup>68</sup>

The widespread confusion, however, regarding the ontological status of the

attributes is due, in part, to Spinoza's seeming equivocation on the question. For example, Spinoza claims that “outside the intellect there is nothing except substances and their affections” (*Ethics*, IP4, Dem.), thus implying that the attributes are mere ascriptions of the intellect and therefore unreal, and he likewise asserts that “the intellect . . . *attributes* such and such a definite nature to substance” (Letter 9 [IV/46/20–25], italics added). To better understand what Spinoza means by these statements, an analogy might help. A circle can be accurately conceived geometrically. It is then a two-dimensional figure representing the locus of points equidistant from a single point. But a circle can also be conceived algebraically. It is then the equation  $x^2 + y^2 = k$ , where  $x$  and  $y$  are variables and  $k$  is a constant. Underlying both these alternative conceptions of a circle is the same mathematical idea, and both conceptions are ways the intellect perceives that underlying mathematical idea. Both are equally true since both accurately express the underlying mathematical idea. Moreover, neither can be eliminated in favor of the other; neither is more valid than the other. One can think of them as mere ascriptions of the intellect, since they are the intellect's ways of perceiving the underlying mathematical idea, but because both are equally true and because neither can be eliminated in favor of the other, both are real. Thus, these alternative ways of conceiving of a circle can be understood as *aspects* of the underlying mathematical idea. In a similar way, the attributes of thought and extension (i.e., mind and matter) are, according to Spinoza, aspects of a single divine substance. One can think of them as mere ascriptions of the intellect since they are the intellect's ways of perceiving the divine substance, but they are real, not illusions.

68 See Melamed, “The Building Blocks of Spinoza's Metaphysics,” pp. 90–103, esp. pp. 95 and 102; Melamed, “Spinoza's Deification of Existence,” pp. 98–102.

But our story doesn't end there, for everything we have said so far still seems to be erected upon an idealistic foundation. Notice that Spinoza uses the language of mentation whenever he discusses the attributes. In other words, thought does a double duty in Spinoza's system; it acts as one of the attributes that the intellect perceives (alongside an infinite number of non-mental attributes), but at a higher level, it also acts as the intellect's own act of perception. Spinoza says that everything can be "comprehended" as either thought or extension (i.e., mind or matter),<sup>69</sup> but since *thought* is the thing doing the comprehending, *thought* must be the ultimate ground of being, and the non-mental attributes must be unreal.

But that seems to be true only because by trying to solve the philosophical riddle, we are *thinking* about it. According to thought-matter equivalence, the intellect that perceives the attributes — and, ultimately, we are referring to the infinite intellect<sup>70</sup> — is just as much an extended thing as it is a thinking thing. (See *Ethics*, IIP13; Letter 32 [IV/173a/15–174a/10]; see also *Ethics*, VP29.) In other words, for Spinoza, our perception of the attributes derives from their actual existence, not the other way around. Therefore, no attribute is eliminable, and none can be reduced to another.

As noted, some Vedānta scholars, accepting that the attributes are ontologically real, have argued that because Spinoza defines God as a being that is

69 "[T]he thinking substance [(i.e., thought)] and the extended substance [(i.e., matter)] are one and the same substance, which is now *comprehended* under this attribute, now under that." *Ethics*, IIP7, Schol., italics added.

70 Spinoza also defines the attributes as "whatever can be perceived by an *infinite intellect* as constituting an essence of substance." *Ethics*, IIP7, Schol., italics added.

"absolutely infinite," "consisting of an infinity of attributes" (*Ethics*, ID6), and because human beings can conceive of only two such attributes (see Letter 64 [IV/277/10–278/5]), God's being — like that of Śaṅkara's Brahman — is infinitely greater than what is humanly knowable. There are two problems with this reasoning. First, it fails to recognize that the attributes constitute aspects of the same substance, not different substances. Therefore, although they are ontologically real, they do not multiply God's being. The fact that there are different, equally valid ways to conceive of a thing does not imply that there are different things being conceived. Second, Spinoza does not commit himself to the actual existence of any attributes other than thought and extension; rather, he commits himself to the assertion that God is unconstrained, free, and independent, which is what Spinoza means when he uses the term "infinite." God must have "infinite" attributes because any limitation on the number of God's attributes would imply the existence of something outside God that imposed that limitation, and no such thing exists. As Spinoza explains,

[w]e form the axiom [that God has infinite attributes (*Ethics*, IP10, Schol.)] from the idea we have of an absolutely infinite Being . . . , and not from the fact that there are, *or could be*, beings which have three, four, etc., attributes. (Letter 64 [IV/278/20–25], italics added.)

In summary, in Spinoza's philosophy, the attributes of divine substance are ontologically real, which means that the world is real. Moreover, the attributes of divine substance are infinite in number, but such infinitude does not place God's essence beyond the reach of the human mind. And it is precisely these points — the reality of the world and the knowability of God —

that most sharply distinguish Spinoza's philosophy from Śaṅkara's Vedānta, but importantly, it is these same points that also distinguish *Pratyabhijñā* philosophy from Śaṅkara's Vedānta, making *Pratyabhijñā* philosophy the closer analog to Spinozism. Nor is this distinction from Śaṅkara's Vedānta without important consequences. The world can be a difficult place. Countless people lack adequate nutrition and shelter. Epidemic diseases sweep across the planet. Wars ravage entire nations. If these calamities are unreal, why apply oneself to discovery, invention, and industry? Why eke out some small benefit through ingenuity and toil? Quietism and renunciation seem like the better response. But has any society overcome hunger, cold, disease, and war by the methods of quietism and renunciation? *Pratyabhijñā* philosophy and Spinoza teach us that the world is real and that it operates according to immutable physical laws, laws that can be inventively applied to predict real events and to devise real answers to real problems. This teaching is nothing less than a call to action.

\*

\* \*

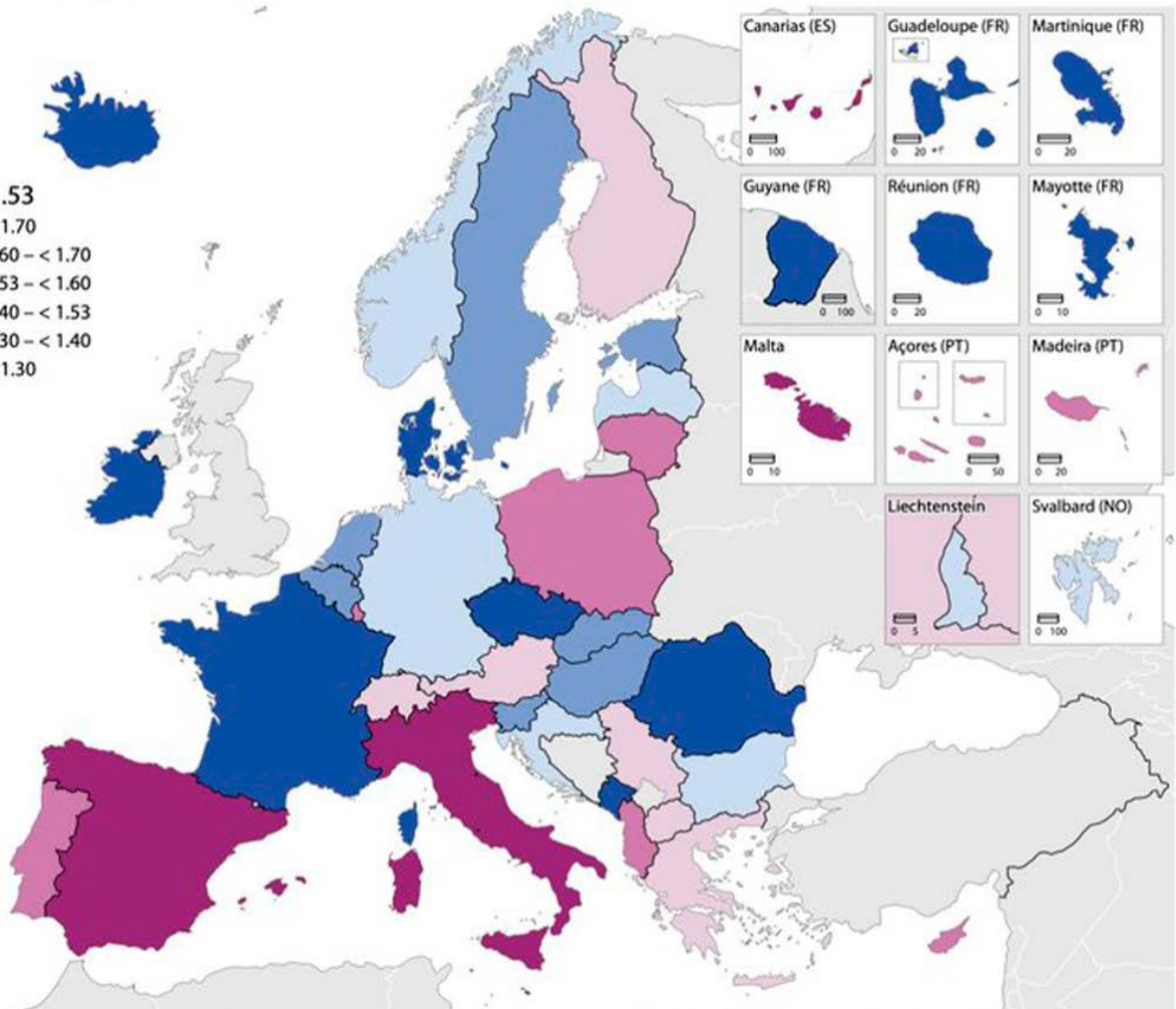
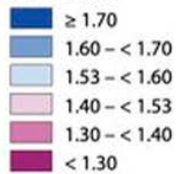
---

James H. Cumming (Bachelor of Arts, Columbia University; Juris Doctor, *magna cum laude*, University of Pennsylvania) is a senior research attorney at the California Supreme Court, where he is an expert in philosophy of law. He has also been a scholar of religion for over 40 years. He began by studying Sanskrit and Indian scripture, specializing in the nondual philosophy of Kashmir. Later, he learned Hebrew and completed a comprehensive study of Jewish mysticism. In 2019, he published *Torah and Nondualism: Diversity, Conflict, and Synthesis* (Ibis Press). This article is excerpted from his second book,

*The Nondual Mind: Vedānta, Kashmiri Pratyabhijñā Shaivism, and Spinoza*, which is still in manuscript, and which can be accessed on Academia.edu.

## Fertility rate in 2021 (live births per woman)

EU = 1.53



Bosnia and Herzegovina, Moldova, Türkiye and Ukraine: data not available.  
Data are present for the other four candidate countries (Montenegro, North Macedonia, Albania and Serbia).

Administrative boundaries: © EuroGeographics © UN-FAO © Turkstat  
Cartography: Eurostat – IMAGE, 03/2023

# STRATÉGIE ET IMPRÉVU (L'exemple de la guerre en cours entre la Russie et l'Ukraine)

Par Abdelkader Bachta

bachtaabdelkader@yahoo.fr

(Tunis)



## **INTRODUCTION : Trois niveaux de réflexion :**

On ne saurait trop insister sur l'importance de la stratégie dans la vie humaine. L'homme planifie, rationnellement, d'une façon permanente, son avenir, Elle ne concerne pas, seulement, les domaines militaires et politiques, mais même l'homme ordinaire en use naturellement.

Sans nier la réussite d'une stratégie, l'irruption de l'imprévu peut avoir lieu, à tout moment, au cours de son développement, positivement (la chance) ou négativement (le contraire).

Certains tiennent à introduire l'éthique dans ce domaine (Kant et Morin chacun à sa manière), d'autres non (W. James)<sup>1</sup>.

Ce point de vue demande une explication. C'est ce que nous ferons, d'abord, en évoquant, du côté éthique, deux « styles stratégiques » (avec des combinaisons possibles).

<sup>1</sup> En ce qui concerne Kant cf. *La critique de la raison pratique*, Cérès - 1995 - Tunis. cf. également, l'idée bien connue d'impératif catégorique. Pour Morin, cf. notre étude, «Éducation et pensée complexe chez Morin», in blogue du collège international des séniors.

D'autre part, l'homme a toujours senti le poids de l'imprévu et a essayé de le contenir en ayant recours à des forces surnaturelles extérieures ou à ses propres potentialités. Nous aborderons ensuite cette question.

Signalons, enfin, qu'il est opportun d'apprécier la raison fondatrice de toute stratégie. Nous traiterons ce problème en l'inscrivant dans l'histoire de la pensée philosophique.

En somme, cette étude consacrée aux rapports entre stratégie et imprévu, sera l'examen de ces trois niveaux de réflexion.

Nous évoquerons l'exemple du conflit en cours entre la Russie et l'Ukraine au cours de nos analyses.

## **I – DEUX STYLES STRATEGIQUES DIFFERENTS N'EXCLUANT PAS L'IMPRÉVU :**

1) Il y'a, en effet, du point de vue moral, deux « styles stratégiques » différents.

a) Certains, suivent la moralité. Partant, d'une culture précise, d'une éducation déterminée, ils s'obligent à se conduire moralement; cette attitude, qui devient une denrée rare, se trouve, essentiellement,

au continent occidental dont la renommée est d'être idéaliste sur tous les plans. Elle trouve son expression la plus nette chez Kant et son impératif catégorique.

L'analyse chez Descartes, fondée sur la recherche de la rigueur et de l'objectivité, cache, au fond, la poursuite incessante de la loyauté. Lemoigne, son adversaire le prend aussi de ce côté-là en invoquant l'efficacité et la rentabilité.<sup>2</sup>

b) La seconde voie qui est, plutôt plus répandue, actuellement et que l'idée de pragmatisme résume parfaitement : on se dit, je ne me conduis que conformément à mes intérêts, la morale ne m'intéresse pas.

Cette manière de penser a commencé tôt au cours de l'histoire des hommes, On peut dire que les sophistes grecs, faisant fi, de la vérité, ont adopté cette stratégie contre Socrate et Platon qui auraient suivi l'approche contraire.

Sur ce plan, on ne peut pas ne pas penser aux anglo-saxons et à leur tête W. James. On prône le pragmatisme et le réalisme empirique, contrariant l'idéalisme et le rationalisme européen<sup>3</sup>.

Il faut remarquer, à propos de cette dichotomie, qu'elle n'est pas radicale et absolue, que des combinaisons entre les deux sont possibles :

Un homme qui suit la morale peut être désabusé, fatigué et suivre le chemin inverse; un malfaiteur, ne pensant qu'à ses petits intérêts peut être éveillé, dans certaines conditions, et s'attacher au bien moral. Nul n'est méchant volontairement a-t-on dit, etc.

Le cas de la guerre en question est, sur ce plan, compliqué. Les deux clans opposés se réclament partir de la morale : récupérer ses territoires d'un côté et défen-

dre les siens de l'autre. Néanmoins, leurs stratégies respectives engagent des alliés qui n'ont pas, en général, des préoccupations éthiques manifestes, mais que seuls les intérêts politiques et économiques motivent.

2) a) Mais, dans tous les cas, l'imprévu peut apparaître et changer le sens d'une stratégie : Hitler, le méchant, est arrivé au sommet grâce à une association entre réussite stratégique et un cumul d'événements imprévus. D'autres politiques bien constitués, moralement, ont connu l'échec à cause d'imprévus successifs. Ce qui est vrai dans la vie politique et militaire s'applique, également, à l'existence des individus particuliers : en observant la réalité, on se rend compte, aisément, que des gens bien faits sur le plan éthique, rencontrent, au cours de leur action, des situations imprévues qui entravent leur existence; le contraire est vrai pour les malfaiteurs.

b) A ce niveau précis, on ne peut pas ne pas évoquer Morin qui fait de l'incertitude individuelle et humaine en général une fatalité qu'il faut affronter, en permanence, au moyen de ce qu'il appelle «l'écologie de l'action». Cette idée d'incertitude (l'auteur parle parfois d'aléa, de hasard, etc.), qui est une pièce maîtresse de sa pensée complexe comme philosophie spécifique, implique ce que nous appelons imprévu avec ses deux aspects (le positif et le négatif)<sup>4</sup>.

Mais, s'il faut absolument se tenir à l'imprévu comme étant au-delà de toute éthique, on n'aurait pas besoin d'en prôner une, si bien réfléchie et si idéaliste, d'autant plus que l'auteur de la pensée complexe est réaliste et qu'il vise l'action (à côté de son idéalisme).

2 Cf. le premier chapitre de *la théorie du système général*, Lemoigne. Edit 2006.

3 A propos de W. James cf. *Empirisme et pragmatisme* PUF 1997.

4 Cet idée d'incertitude est centrale dans la pensée de Morin. C'est, en tout cas, très clair dans le programme qu'il a proposé à l'UNESCO – Paris 1999.

## II - LES MOYENS EXTÉRIEURS ET INTÉRIEURS QUE LES HOMMES UTILISENT POUR CONTENIR L'IMPRÉVU :

1) a) L'homme eut, d'abord, recours à des dieux présumés (qu'il construisait matériellement, parfois, lui-même, comme c'est le cas des arabes avant l'islam). Les humains présentaient, alors, à ces êtres créés d'énormes sacrifices pour prévenir le mal et solliciter le bien. L'idée d'oracle fut née, probablement, au cours de ces époques très lointaines.

b) Le progrès intellectuel des êtres humains a donné lieu à une réduction notable (La réduction est toujours signe de progrès et d'abstraction) :

Le dieu des religions révélées remplaça la multiplicité antérieure des divinités. La théologie est présente dans tous les cas.

De toute façon, ce qu'on entreprenait à l'égard de la diversité divine se conserva, à peu près, envers Dieu unique, d'où la multiplicité des lieux saints :

Le christianisme, par exemple, a donné lieu à des églises catholiques et protestantes; du côté de l'islam, une variété, qui grandit, continuellement, de mosquées, à tendances différentes dont les pôles essentiels sont le chiisme et le sunnisme, a été répandue<sup>5</sup>.

En somme, la diversité antérieure des dieux fut remplacée par une autre qui suscite, malheureusement, des conflits et des catastrophes.

Nous pensons, à ce propos, que la religion est un élément permettant à l'humanité effrayée du futur de s'apaiser. On en a besoin, au moins, pour calmer notre peur de l'imprévu, mais elle ne devrait pas

<sup>5</sup> Pour ce qui est de la civilisation arabo-musulmane, nous nous référons, surtout, à Hichem Jaïed et son livre important en arabe *La crise de la culture musulmane* - Beyrouth 2011.

être à l'origine de divergences graves et de combats perpétuels.

2) a) L'astrologie va être, historiquement, vraisemblablement, le premier moyen humain, pour affronter l'imprévu. Cette pseudoscience que Kepler aimait beaucoup, que Newton pratiquait, à sa manière, en cherchant son horoscope quotidien, plusieurs personnes cultivées et intelligentes y croient actuellement : On sait, par exemple, que Chirac et Mitterrand visitaient un astrologue au sud tunisien pour lire leur avenir.

Cette discipline, se basant sur le mouvement des astres qui serait derrière celui des hommes et de leur action sur terre, aiderait les hommes à affronter l'imprévu positif ou négatif, en prévenant l'avenir et en rectifiant le tir lorsqu'il s'agit de dégâts postérieurs possibles.

b) A l'astrologie succéda la science proprement dite : le même Newton a produit, en suivant la ligne de Galilée, toute proportion gardée, un grand édifice scientifique qui est la base de ce qu'on appelle, traditionnellement, «la science classique» et qui est fait de mécanique rationnelle et d'attraction etc.

L'idée, de certitude est désormais fondée après les hésitations du passé. Cependant, le concept de dieu unique fut conservé et représenta la garantie de la certitude ; le lien était grand entre ce soutien perpétuel et l'ordre dont dieu était considéré comme responsable.

Au siècle suivant et, notamment avec Laplace, on parlait plutôt, d'ordre universel au lieu de divinité., La laïcité faisait son apparition, mais elle cacherait une théologie certaine. L'idée de Dieu unique serait sous-jacente.

La présence de cette idée de certitude était bienvenue. Elle devint (et est toujours) rassurante pour chasser le hasard et

l'aléa. Très souvent, les hommes évoquent la certitude scientifique pour exprimer la conviction pour une vérité ou pour une erreur.

Mais les choses vont changer avec la « science contemporaine » qui a commencé avec la thermodynamique (et surtout l'entropie) pour être, ensuite, dans la microphysique en général, dans la cosmologie et dans la biologie.

Sur ce plan, la probabilité tint la place de la certitude et on peut dire que la rassurance humaine est ébranlée; d'ailleurs Einstein, qui manipulait bien le calcul de probabilité, tenait à la certitude scientifique contre Bohr et son école. L'exemple de Thom, qui tenait à la certitude contre Morin est significative.

Mais à y voir clair, on n'a pas, complètement, abandonné, à ce niveau, la certitude : elle se retrouve sur le plan de la population, même si elle disparaît quand il s'agit des individus, les hommes seraient ainsi, plus ou moins, calmés<sup>6</sup>.

c) La systématisation peut s'ajouter aux moyens humains en question. Systématiser, en général, veut dire mettre ses idées dans un système, c'est-à-dire

dans un ensemble cohérent. Cette opération, ainsi entendue, existe dans plusieurs domaines : une science, comme celle de Newton, est un système qu'on veut solide. Le champ philosophique est fertile en systèmes divers et, parfois, contradictoires. Un homme politique, a son propre système qu'il forge en fonction d'une idéologie et de la réalité.

Depuis la seconde moitié du siècle dernier, le concept de système devient

6 En ce qui concerne Einstein, cf. notre livre en arabe, *Einstein et la Physique atomique*. Beyrouth 2006.

Pour ce qui est de Thom Cf. notre article in *Dogma* intitulé « ordre, désordre et épistémologie chez Morin ».

plus riche avec la systémique, elle-même héritière des sciences cognitives comme la cybernétique<sup>7</sup>.

Dans tous les cas, systématiser, implique, en principe, la clôture qui peut être considérée comme rassurante à son tour et comme menant à une certaine certitude, loin des doutes et de l'imprévu (en tout cas à l'intérieur du système). Ce qui peut conduire, parfois, au dogmatisme et même au fanatisme fâcheux.

De toute façon, refuser la systématisation paraît être lié au doute et à l'incertain. Le XVIII<sup>ème</sup> siècle français, (d'Alembert et Diderot etc.) n'accepte pas les systèmes au nom de l'ouverture intellectuelle ; nous nous rappelons, à cet égard, les doutes parfois choquants d'un Diderot, l'un des piliers de cette époque.

L'exemple de Morin attire l'attention : d'une part, ce penseur, a d'abord, été un systémiste convaincu ; d'autre part, il est pour l'ouverture continue de la pensée et pour l'incertitude. C'est qu'il a dû accéder, ensuite, à la pensée complexe qui implique la conciliation entre ces deux éléments antagonistes et la croyance à l'incertain<sup>8</sup>.

d) Le développement, de la science et des techniques (surtout la science des particules et des techniques nucléaires), a donné lieu à la bombe atomique. On peut dire, que c'est là un élément de sécurité important, qui n'intéresse que ceux qui le possèdent. Il n'est pas du tout facile, par exemple, d'attaquer la Corée du Nord. Par contre, il est aisé d'agresser les pays qui en sont privés. Ce moyen de sécurité pour ainsi dire local est entre les mains des deux états en guerre, actuellement, d'une façon ou d'une autre. De ce partage peut

7 Pour ce qui est de l'idée nouvelle du système cf. par exemple Lemoigne qui est un grand systémiste. Ibid.

8 Cf. par exemple notre article sur l'éducation chez Morin (Ibid.).



découler l'abandon du nucléaire destructeur. L'humanité, se souvient de ce qui s'est passé à Hiroshima, dont la bombe n'était rien par rapport à ce qui est à présent.

### III – L'APPRECIATION DE LA RAISON FONDATRICE

L'imprévu, cassant la planification rationnelle d'une stratégie, montre, manifestement, les limites de notre raison et approuve le point de vue de ceux qui l'ont prouvé à travers l'histoire.

On peut dire que le scepticisme grec s'inscrit dans ce registre, contre une croyance aveugle vis-à-vis de la raison à l'époque (Platon, Aristote etc.).

Au moyen âge, cette tendance était forte, par exemple, dans la civilisation arabo-musulmane. Nous pensons, premièrement, à l'opposition entre « mootazilistes » et « acharistes ». Les premiers annonçaient que la raison corrige ce qui est déjà corrigé ; à quoi leurs adversaires répondaient que la réalité est plus ample que la raison.

Ce conflit, qui est terminé, visiblement, en faveur des seconds, s'est transposé, ensuite, au niveau, strictement, philosophique entre Averroès et Ghazali. Ce dernier parlait, contre le premier, d'une faculté irrationnelle (intuition ou Hads) qui l'aurait mené à la croyance en Dieu. Averroès comme philosophe héritier d'Aristote, ne pouvait pas accepter cet avis ; Il fut puni tandis que Ghazali a eu tous les honneurs<sup>9</sup>.

Au cours des temps modernes, les discours sur les limites de la raison sont nombreux : à un moment du développement de sa pensée, Descartes a douté de la raison (entre autres) et c'est la naissance du Cogito considéré comme une intuition première.

Du côté des anglais, citons les empiristes anglais comme Locke et, plus tard, Hume.

9 Cf. Hichem Jaïed par exemple (ibid).

Chez ces penseurs, la priorité est accordée à l'expérience contre le rationalisme de l'époque. C'est une critique de la raison malgré l'existence des idées abstraites qui y mèneraient.

Kant écrit *la critique de la raison pure* et fonde l'idéalisme transcendantal. Son projet initial est de refuser l'usage métaphysique de la raison. En bref, ce philosophe institue l'intuition pure ou a priori qui signifie, en somme, que l'usage exagéré de la raison n'est pas possible<sup>10</sup>.

Plus récemment, Nietzsche, le rebelle à l'activité philosophique comme se fondant sur la rationalité, propose d'aller au-delà de la raison qui est, selon lui, infertile et, par conséquent, non indispensable. Son adepte apparent Michel Foucault brise tout ce qui relève de la raison, même l'énoncé rationnel du discours est, fortement, visé<sup>11</sup>.

A voir la production rationnelle vertigineuse qui se manifeste, au sein de la guerre entre l'Ukraine et la Russie, par la présence d'armes très perfectionnés (notamment le nucléaire), on dirait que la raison renie ses limites ; mais en fait, les bornes existent, dangereusement, sur le plan moral : la raison humaine ne devrait pas menacer l'humanité et, peut-être, la détruire complètement ou partiellement et ceci quelques soient les motifs qui peuvent être, par ailleurs, très alléchants.

### CONCLUSION : Pour la sauvegarde du fondé et du fondant

Effectivement, l'homme rencontre l'imprévu, et abstraction faite de l'éthique suivie, au cours de l'exécution de ses stratégies.

10 Cf. *Notre livre l'Espace et le Temps chez Newton et chez Kant* (l'Harmattan 2002). Ce livre, peut nous renseigner sur le point de vue de Locke et de Hume. On peut se contenter de la première partie.

11 Cf. *Le gai savoir*, (Gallimard 1950, à propos de Foucault, cf *l'archéologie du savoir* 1969.

En effet, les êtres humains, sentant le poids de cet imprévu ont, à travers l'histoire, essayé de solliciter le bien et faire éviter le mal en recourant, d'abord, à des forces surnaturelles extérieures, puis, à leur propres potentialités.

C'est vrai, enfin, que l'apparition de l'imprévu est une preuve supplémentaire qui s'ajoute, à celles qui ont été données, des limites de la raison humaine.

Il est opportun de remarquer que ces conclusions ne doivent nous conduire ni à l'abandon du fondé (la stratégie) ni à celui du fondant (la raison) :

L'histoire des individus et des collectivités montrent que l'échec peut être suivi d'un succès et vis versa. Dans tous les cas, nous devrions braver l'imprévu futur. Telle est la grande leçon de Morin parlant de «l'écologie de l'action», qui nous permet d'affronter l'inconnu d'une façon permanente.

D'un autre côté, abandonner la raison, c'est renier la spécificité de l'homme comme être pensant, c'est, également, tomber dans des attitudes non désirables comme le mysticisme et la foi aveugle qui bloquent le progrès humain.

Justement, c'est notre raison qui est à l'origine de ce que nous sommes, actuellement, après les ténèbres des âges primitifs fort lointains<sup>12</sup>.

Cependant, il faut associer la science à la morale lorsqu'il s'agit des productions rationnelles comme les armes en jeu actuellement dans la guerre en cours.

\*

\* \*

---

12 La distinction du Dictionnaire Lalande entre raison raisonnante et raison raisonnée peut, à cet égard, être éclairante.



## **K**OMMUNIST **F**RIED **C**HICKEN

Trotsky fut exilé d'URSS en 1929  
Le premier KFC ouvrit en 1930

## **Coïncidence?**

**Un cambrioleur porte  
plainte pour  
séquestration contre un  
père de famille qui l'a  
maintenu 20mn, sans le  
blesser, avant l'arrivée de  
la police. 6 mois avec  
sursis pour le  
cambrioleur, 2 ans avec  
sursis pour le père avec  
obligation de soins**



674

318

# CONSERVATION AVEC THÉRÈSE DE LISIEUX

Par Lucien Oulahbib

lucien.oulahbib@free.fr

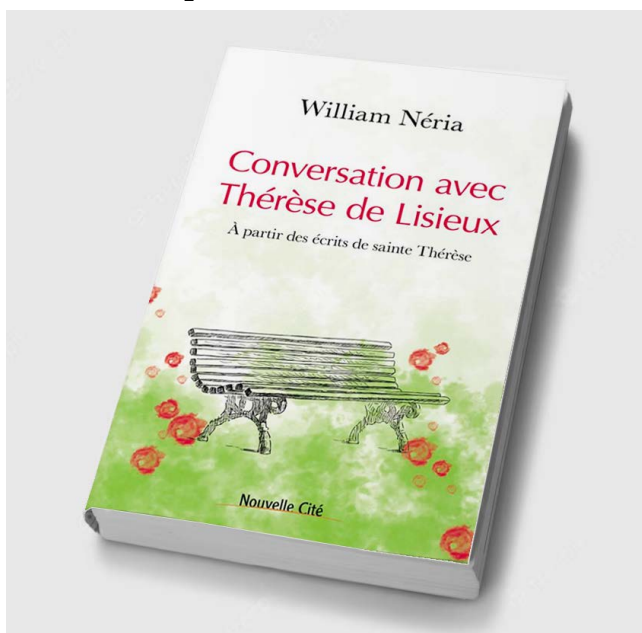


Cet échange imaginaire et pourtant si réel entre cette sainte et l'auteur scelle sous forme de « dialogue » une angoisse d'être si scissipare, et que l'on retrouve aussi dans Kierkegaard (*Traité du désespoir*) Andersen (*la Petite Fille aux allumettes*) Cioran (*Précis de décomposition*), Saint Vincent de Paul...

L'on pourrait alors et aisément caractériser cette gestuelle de « doloriste » privilégiant ainsi la Croix au Cœur, se fortifiant auprès du Jésus crucifié au Jésus

(se) donnant (comme) son Amour, ce qui permettrait de placer en avant plutôt Saint François d'Assise et sa béatitude combative discutant avec toute la Création jusqu'aux petits oiseaux... Mais...

« Il y a » en effet une objection monumentale, -qui, semble-t-il, s'insinue également chez Diogène « à la recherche d'un Homme » et se trouve aussi insidieusement sous-jacente autant chez Rousseau que Marx : celui de cette « souffrance d'être » liée (le « pour soi ») à une espèce de fatalité -destinale ou sociale *iné-gale* qu'il faudrait alors (*sollen*) dénoncer ; jusqu'à arrêter tout ; tant que la moindre souffrance de chaque brin de vie n'aura pas été soulagée définitivement (voilà l'utopie de cette dystopie) ; faisant aussi de ce figurer un porteur obligatoire de figes sinon rien (désolant jusqu'au Christ qui l'assécha « alors que ce n'était pas la saison des figes » remarqua Alain<sup>1</sup> (philosophe du « personnalisme » bien plus que Mounier peut-être)...



1 [https://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Alain\\_Raisonner.htm#\\_24](https://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Alain_Raisonner.htm#_24)

Ou comment non seulement « laisser vivre » mais aimer cet être humain-là quoique difforme échappant au regard ou le repoussant car notre nature, déjà animale, se projette plutôt, surtout, sur telle belle prestance à l'instar de cette biche admirant ce cerf se battant *pour* elle ; un enjeu subhumain, inhumain, surhumain ?... Dilemme qui semble si intensément submerger Sainte Thérèse de Lisieux, relate William Néria, qu'elle s'en trouve transpercée, tel Saint Sébastien : mille flèches poignantes tressées de misères froides mises à vif l'assaillent imprégnées en miroir de toute cette crasse des imperfections humaines que notre *ombre* porte malgré elle et que l'on pourrait fort bien nier, rejeter, (vendre, perdre<sup>2</sup>...) au profit de la sublimation de puissance, *l'hubris* de plus en plus chimiquement renforcé...

Mais ce serait reculer pour mieux sauter dans l'abîme d'une spirale sans fin, sans finalité surtout si elle ne se trouve pas compensée, retenue, par le désir d'empathie en cette incomplétude-là, somme toute si humaine aussi, pas seulement animale, cette impossibilité, triste, d'admettre que l'on ne puisse pas *être* pleinement ; et qui semble alors pouvoir se soulager, pour celui qui en souffre le plus, que par l'abandon de soi vers son autre imaginaire ; jusqu'à s'y installer, l'habiller, le décorer, dans l'imitation, celle de la symbiose permanente choisissant la présence christique ou dans son absence, s'auréolant dans ce cas et par défi de *Paradis artificiels*...

Thérèse de Lisieux, au dire de William Néria, s'est aménagée elle aussi un Paradis, symbiotique, celui de la contemplation, de l'adoration comme creuset plutôt que seul refuge, laissant cependant de côté la joie d'être, ne serait-ce que cette petite flamme

2 <https://www.litteratureaudio.com/livre-audio-gratuit-mp3/adelbert-von-chamisso-lhomme-qui-a-perdu-son-ombre.html>

de vie plutôt que rien disait silencieusement dans le matin glacé *la Petite Fille aux allumettes*...

\*  
\* \*



ÉDITION N°23

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)  
ISSN 2726-6818

CONTACTS:

[WWW.DOGMA.LU](http://WWW.DOGMA.LU)

[INFO@DOGMA.LU](mailto:INFO@DOGMA.LU)